Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR

Le Sac De Saint Louis

PAR DON PENDLETON

PLON

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Le sac de Saint Louis

PROLOGUE

La lune se refléta un bref instant sur la carrosserie étincelante de la caravane GMC lorsqu'elle quitta l'Interstate 270 au nord de St. Louis et commença l'ascension des collines aux sommets desquelles on pouvait admirer les lumières de la ville qui s'étalait des deux côtés du fleuve. Bolan entra dans le parking d'un *Holiday Inn,* s'arrêta près de la rambarde. Quelques instants après, une voiture vint s'immobiliser à côté de la caravane. Un homme très brun à la carrure impressionnante, vêtu d'une veste sport, quitta le véhicule, monta rapidement et discrètement dans la caravane. Les deux amis se donnèrent l'accolade.

— Tu as la forme, dit Bolan avec un sourire chaleureux.

— Et toi ? fit Rosario Blancanales que tout le monde appelait « le Politicien ». Je commençais à désespérer. Je t'attends depuis deux jours.

— Je sais, répondit Bolan. Ça fait deux nuits que je te surveille.

Tous deux se mirent à rire doucement.

— J'aurais dû m'en douter. J'avais bien l'impression qu'on m'observait mais… Où étais-tu ?

Bolan jeta un coup d'œil vers le motel.

— La plupart du temps j'étais ici. Je suis arrivé mercredi. J'ai garé la caravane à Burke City puis je suis venu en éclaireur.

— Je ne suis pas suivi ?

— Si tu l'étais je ne serais pas là, avoua Bolan en souriant. Pourquoi m'as-tu fais venir ?

Blancanales s'assombrit.

— Cette ville va être prise d'assaut. Ils en ont les moyens et ils disposent d'un atout redoutable. Ils ont l'intention de faire revivre l'époque Al Capone. Ton petit copain Ciglia est arrivé pour diriger les opérations.

— Quel est cet atout dont tu parles ?

— Une curieuse législation d'État, Sergent. Tu vois, la ville n'a aucun contrôle sur sa propre police. Les préfectures dépendent du gouverneur qui nomme lui-même les préfets.

— C’est ça l’atout ?

— A peu près. Connais-tu un nommé Newman, Chuck Newman ?

— Non, dit Bolan après un instant de réflexion. Je le devrais ?

— Pas spécialement, mais moi je l’ai connu au Viêt-Nam alors tu aurais pu avoir fait sa connaissance aussi. Il faisait partie des *Spécial Forces,* s’occupait du programme de pacification. A présent il fait de la politique, il s’est présenté aux élections pour le poste de gouverneur. Je crois qu’il sera élu d’ailleurs, d’autant plus que maintenant…

— Le Milieu l’épaule.

— Contre sa volonté. Chuck ne leur a rien demandé mais ils ont décidé d’assurer sa victoire puis d’en tirer avantage.

Bolan poussa un soupir découragé.

— Comment le contrôlent-ils ?

Blancanales baissa les yeux, s’agita nerveusement.

— Son épouse a un passé douteux.

— Alors il n’a qu’à se retirer des listes, annonça froidement Bolan.

— Mais il tient à gagner, Sergent, de plus les autres ne le lui permettraient pas. Ils menacent de tout dévoiler. Ou bien il suit leurs ordres ou bien ils raconteront tout sur sa femme.

— Ça doit être du joli…

— Plutôt, oui. Elle a tourné des films pornos à l’époque où tout ça était formellement interdit. Ça fait un bon moment. Elle croyait qu’elle n’en entendrait jamais parler mais tout à coup Ciglia s’est manifesté avec une douzaine de bobines sous le bras. Chuck était au courant du passé de sa femme quand il l’a épousée, c’est un type bien. Il l’a épousée pour ce qu’elle était, pas pour ce qu’elle avait été. A présent ils ont des enfants, une belle situation et… Enfin, Sergent, tu connais la routine. Ciglia a dit qu’il remettrait les films dans le commerce – légal aujourd’hui – si Newman n’obéit pas. Tu imagines ce que ça ferait au couple, aux enfants ? Sans parler de la carrière politique de Newman.

— Un atout majeur comme tu dis. Je présume que Ciglia a déjà choisi le préfet de St. Louis.

— Bien sûr. Mais ce n’est qu’un commencement, Sergent.

— Est-ce que Newman est un client d’Able Group ? demanda Bolan.

— Oui. Il a entendu parler de nous à l'époque de la guerre à la Nouvelle-Orléans. Il nous a fait signe il y a quelques mois pour qu'on récupère ces maudits films. Mais c'est une mission impossible à moins que…

— Tu ne m'as pas fait venir pour ça tout de même ?

Le Politicien sourit.

— Pas vraiment. Mais j'ai installé mes tables d'écoute à travers toute la ville et j'ai appris quelle était la situation. Elle est catastrophique – sans parler des problèmes de Newman. J'ai pensé que tu serais intéressé. J'ai aussi pensé que dans la mêlée…

— Je vois, gronda Bolan.

Il poussa un soupir, se souvint que depuis longtemps il avait eu l'intention de faire un tour à St. Louis.

— Bien, Politicien. Je veux tout savoir, entendre tous tes enregistrements. Ensuite je veux qu'Able Group s'éloigne d'ici tant que je n'aurai pas fini mon action.

Blancanales eut un sourire amer, s'agita avec nervosité.

— Évidemment, dit-il, mais c'est que…

— Vous vous êtes enfoncés dans les marécages, interrompit Bolan d'une voix sans réplique. Gravement ?

— Jusqu'au cou de Toni, avoua Blancanales en faisant une grimace. Elle a pénétré le groupe Ciglia et nous sommes sans nouvelles depuis lundi.

Il haussa les épaules, impuissant.

— On devient fous avec Gadgets, on a tout essayé pour la retrouver.

— Mais, bon dieu, Politicien, tu aurais dû me le dire tout de suite ! explosa Bolan.

— On ne s'était pas encore inquiété l'autre jour lorsque je t'ai appelé et c'est la première fois qu'on parle depuis.

Bolan tourna son regard vers la ville qui s'étalait à ses pieds. Il y avait deux millions d'habitants et des centaines de kilomètres carrés. Mais Toni Blancanales, la sœur du Politicien, était une personne qui comptait beaucoup pour Mack Bolan.

— OK, dit-il tout doucement. OK.

CHAPITRE PREMIER

Bolan s'attaqua directement au chef.

Il ne restait plus que deux heures d'obscurité avant l'aube lorsque Bolan escalada l'enceinte d'une propriété vétuste qui se trouvait dans un quartier résidentiel huppé à l'ouest de la ville. Il s'était vêtu d'une combinaison de combat noire et portait l'effrayant Beretta sous l'aisselle gauche, l'incroyable Auto-Mag .44 sur la hanche droite. Des bandoulières se croisaient sur son torse et ses poches contenaient des garrots en nylon ainsi que plusieurs stylets.

Il n'avait pas eu le temps de reconnaître les lieux, et il traversa la pelouse derrière la maison en se fiant uniquement à son instinct de combattant.

Cette propriété appartenait à Gianni « Il Lupo » Scali qui était depuis de longues années le *capo* de la Famille de St. Louis. Scali était une espèce d'anachronisme qui avait fait ses classes à l'époque héroïque de Chicago et qui avait acquis, pour des raisons évidentes, le surnom « Il Lupo » parce qu'on appelait ainsi dans la Mafia le fusil à canon scié avec lequel on commettait les meurtres rituels. A force d'éliminer ses contemporains, Scali, qui n'avait pas eu au départ de folles ambitions, se retrouva au sommet de la hiérarchie de la Famille de St. Louis qu'il dirigeait d'une main peu sûre et qu'il voyait se désagréger au fur et à mesure des années.

La Famille Scali était peu considérée par les diverses Familles nationales et n'avait pas de représentant à New York pour siéger aux réunions de la *Commissione*.

Un certain changement était prévu.

Bolan tenait d'abord à découvrir si les choses avaient déjà commencé à changer ou non. D'après ses renseignements Jerry Ciglia avait été expédié par la *Commissione* pour soutenir le territoire défaillant et il avait amené avec lui une horde de torpilles. Peu après l'arrivée de Ciglia, Scali avait disparu. Certains racontaient qu'il avait fini par se retrouver du mauvais côté d'un *lupo* et ajoutaient en ricanant que ce n'était que justice, d'autres affirmaient

qu'il avait pris sa retraite et s'était installé dans un obscur pays sud-américain où il finirait ses jours dans le calme et la discrétion.

Ciglia ne s'était presque pas montré depuis son arrivée mais tout le monde savait qu'il s'était installé dans la demeure du vieux Scali.

Ainsi, d'une manière ou d'une autre, Bolan s'attaquait au chef. Il avait fermement l'intention, s'il se retrouvait en face de Ciglia, de le supprimer net avec son premier coup de feu. Il se rappela qu'il avait vu Ciglia pour la dernière fois sur le green d'un parcours de golf près de New Orléans et regretta ne pas l'avoir descendu à l'époque. Mais en ce temps-là Ciglia n'était qu'un pion parmi d'autres alors qu'à présent il est la pièce maîtresse.

C'était toujours ainsi dans la Mafia. Bolan avait beau supprimer des chefs, l'un après l'autre, il y en avait toujours un nouveau qui réapparaissait. En fait Bolan devait davantage tuer une idée que tuer un homme. Beaucoup d'hommes allaient mourir mais seulement parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour tuer l'idée.

Jerry Ciglia ne fut pas le premier mort de la guerre de St. Louis.

Une forme indistincte se détacha avec indolence de l'ombre de la maison et demanda d'une voix indifférente :

— Qui est-ce ?

Le Beretta cracha une fine flamme silencieuse. La balle cueillit le veilleur abruti sous le menton, le souleva, le plaqua au sol, mort avant même d'avoir touché terre. Bolan laissa tomber une médaille de tireur d'élite sur sa poitrine puis fit le tour de la maison pour examiner le jardin à l'avant de la propriété.

Il trouva près du grand portail un deuxième garde qu'il supprima aussi silencieusement que le premier puis revint vers la maison.

Il découvrit les câbles du téléphone et les trancha d'un coup de couteau, monta ensuite sur le porche de service qui était enfermé comme un jardin d'hiver. Il y avait plusieurs bacs de linge sale, deux machines à laver, une quantité d'appareils ménagers… et le disjoncteur dont Bolan abaissa le levier.

Il donna un coup de pied dans la porte de la cuisine qui sauta de ses gonds, bondit à l'intérieur avec une mini-torche à la main.

De l'autre côté de l'office il y avait une porte-saloon qui donnait dans la salle à manger où se trouvait un grand type en manche de chemise devant une réussite interrompue.

Bolan braqua le faisceau de la torche dans les yeux du type, remarqua l'immense pistolet dans le holster placé sous son bras gauche.

— Pourquoi il n'y a plus de lumière ? demanda le type en se protégeant les yeux avec une carte à jouer.

— Parce que je les ai éteintes, dit Bolan d'une voix calme en braquant l'immense Auto-Mag sous le nez du type.

De plus amples explications furent inutiles.

— Hé doucement, murmura le gars. Je ferai tout ce que vous voudrez.

Bolan posa la lampe électrique sur la table, désarma le type, et laissa tomber une médaille de tireur d'élite au milieu des cartes étalées.

Le type gémit doucement, ses yeux s'agrandirent, les muscles de son visage se tendirent mais il ne bougea pas d'un poil. Bolan lui dit d'une voix glaciale :

— Il n'y a que toi et moi, je te donne une seconde pour décider de ton avenir.

— C'est fait, répondit aussitôt le type qui n'avait pas eu besoin de réfléchir.

— Qui est là ? questionna Bolan.

— Jerry et une nana dans la chambre principale qui se trouve au premier en face de l'escalier. Ses deux gardes du corps sont dans la chambre en face. Il y a un autre mec au second avec le vieux, mais c'est tout.

— Très bien, fit Bolan d'une voix toujours glaciale. Comment t'appelles-tu ?

Une lueur bizarre s'empara du regard du type. Dans le monde criminel une pareille question, posée de telle sorte, pouvait décider de la vie ou de la mort d'un individu. Il poussa un soupir.

— Steve Rocco.

— De Chicago, ajouta Bolan.

— Oui. Vous… Heu… Vous avez connu mon frère Benny.

— *Feu* Benny, précisa Bolan qui savait de quoi il parlait.

— Oui, évidemment. Mais c'est pas comme si vous l'aviez pris en traître, j'avoue que vous prenez des risques et moi je…

— Toi tu joues ta vie à pile ou face en ce moment, Rocco. Tu es joueur ?

— Pas tellement, répondit Rocco d'une voix sérieuse.

— Qu'est-ce qu'il fait au vieux, Ciglia ?

— Il l'affame. Il ne lui donne que du pain sec et de l'eau… et pas des masses.

— Pourquoi ?

Rocco haussa ses épaules massives.

— Moi je ne suis qu'un homme de main, un simple soldat, on ne me dit jamais rien.

Bolan détacha une grenade de sa bandoulière, la fit rouler jusque dans la pièce voisine. Rocco suivit la grenade d'un regard fasciné, se tourna sur la chaise, oubliant momentanément celui qui le tenait en joue.

Presque aussitôt une puissante explosion fit trembler la pièce et une flamme rougeoyante illumina la cage d'escalier. Rocco vacilla sur sa chaise et gémit :

— Doux Jésus…

— J'en ai une autre, dit calmement Bolan. Je pourrais la poser sous tes fesses. Ça dépend de toi. Tu vas dire qu'il y a eu une explosion, si ils ne s'en sont pas aperçu tout seuls, qu'il y a le feu, qu'il faut qu'ils sortent mais pas par l'escalier. Il faut sauter par la fenêtre, et vite.

Le type acquiesça, déglutit péniblement.

Une voix se fit entendre et des portes furent ouvertes sur le palier à l'étage supérieur. La voix de Ciglia, encore tout endormi, domina néanmoins les autres.

— Steve ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Quelque chose a sauté ! cria Rocco. La baraque est en feu !

— Mais pourquoi les lumières ne marchent-elles pas ? demanda Ciglia.

— L'électricité est nase, patron ! hurla Rocco. N'essayez pas de descendre par l'escalier ! Sortez vite d'ici !

Bolan fit rouler une seconde grenade vers le pied de l'escalier et l'explosion vint ponctuer le conseil du garde affolé et expédia une flamme encore plus effrayante que la première. En haut, il n'y eut aucune réponse.

Bolan s'adressa alors à Rocco :

— Voilà ce que je peux faire de plus gentil pour toi.

Il lui assena un grand coup de crosse sur le crâne. Il abandonna Rocco aussitôt, bondit dans l'escalier. Il n'avait pas fait plus de trois pas sur le palier, à l'étage du dessus, lorsqu'il buta contre une douce forme féminine. Instinctivement il saisit la femme, la plaqua contre lui, étouffa son cri, la rassura.

— *Toi !* explosa la jeune femme à mi-voix.

— Oui, Toni, chuchota-t-il. Où est ton copain ?

— Je crois qu'il vient tout juste de sauter par la fenêtre. Mack, Mr Scali est enfermé dans le grenier, j'allais le…

— Non, j'irai moi-même. Descends tout de suite et sors par derrière. Attends-moi de l'autre côté du mur.

— Mais enfin, Mack, je sais ce que je fais, et…

— Toni, il faut me faire confiance ! Fiche-moi le camp ! Tout de suite !

Sans un mot de plus, Toni Blancanales s'éloigna dans le noir. Bolan longea la balustrade puis monta jusqu'au dernier étage de la maison où il y avait une mansarde minuscule.

La porte était ouverte. Il n'y avait aucun bruit dans la pièce. Bolan alluma furtivement sa torche électrique, découvrit le vieux Scali sur le plancher à mi-chemin entre le lit et la fenêtre sur laquelle était accrochée une échelle en corde. Le garde avait abandonné le vieillard affaibli. Quel monde…

Bolan le hissa sur son épaule, descendit rapidement l'escalier. Il avait trouvé l'homme qu'il cherchait, et il l'avait sauvé. Il avait sauvé un *capo*.

Quel monde…

CHAPITRE II

Fou de rage, ridicule en caleçon, muni d'une lampe de poche avec laquelle il examinait les dommages, le prétendant au trône de St. Louis boitillait de-çi de-là à travers les décombres de la vieille baraque en poussant des jurons et oubliait parfois de poser son pied endolori avec précaution.

En fait il s'étonnait qu'il n'y ait pas eu plus de dégâts. Il y avait deux fenêtres éclatées, le plancher dans la cage d'escalier était un ramassis d'échardes, la peinture était à refaire et les boiseries s'étaient gondolées. Ce n'était pas bien grave.

Mais c'était vexant.

Ciglia s'adressa à son garde du corps en chef, Nate Palmieri :

— Si jamais j'attrape le con qui m'a fait ça, je lui fourre un de ses pétards dans le cul et j'y fous le feu personnellement !

Palmieri poussa un grognement d'approbation qui signifia la joie qu'il éprouverait à assister à cette éclatante conclusion d'une vilaine affaire puis observa judicieusement :

— Ça aurait pu être pire, Jerry. On est sains et saufs, non ? Je vais aller prévenir Jonesy de n'ouvrir le portail pour rien au monde. Les voisins ont peut-être appelé les flics.

— Bonne idée. On a vraiment pas besoin de ces cons-là, ajouta Ciglia.

Il se tourna vers un autre garde du corps, lui demanda :

— Comment va Steve ?

— Il revient à lui.

Le garde assommé par Bolan avait été transporté jusqu'au divan sur lequel il gisait mollement. Jake Rio s'était chargé de le faire revenir à lui en lui tapotant les joues avec une serviette mouillée.

— Va t'occuper des lumières, cracha brusquement Ciglia.

Comme par enchantement, une lampe s'alluma dans la salle à manger et un quatrième garde du corps arriva dans la zone sinistrée.

— Il a disjoncté, ce con, annonça Homer Gallardo. Petit malin…

— Il a coupé les lignes téléphoniques aussi, gronda Ciglia. Va les réparer.

— Il a dû s'en prendre à la ligne d'arrivée, acquiesça Gallardo en s'éloignant vers l'avant de la maison.

Steve Rocco poussa un gémissement, voulut se lever en s'appuyant sur le coude. Ciglia s'approcha en boitant, scruta son homme de main.

— Vas-y doucement, Steve. T'as pris un sale coup sur la gueule. Reste où tu es pour l'instant. Ne bouge pas. Tu vas avoir une drôle de migraine, tiens. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Rocco poussa encore un grognement plaintif, leva sur son chef un regard vitreux.

— J'en sais rien, murmura-t-il.

— Eh bien essaye, fais un effort. Tu as gueulé « au feu ! ». Il y a eu deux explosions, des bombes quoi. Tu n'as rien vu ?

Rocco cligna deux trois fois, ferma les yeux.

— J'ai dû paniquer, chef. Tout ce que j'ai vu, c'est les flammes qui montaient dans l'escalier.

— OK, ne bouge pas, récupère tes esprits, gronda Ciglia. Ça te reviendra peut-être.

Jake Rio enroula la serviette trempée autour de la tête de Rocco, partit dans la salle à manger, revint presque aussitôt avec un petit objet au creux de la main.

— Faut regarder ça, chef, dit-il d'une voix alarmée.

Il passa l'objet métallique à Ciglia qui s'immobilisa subitement, paraissant pétrifié dans la froide et blanche lueur de l'unique lampe allumée, puis il bondit vers la zone d'ombre, s'écriant en même temps :

— Éteignez ! Vite !

Un des gardes du corps fonça sur la lampe, l'expédia avec fracas contre le mur où elle se brisa en mille morceaux, plongeant la pièce dans le noir. Seul un rai de lumière passait sous la porte qui menait dans la cuisine.

— Où as-tu trouvé ça ? grinça Ciglia à voix basse.

— Sur la table de la salle à manger, répondit Jake Rio.

— Est-ce que tu as vu Jonesy ou Huck depuis les explosions ?

— Non, chef. Justement, je commençais à me poser des questions.

— Ne t’en pose plus. Sors dehors et cherche Huck, mais fais attention, ouvre bien les yeux.

Rio sortit aussitôt.

Steve Rocco choisit cet instant pour gémir et commencer à dire quelque chose, mais Ciglia le fit taire.

Quelques secondes plus tard des pas se firent entendre sous le porche, la porte s’entrouvrit, et Palmieri appela doucement :

— Jerry ? Tout va bien là-dedans ?

— Oui. Ne t’expose pas, allonge-toi. Qu’est-ce que t’as trouvé devant ?

— Un soldat mort, voilà ce que j’ai trouvé. Il lui manque la moitié du crâne. Il y avait une médaille de tireur d’élite sur le corps.

Ciglia se mit à cracher des obscénités à cadence rythmée. Il fut interrompu après quelques instants par Jake Rio qui lui fit son rapport depuis la cuisine.

— C’est exactement pareil derrière, Chef. Huck n’a jamais dû se rendre compte de ce qui lui est arrivé. Il avait lui aussi une médaille sur la poitrine.

— Dites, Chef, fit un quatrième personnage en passant derrière Ciglia, j’ai raccordé les fils du téléphone, mais je ne suis pas sûr que ça marchera.

— Essaye ! Appelle Del, dis-lui de se ramener avec toute son équipe ! Et vite !

— Bien, Chef.

— Attends, lança Ciglia en changeant d’avis. Nate, fais-le, toi. Homer !

— Oui ?

— Où est le vieux ?

— Je l’ai laissé en haut.

— Oh putain, c’est pas vrai ! Riche idée ! Il a dû s’étouffer avec toute cette fumée. Monte jeter un coup d’œil. Mais fais attention, il y a peut-être toujours quelqu’un là-haut.

Homer Gallardo ne répondit absolument rien. Le silence devint pesant. Ciglia gronda :

— Homer…

— Vous… Heu… Vous tenez vraiment à me faire monter tout seul, Chef ? Pour jeter ce coup d’œil ?

— C’est ce que j’ai dit !

— Oui, Chef. Heu… Quelqu’un pourrait peut-être monter derrière moi… On ne sait jamais…

— Homer n’a qu’à passer le coup de téléphone, suggéra Nate Palmieri d’une voix méprisante. Je monterai à sa place.

— Je te veux près de *moi,* toi ! s’écria Ciglia. Qu’est-ce que c’est que ces tergiversations ! Un ordre est un ordre ! Vous n’allez pas tirer à la courte paille tout de même ! Homer, tu montes là-haut et… *Attendez !* Où est ma bonne femme ? Où est Toni ? Nate ?

— Je ne sais pas, Jerry, je ne l’ai pas vue depuis l’explosion.

— Putain ! *Mais putain !* Faut-il que je fasse tout moi-même ? Ils sautent tous par la fenêtre, et que les autres se débrouillent !

— Mais ça s’est passé si vite, Jerry, fit Palmieri. Je croyais que tu l’avais prise sous ton aile.

— Monte avec Homer, cherche partout, cracha méchamment Ciglia. Casse les murs, soulève le plancher s’il le faut ! Jake restera auprès de moi… putain de cheville de merde ! Le fumier ! Je veux que l’on m’apporte sa tête, vous entendez ! Sa tête !

— Il est sûrement déjà loin, observa Palmieri depuis l’escalier.

— Alors pourquoi est-il venu ? demanda Ciglia.

— Pour la même raison qu’il est venu à Gulfport, rétorqua Gallardo d’une voix ironique.

C’était précisément ce qu’il ne fallait pas dire à Jerry Ciglia pour qui Gulfport était un très douloureux souvenir. Il se jeta sur le stupide Gallardo, lui envoya une gifle magistrale qui le renversa sur la balustrade en charpie. Il y eut un silence gênant, interrompu par la voix de Steve Rocco :

— Chef, il faut que je vous dise un truc. C’était bien Bolan. Il m’a tenu en respect et il m’a forcé à gueuler pendant qu’il balançait deux grenades. C’était un coup monté. Il ne voulait pas qu’on descende l’escalier. Il voulait monter en haut, Chef, il voulait vider les lieux pour y aller lui-même.

Palmieri bondit vers l’étage supérieur. La lumière revint lorsqu’il arriva sur le palier. Gallardo aussi avait bondi, et suivait le garde du corps en chef coudes au corps. Ils entrèrent en courant dans la grande chambre.

Ceux qui étaient restés en bas attendaient en silence. Puis la voix de Palmieri se fit entendre depuis la mansarde :

— Le vieux a disparu, Jerry.

— Votre bonne femme aussi, ajouta Gallardo.

— Incroyable, gronda Ciglia. Mais pourquoi aurait-il…

— Pourquoi aurait-il enlevé le vieux Scali ? acheva Jake Rio à sa place.

— Il a probablement une idée en tête, déclara Palmieri en descendant rejoindre les autres.

Ciglia boitilla jusqu'à un fauteuil, s'affaissa en poussant un soupir.

— Donnez-moi une cigarette, dit-il. Et rallumez. Ne vous en faites pas, il est loin, Bolan. Il a eu ce qu'il voulait.

Gallardo s'approcha avec un étui à cigarettes en argent et un briquet. Ciglia le remercia puis ajouta :

— Dis, Homer, je suis désolé pour la baffe. Excuse-moi, hein. Je suis navré.

— Ça ne fait rien, Chef, je l'avais bien méritée.

— Monte me trouver des vêtements, veux-tu ?

Gallardo lui sourit largement comme un bon chien fidèle puis grimpa les marches quatre à quatre. Steve Rocco s'était assis sur le canapé, il se tenait recroquevillé sur lui-même, la tête dans les mains, l'air déconfit. La lumière blanche et crue rendait les événements encore plus catastrophiques.

— Eh bien, eh bien, murmura Ciglia.

Nate Palmieri le fixa un instant puis lui dit :

— Je vais aller passer ce coup de fil maintenant.

— Oui, fit Ciglia. Il faut retrouver le vieux, Nate.

— Il vaudrait mieux.

— Tu parles qu'il vaudrait mieux !

Ciglia tira nerveusement des bouffées de fumée. Toutes les implications du drame commençaient à l'inquiéter sérieusement.

— L'as-tu bien vu, Steve ? demanda-t-il doucement.

— Pas vraiment, marmonna Rocco. Il faisait noir. J'ai cru d'abord que c'était Huck. Il m'a flanqué une torche dans les yeux. Je ne me suis douté de rien jusqu'au moment où il m'a fourré ce canon dans le cou. Puis il m'a fait voir une de ces médailles… Et j'ai eu peur, Chef.

Je m'excuse, mais c'était plus fort que moi. Lui, il était tout calme, il restait là à me parler avec cette voix d'outre-tombe à vous glacer les sangs, et à me regarder avec des yeux qui paraissaient tout voir, tout comprendre. C'était bien lui, c'était bien le type dont on a tant entendu parler, mais en pire. Il m'a foutu une vraie trouille.

Rocco se releva péniblement, avança jusqu'à Ciglia pour lui faire face.

— Je ne fais pas d'histoires, Chef, je n'essaye pas de me disculper, mais je vous raconte la vérité, déclara Rocco, la voix émue. Ce type est… Il est…

Ciglia baissa les yeux, murmura :

— Je sais, Steve, je sais. Écoute, l'équipe de jour va arriver d'un instant à l'autre. Va te coucher, tu as une sale tête.

Le grand garde jeta un coup d'œil vers Palmieri puis commença à grimper l'escalier à pas lents, le dos rond, l'air abattu.

Jake Rio faisait nerveusement les cent pas juste en dehors de la zone sinistrée. Ciglia lui lança quelques ordres concernant les morts.

Palmieri avait pris le téléphone. Il sourit à son patron, lança :

— Ça grésille, mais ça marche. Qu'est-ce que je leur dis ?

— Dis-leur de tendre le piège. Je veux qu'ils dressent un filet autour de cette ville toute entière. Je veux voir couler le sang des anciens, la chasse est ouverte. Je ne veux pas qu'il en reste un seul, je ne ferai aucune exception. Dis-leur… Tu sais bien ce qu'il faut leur dire, Nate…

Palmieri sourit froidement, parla dans l'appareil :

— Hello, Charlie. On commence comme prévu. Alerte Feu Vert. Tu as des questions à poser ?

Il raccrocha, se tourna vers Ciglia.

— Charlie ne m'a posé aucune question.

— OK. Alors maintenant tu vas téléphoner à New York. Tu diras ce que tu viens de dire à Charlie.

— Et si on me demande où en est le vieux ?

— Tu diras qu'il est mort et bientôt enterré. Dis-leur qu'on rassemble ses contemporains pour qu'ils assistent aux funérailles.

Il sourit largement.

— Tu sais bien ce qu'il faut leur dire au sujet du vieux, Nate…

*

* *

A ce même instant le vieux était allongé en travers sur la banquette arrière de la voiture de location de Bolan, la tête sur les genoux de Toni Blancanales.

— Il respire normalement maintenant, dit-elle.

— Il est conscient ?

— Plus ou moins. Je crois qu'il est plus solide qu'il n'en a l'air.

— Tant mieux, fit Bolan. J'espère que ton instinct de mère poule fonctionne en ce moment, parce que tu vas t'occuper de ce vieillard nuit et jour. Fais-le manger, fais-le dormir. On ne peut pas faire appel à un docteur, ce serait trop risqué. A toi de le guérir. Compris ?

— Compris, dit-elle. Mais où est-ce qu'on va le cacher ?

— Là où je t'emmène en ce moment.

— As-tu vu Rosario et Gadgets ? demanda-t-elle au sujet de ses associés.

— Oui. Ils vont bien.

Elle poussa un soupir.

— Je présume qu'ils m'en veulent. Mais je ne pouvais pas prendre le risque de les contacter, Mack. Ce type, Ciglia, ne m'a pas lâchée d'une seconde depuis lundi soir. Au fait, je n'ai aucune idée où tu m'emmènes mais il va me falloir des vêtements. Je ne peux pas me balader presque nue, en chemise de nuit transparente même avec un vieillard de quatre-vingt-dix-neuf ans.

— *Surtout* avec un vieillard de quatre-vingt-dix-neuf ans ! s'esclaffa Bolan. On va t'en trouver, ne t'en fais pas.

— Est-ce que tu es venu nous donner un coup de main ?

— Oui et non.

— Ce n'est pas très précis, bougonna Toni. J'étais en si bonne voie.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient au vieux Scali ?

— Je ne sais pas exactement, mais ils voulaient en tirer quelque chose à tout prix. Jerry Ciglia va t'en vouloir à mort.

Bolan ricana.

Il espérait cependant que Toni ait raison, que Ciglia soit fou de colère, qu'il commette une erreur de jugement. Ce petit jeu pouvait s'avérer dangereux, mais Bolan ne savait pas comment agir

différemment. Il devait absolument leur forcer la main, les obliger à se découvrir.

— Ce vieillard est piteux, déclara Toni d'une voix compatissante. Je sais qu'il est probablement aussi mauvais qu'eux, ou qu'il l'était lorsqu'il était plus jeune, mais il est dans un état lamentable. C'est une honte de faire ça à un homme de son âge.

— Ce pauvre vieillard, dit lentement Bolan, est pire qu'un serpent, c'est un requin, et il a personnellement assassiné plus d'hommes que tu n'en connaîtras jamais. Il est bâti sur le même modèle que les autres, ne l'oublie jamais. Sur son lit de mort il serait encore capable de t'éventrer.

Toni regarda le vieil homme inconscient dont la tête reposait avec tant de légèreté sur ses genoux, et commença à fredonner une berceuse.

Il Lupo parut sourire paisiblement dans son sommeil.

CHAPITRE III

La police observait de près l'empire Scali depuis l'arrivée de Ciglia avec ses New-Yorkais quelques mois auparavant. Le S.L.P.D. – *St. Louis Police Department* – avait désigné le lieutenant Tom Postum pour diriger une brigade spéciale dont la seule tâche consistait à évaluer les évolutions tortueuses de la classe dirigeante du Milieu à St. Louis, et cette brigade bénéficiait de l'efficace assistance du F.B.I. qui avait formé une équipe très similaire, mais dont les moyens étaient pour ainsi dire illimités.

Il y avait de quoi s'occuper.

En effet, plusieurs membres âgés de la Famille Scali avaient choisi de prendre leur retraite, et avaient quitté les États-Unis. D'autres avaient choisi de se recycler, et avaient accepté une position inférieure dans le cadre du nouveau réseau mis en place par Jerry Ciglia. Mais la majorité des membres avaient vraisemblablement disparu – par esprit de loyauté envers Scali, ou par défiance vis-à-vis de Ciglia – et attendaient le moment propice pour refaire surface, suivant ainsi l'exemple donné par le vieux Scali qui s'était mystérieusement éclipsé.

Personne ne croyait la rumeur concernant l'exil volontaire du vieux *capo* en Amérique du Sud, car d'aucuns avaient voulu vérifier cette thèse, mais n'avaient découvert aucune raison de croire au départ du vieillard. La police croyait plutôt que Scali se terrait quelque part dans la ville ou pas loin. Il régnait donc une atmosphère instable et inquiétante. Certains hauts fonctionnaires prévoyaient avec anxiété une sanglante et meurtrière guerre des gangs. Ce pronostic pessimiste était conforté par divers indicateurs qui disaient que le groupe Ciglia projetait une purge digne de Staline à l'encontre des membres de la Famille Scali. De jour en jour les rumeurs se faisaient de plus en plus persistantes.

Depuis plusieurs semaines on surveillait la maison de Scali ainsi que tous les lieux de rencontre du Milieu dans la ville. Des tables d'écoute avaient été installées avec l'autorisation de la Cour Suprême de l'État, et les quelques renseignements tirés de conversations

marmonnées à mi-voix et pleines de sous-entendus indéchiffrables, servirent à renforcer les angoisses des officiels de la police qui imaginaient avec horreur des caniveaux ruisselant de sang.

Tom Postum s'attendait au pire depuis qu'on l'avait tiré du lit en lui apprenant qu'on avait fait sauter une bombe chez Scali au petit matin. A son tour il téléphona à son supérieur immédiat puis il s'habilla en vitesse et fonça jusqu'à son Q.G. pour évaluer la situation.

Il ne s'était guère passé plus d'une vingtaine de minutes entre le coup de fil qui l'avait réveillé et le moment où il franchit la porte de son Q.G., mais lorsqu'il y entra il vit que l'officier de service l'attendait, un téléphone à la main, une expression d'extrême curiosité sur le visage.

— Un type qui prétend être Mack Bolan, dit-il à Postum. Il vous a demandé personnellement et il dit qu'il doit vous donner quelques renseignements.

Postum fronça les sourcils.

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, Sergent Willis. Je voudrais que…

— Prenez l'appareil, Lieutenant. Je ne sais pas qui est ce type, mais il est drôlement au courant de ce qui s'est passé chez Scali.

Postum saisit brusquement l'appareil, cracha :

— Vous jouez à quoi ?

— Je ne joue à rien, Postum, répondit une voix glaciale et autoritaire. Je voulais seulement vous dire que j'ai récupéré le vieux Scali, que je veille sur lui. Il est sain et sauf… pour l'instant du moins. Quant à Ciglia, il va agir rapidement pour minimiser ses pertes et pour consolider sa position. Il…

— Attendez une minute ! grinça le policier. J'ai bien l'impression que vous êtes réellement Mack Bolan.

— C'est bien ce que je vous ai dit, répondit calmement la voix froide. Vous voulez entendre ce que j'ai à vous dire ou pas ?

Postum fit un signe à l'officier de service qui se dépêcha de brancher le magnétophone relié au téléphone.

— Ça fait combien de temps que vous êtes à St. Louis, Bolan ? demanda Postum qui tenait maintenant à faire traîner en longueur la

conversation pour que le sergent puisse déterminer d'où venait l'appel.

— Suffisamment longtemps pour connaître à fond vos problèmes, rétorqua fraîchement Bolan. A présent c'est Ciglia qui mène la danse avec la bénédiction des vieux de la *Commissione*. Il veut faire de votre ville, de votre État le *nec plus ultra* des territoires de la Mafia, et il a de grandes chances d'y parvenir si seulement il arrive à vaincre son unique obstacle, un petit vieillard chétif.

— Gianni Scali.

— Exact. Gianni Scali qui est très amaigri. Ciglia a voulu prendre les rênes du pouvoir en douceur pour éviter une guerre des gangs, mais *Il Lupo* s'est montré intraitable. Il a même résisté aux privations alimentaires que Ciglia lui a imposées, sans parler des autres tortures plus fines. Mais, en fait, je ne pense pas que Ciglia soit homme à agir longtemps avec finesse. Jusqu'à présent la *Commissione* l'empêchait de faire de gros dégâts, mais comme c'est moi qui détiens Scali maintenant, Ciglia n'a plus aucune raison de se retenir. Il croit probablement d'ailleurs que le vieux est déjà mort. Je pense qu'il va agir très vite à présent.

Postum n'en revenait pas de l'audace de Bolan.

— Vous savez ce que vous avez fait ? demanda-t-il d'une voix pleine de dégoût.

— Bien sûr. J'ai empêché les uns et les autres de changer de chef dans le calme et la tranquillité. Mais je trouve que c'est plutôt positif.

— Positif ! Négatif ! Ce sont des conneries, tout ça ! explosa Postum. Le sang va couler, espèce de brute ! Vous avez tout fait pour provoquer une bataille rangée !

— Ce qui veut dire que la ville de St. Louis a maintenant une chance de s'en tirer, annonça froidement Bolan. C'est mieux que de sombrer sous la fange sans lever un doigt pour se battre. Ça vous amuserait, vous, Postum-le-Poulet, de faire votre rapport matinal à un gros mafioso ?

Le lieutenant resta un moment bouche-bée.

— Vous avez un sacré culot ! bafouilla-t-il subitement. Me parler de moralité ! A moi ! Vous ! Vous osez m'appeler pour me dire…

Bolan se marrait doucement en écoutant le policier vider son sac. Le policier se tut brusquement, sourit, gêné, au sergent Willis.

— Vous êtes un curieux bonhomme, dit-il enfin d'une voix calme. C'est vous qui avez dynamité la maison de Scali ?

— Oui, mais j'ai seulement fait sauter deux grenades. En revanche, j'ai obtenu ce que je voulais.

— Je sais. Vous voulez autre chose ?

— Vingt-quatre heures.

— Comment ça, vingt-quatre heures ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je voudrais que la police coopère avec moi pendant vingt-quatre heures.

— Hein ? Mais vous n'êtes pas bien, ou quoi ?

— Écoutez, Postum, je vous ai téléphoné parce qu'on m'a affirmé que vous étiez raisonnable. Après tout, vous faites partie d'une brigade tactique, alors réfléchissez un peu. Ne faites rien pour empêcher la guerre civile. Laissez faire pendant vingt-quatre heures. L'ennemi va s'entretuer et je serai là pour achever les survivants. Demain à cette heure je serai loin, et je vous laisserai les petits truands minables, les politiciens marrons sans importance. Vous vous amuserez à les boucler en moins d'un quart d'heure.

— Mais c'est de la dinguerie ! Je ne peux pas marchander avec vous !

— Je le sais bien, s'esclaffa Bolan dont le rire rappelait le bruit que font des glaçons qui s'entrechoquent au fond d'un verre. Mais réfléchissez-y quand même, Postum. Ceci dit, je vous ai surtout téléphoné pour vous annoncer que la guerre était bel et bien commencée, et qu'il serait temps de mettre vos hommes à l'abri.

— Mes hommes ?

— D'après mes renseignements, il me semble que vous avez au moins six agents qui ont pénétré l'Organisation et…

— OK, OK, interrompit brusquement Postum.

Il préférait ne jamais parler de cet aspect de son équipe, même à ses supérieurs, mais en discuter au téléphone avec Mack Bolan, cela dépassait tout !

— Écoutez-moi bien, Bolan. Je suis heureux que vous vous préoccupiez tant de mes agents spéciaux, mais ne croyez pas une seconde que je vais coopérer avec vous pour autant. Je ne vais pas fermer les yeux, et je n'ai pas besoin de votre assistance pour résoudre mes problèmes. De plus…

— Désolé, fit subitement Bolan, mais je n'ai plus de temps. Je suis content d'avoir pu vous parler, Postum. Bonne chance !

La communication s'interrompit brusquement. Le lieutenant leva les yeux, fixa l'officier de service. Le sergent secoua la tête.

— Pas assez de temps, Lieutenant. Ça venait du nord de la ville, c'est tout ce qu'on a pu établir.

— Quel phénomène, ce type ! s'émerveilla Postum. Vous l'avez entendu ?

L'officier de service sourit.

— C'est dommage, hein ? On dirait un type formidable. C'est triste, très triste.

— Vous ferez son éloge funèbre, rétorqua le lieutenant. Voilà un type qu'on va enterrer d'ici peu !

— Mack Bolan à St. Louis, murmura le sergent d'une Voix rêveuse. Qui l'aurait cru ? Jamais je n'ai pensé qu'il viendrait chez nous.

— Ce n'est pas exactement un honneur, gronda Postum.

Il s'éloigna pour entrer dans son bureau, lança :

— Faites-moi faire une bonne copie de cet enregistrement puis prévenez le capitaine que je vais le lui faire entendre pour qu'il me donne son avis.

— Ah ! Justement le capitaine m'avait demandé de convoquer tous les chefs d'équipe. Il va vous recevoir dans… cinq minutes.

— Faites faire le double de la bande, je l'apporterai moi-même.

Il entra dans son bureau, s'installa dans son fauteuil, croisa les jambes puis s'autorisa enfin à sourire.

— Quel drôle de type, murmura-t-il d'une voix pleine d'admiration.

CHAPITRE IV

Toni Blancanales était sortie presque nue de la maison enfumée. Heureusement, Bolan avait des vêtements de rechange à l'arrière de sa voiture de location, et il les lui tendit.

Elle dédaigna le pantalon qui était quatre fois trop grand, mais enfila la chemise de Bolan, qui prit alors l'aspect d'une mini-chemise de nuit, conçue plutôt pour souligner que pour voiler les charmes de son corps. C'était mieux, en tout cas, que le petit tas de tissu transparent qui gisait maintenant à ses pieds.

Certaine que le vieux Scali n'était pas en danger de mort, voyant qu'il respirait normalement, elle s'installa à l'avant de la voiture tandis que Bolan passait son coup de fil à la police.

Lorsqu'il revint à la voiture, elle lui lança d'une voix boudeuse :

— Je suis désolée de ne plus te plaire.

C'était faux, et elle le savait parfaitement.

— Ce n'est pas le moment, Toni, répondit sérieusement Bolan. J'ai assez d'ennuis comme ça, sans avoir à traverser la ville avec une fille nue dans ma voiture.

Elle se mit à rire doucement, posa la tête sur son épaule.

— Je sais, Mack. J'allais à la pêche aux compliments, c'est tout. Ça ne te coûterait pas grand-chose de me dire que la seule vue de mon corps te rend fou de désir et t'empêche de tenir le volant.

Bolan sourit en se souvenant d'une autre occasion.

— Une fois ça m'a coûté une semaine de gymnastique intensive.

Elle se lova contre lui.

— Oui, soupira-t-elle. C'était bien. Tu m'as terriblement manqué, Mack. Et je parie que tu m'as complètement oubliée depuis… N'est-ce pas ?

— Tu retournes à la pêche ?

— Bien sûr. Ça ne m'ennuierait pas du tout si tu disais que tu avais passé ton temps à te lamenter en pensant à moi. Remarque, je ne le croirais pas, mais ce serait un pieux mensonge.

— Je tiens beaucoup à toi, Toni, dit Bolan.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— As-tu toujours cette merveilleuse chambre à coucher roulante ?

Elle faisait allusion à la caravane de Bolan, dans laquelle ils avaient passé une semaine de repos et d'amour après la guerre de la Nouvelle-Orléans.

— Je l'ai toujours.

— Tu pourrais aussi me dire que tu m'aimes. Ça ne te coûterait pas grand-chose et…

— Toni ! Que se passe-t-il ? demanda brusquement Bolan.

Elle se dégagea, répondit :

— Rien. Rien du tout.

— Si c'est à cause de Ciglia, c'est ridicule.

— Mais je me sens si sale, dit-elle.

— Nous sommes sales tous les deux, rétorqua durement Bolan. Tu couches avec eux, moi je les tue. Mais tu ne m'as jamais fait remarquer que j'étais couvert de sang, et je ne te ferai jamais remarquer que tu portes leurs empreintes sur le corps. Ne joue pas à ces petits jeux avec moi, Toni. C'est bon pour les gosses.

— Va au diable ! cracha-t-elle.

— C'est mon compagnon de tous les instants, murmura doucement Bolan.

Contrite, elle se jeta de nouveau contre lui, et lui prit le bras.

— Excuse-moi, Mack. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Ça ne fait rien, dit-il avec douceur. Je comprends, Toni. Tu es en lutte avec toi-même. Ça m'est arrivé aussi. Ça m'arrive encore parfois. On ne peut pas vivre dans les deux mondes, le monde normal et le monde criminel, en même temps. On ne peut pas se comporter comme si on vivait dans le monde normal.

— Tu veux dire que tu ne me juges pas comme tu me jugerais si nous nous étions connus dans le temps, avant toutes ces histoires ? Tu ne me détestes pas, tu ne me méprises pas parce que je…

Elle s'arrêta. Bolan poussa un soupir.

— Je ne te juge que sur tes possibilités professionnelles, Toni. C'est ton efficacité que je peux juger. Mais je ne méprise personne, je ne déteste personne.

— Tu détestes ce vieillard derrière, fit-elle en secouant la tête.

— Non. Je le comprends. Il menace le monde normal, et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour neutraliser l'effet qu'il provoque, mais je ne déteste pas ce vieil homme, Toni. Par certains côtés, je l'admire.

Elle s'était assise en tailleur sur la banquette, tournée vers Bolan. Elle fixait son profil.

— Apparemment je ne te connais pas encore, murmura-t-elle.

— Je suis couvert de sang, dit-il tranquillement. La haine n'est pas un mobile suffisant pour tout ce que j'ai fait. Au début j'étais poussé par la haine, oui, je l'avoue, mais plus maintenant. Je ne sais plus haïr…

Ils roulèrent un moment en silence. Toni passa ce temps à regarder défiler le paysage, et essaya de comprendre où ils se trouvaient.

L'aube pointait. Enfin elle demanda :

— Pourquoi ne m'as-tu jamais parlé de ça ?

— De quoi ?

— Des deux mondes qui se côtoient. Tu as dit tout à l'heure que le diable était ton compagnon de tous les instants. Nous vivons donc dans une espèce d'enfer ?

— C'est un état d'esprit.

Elle frissonna, se rapprocha de lui, lui entoura le cou de ses bras.

— Je n'aime pas notre monde, Mack. Il me fait peur.

— Je ne l'aime pas non plus, Toni, répondit Bolan. Mais toi tu peux encore t'en aller, tu peux t'en sortir…

— Pas toi ?

— Tu sais bien que non, fit-il. Regarde donc le sang dont je suis couvert, je dégouline !

Elle se mit à pleurer, il la repoussa, serra les mâchoires, fixa la route devant lui d'un regard concentré.

— Ne me fais pas ça, dit-il froidement.

— Mais ton monde me fait peur, Mack ! Je ne l'aime pas !

— Ce n'est pas moi qui l'ai fait ! J'y vis, c'est tout. Ceux qui y vivent, y meurent. Ce sera ton destin comme le mien, mais, si tu veux, tu peux encore t'en aller.

Il freina, la voiture s'immobilisa sur le bas-côté de la route, il se tourna vers la fille avec un regard dur.

— Nous ne vivons pas dans ce monde par hasard, Toni, mais par choix ou par conviction. Il faut choisir, être sûr de sa décision. Il est temps que tu choisisses une fois pour toutes.

Il lui fourra un portefeuille entre les mains.

— Voilà un peu d'argent. Il y a un motel à une centaine de mètres. Décide-toi.

Elle lui lança le portefeuille au visage, se réinstalla sur la banquette, face à l'avant.

— Pas question que je m'en aille, dit-elle doucement mais d'une voix décidée.

Ses larmes séchaient.

— Disons que j'ai fait mon choix, annonça-t-elle. Allons-y.

— Tu en es certaine ? insista Bolan.

— Naturellement que j'en suis sûre, fit-elle. Allons le trouver, ton diable. Il va voir de quel bois je me chauffe !

Bolan sourit, démarra, reprit la route.

Toni était une fille bien, une femme idéale à avoir à ses côtés. Mais en même temps c'était dangereux, car ceux qui la serraient de trop près finissaient toujours par en subir les conséquences.

CHAPITRE V

Able Team était au complet une fois encore, et Mack Bolan en était enchanté.

Au Viêt-Nam cette équipe de pénétration avait toujours été choisie pour les missions les plus périlleuses, les plus délicates, les plus terrifiantes. Les officiers supérieurs semblaient s'être passés le mot : envoyez Able Group ! Le sergent Bolan en avait été la vedette, mais il n'aurait rien pu faire sans l'assistance de ses coéquipiers.

Sans aucune assistance militaire, éloigné de ses lignes, subsistant de quelques grains de riz et de trois gorgées d'eau, Gadgets Schwarz, le spécialiste en électronique, glanait toujours des renseignements importants en se cachant à la lisière du village désigné. Il rentrait ensuite au camp, son micro à canon sous le bras, et racontait comment une sentinelle lui avait pissé sur les jambes en plein jour, et décrivait les ébats amoureux des Viêt-congs qui emmenaient leur femme dans les buissons, la nuit tombée.

Blancanales avait fait partie des *Spécial Forces* avant d'entrer dans Able Team, et y avait déjà acquis le surnom du « Politicien », alors qu'il s'occupait du programme de pacification. Lorsqu'il fut intégré dans l'équipe, certains se mirent à l'appeler « le Caméléon », parce qu'il avait le don de passer n'importe où inaperçu. Pourtant il ne se déguisait jamais. Il avait une façon toute personnelle de se confondre avec le décor et avec les personnages parmi lesquels il se trouvait. Une fois il était entré dans un village ennemi, l'avait traversé à pied d'un pas tranquille – en treillis de combat ! – s'était acheté des vivres au marché puis était reparti d'où il était venu, du même pas lent et calme.

Bolan avait beaucoup appris grâce à ces deux hommes, d'abord au Viêt-Nam et ensuite à Los Angeles lorsqu'il avait formé l'Équipe de la Mort pour combattre la Famille Di George. Des dix combattants, seuls Bolan, Schwarz et Blancanales avaient survécu. Depuis lors, Bolan avait presque toujours travaillé seul, sauf pour la bataille de San Diego.

Il avait ensuite retrouvé ses vieux compagnons à la Nouvelle-Orléans – par le plus grand des hasards – et avait dû les sortir des griffes de l'ignoble Philip « Bonbon Phil » Buoni, le grand maître du vice de la ville, qui s'apprêtait à les éliminer. Ils avaient été engagés pour mener une enquête, mais il s'était avéré que le client faisait partie de la Mafia…

Bolan poussa un soupir, essaya de ne plus penser au passé. Si ses amis voulaient de nouveau risquer leur peau, il ne pouvait pas les en empêcher, et s'ils avaient envie de lui donner un coup de main, il n'allait pas leur dire non. Mais il se refusait à accepter une quelconque responsabilité morale vis-à-vis d'eux.

Quelques heures plus tôt il leur avait dit :

— C'est formidable de nous retrouver, mais souvenez-vous d'une chose : on ne peut pas mourir les uns pour les autres. Il ne faut pas se faire d'illusions là-dessus. La mort, comme la vie, est un acte de solitude. Nous ne serons que plus forts si nous reconnaissons cet état de chose.

— Évidemment, Sergent, rétorqua Schwarz. C'est comme quand on fait l'amour.

Blancanales fit une grimace, fixa l'expert en électronique, lui demanda d'une voix supérieure :

— Mais ça n'a rien à voir avec l'amour.

— Mais personne ne peut faire ça à ta place, tiens ! s'écria Schwarz.

Le Politicien leva les yeux au ciel, dit à Bolan :

— Il ramène tout à ça, c'est la seule chose qu'il comprenne. Je n'ai jamais vu un obsédé pareil. Dans chaque ville où nous allons, il connaît trois ou quatre bonnes femmes. Rien qu'ici, à St. Louis, il a…

— Je me renseigne, c'est tout, précisa Schwarz, vexé. Ne va pas faire croire à Mack que…

— Tu te renseignes, mon cul ! hurla Blancanales. Tu te renseignes toujours dans un lit, toi !

C'était la façon de ces deux copains de tourner un sujet sérieux en dérision. Bolan sourit en les écoutant. Cela faisait partie des choses qu'il regrettait : la camaraderie, les discussions, les fous rires, la détente avec de bons amis.

Ensuite, lorsqu'ils avaient repris leur sérieux, il leur avait montré en détail sa caravane, puis il la leur avait confiée pour la longue nuit.

Tous deux avaient été fortement impressionnés par l'engin de guerre de Bolan, surtout Schwarz qui avait examiné les systèmes électroniques avec minutie et curiosité.

Puis ils s'étaient emparés de la caravane et avaient commencé à tourner dans la ville pour obtenir davantage de renseignements et confirmer ceux qu'ils avaient pris précédemment. Bolan leur avait demandé de lui trouver des réponses à certaines questions.

La bataille de St. Louis n'était pas gagnée d'avance, et la partie serait serrée.

De plus Bolan n'était pas du tout persuadé qu'il ne s'agissait pas d'un immense piège, tendu dans l'unique intention de l'assassiner, lui, Bolan. Il était évident que les « vieux » de New York en avaient par-dessus la tête de « l'épine Bolan ». Ils avaient déjà payé plusieurs millions de dollars – en vain – pour se débarrasser de lui. L'indicateur préféré de Bolan, son ami Léo Turrin, connaissait presque tous les agissements de la *Commissione,* et il avait dit à Bolan que depuis quelques temps les vieillards avaient pris l'habitude de se réunir en secret pour des « discussions stratégiques », mais personne ne pensait devoir nier qu'il s'agissait bel et bien de Mack Bolan.

Il ne pouvait pas continuer indéfiniment à faire trembler la Mafia, et il le savait. Tôt ou tard il commettrait une erreur irréparable, ou il viendrait à bout de sa chance, et le « problème Bolan » cesserait d'être, et, avec lui, la plupart des ennuis qui agaçaient momentanément la *Commissione*.

Il avait toujours su qu'il finirait ainsi, et il s'étonnait d'avoir vécu si longtemps. A Pittsfield il s'était juré de faire durer le plus longtemps possible les quelques mètres qui lui restaient à parcourir. Il avait fini par faire plusieurs fois le tour du monde, et il avait exécuté plusieurs centaines de mafiosi. Mais c'était illusoire de croire qu'il s'en tirerait toujours.

Les « quelques mètres » en question ne se mesuraient pas sur la distance, mais sur la quantité de sang qu'il avait versée. Combien de temps se passerait-il avant qu'il ne tombe dans le sien ? Peut-être plus beaucoup.

Il était las, terriblement las. C'est pourquoi il avait parlé de cette façon à Toni Blancanales, c'est pourquoi il avait accepté l'aide de Blancanales et Schwarz.

La fin était proche, Bolan le sentait au fond de lui-même.

Serait-ce sa dernière bataille ?

Il secoua la tête. Non, pas encore.

Il avait mis Toni et le vieux Scali à l'abri; ses alliés vadrouillaient dans la ville pour lui fournir des renseignements essentiels. Le soleil commençait à poindre.

Les dés étaient jetés, ce n'était plus le moment de philosopher.

Il allait bientôt affronter l'ennemi.

CHAPITRE VI

Bolan abandonna sa voiture de location, prit le volant d'une voiture plus ancienne, dont la carrosserie était pleine de bosses et la peinture écaillée et rayée, mais dont le moteur était super gonflé et finement réglé. Ce serait un bon véhicule pour les heures difficiles qui allaient suivre. Bolan avait dissimulé de nombreuses armes avec une couverture sur le plancher arrière, et le coffre était bourré de munitions diverses. La voiture possédait aussi un émetteur-radio.

Il était sept heures du matin, un samedi. La ville était calme, silencieuse – elle se tapissait. Il n'y avait presque aucune circulation, les boutiques étaient fermées. C'était la période du petit matin pendant laquelle toute la cité ressemblait à un *no man's land* indistinct et indéfini.

Bolan prit la direction de Busch Stadium et brancha l'émetteur sur la troisième onde pré-réglée et appela :

— Répondez, North Star. Quelle est la situation ?

La voix de Schwarz se fit entendre aussitôt.

— Regarde le Secteur C.

Bolan prit une sorte de diapositive en verre dans un étui fixé sur le tableau de bord, l'introduisit dans le petit projecteur installé sur la banquette avant à la place du passager. La diapositive était une reproduction exacte de la carte des quais de St. Louis, qui apparurent aussitôt sur un petit écran identique à celui qui se trouvait dans la console à bord de la caravane.

— Je regarde le Secteur C, dit Bolan.

— Nous sommes à Delta Cinq, nous roulons direction nord, à cinquante.

Bolan jeta un coup d'œil sur la carte. Ils remontaient Broadway et se trouvaient juste au nord de Eads Bridge.

— Entendu, fit Bolan. Vous suis sur la Voie Quatre.

Il vira tout de suite sur Grand Boulevard, se dirigea au nord pour leur couper la route.

— Rapport de situation, demanda-t-il.

— Ça roule, répondit Schwarz. Le convoi a quitté Stonehenge à zéro six quarante. Vingt unités dans trois containers noirs. Destination probable : le vignoble. Instructions ?

En fait, Schwarz disait qu'il y avait trois limousines noires à bord desquelles se trouvaient une vingtaine de tueurs qui venaient de quitter la place forte de Del Annunzio dans Webster Groves, et qu'ils se dirigeaient vers la cachette secrète de Jules Pattriccia, le plus vieil allié de Gianni Scali. Pattriccia avait commencé à gagner sa vie au début de la prohibition en exploitant un petit vignoble dans les montagnes Ozark, dans le Missouri. On continuait à le désigner par le sobriquet qu'on lui avait attribué à l'époque : Jules-la-Vinasse.

Annunzio était le chef d'une des équipes de tueurs à la solde de Jerry Ciglia, l'autre équipe étant dirigée par Charlie Alimonte.

— Suivez direction empruntée, dit Bolan pour répondre à la dernière question de Schwarz. Tenez-moi au courant.

— Entendu.

— Plus d'envols ?

— Si, mais pas dangereux. Vérification électronique. Ce vol est dur. Activités officielles inhabituelles aussi.

— Entendu, North Star. Poursuivez.

— Entendu.

Blancanales et Schwarz avaient installé des tables d'écoute électroniques à travers toute la ville, bien avant l'arrivée sur place de Bolan. Ils savaient déjà où se trouvaient la plupart des mafiosi. L'équipement spécial à bord de la caravane leur facilitait l'enregistrement des tables, et leur permettait de faire en une heure un travail qui normalement prendrait au moins une journée entière.

Le dernier commentaire de Schwarz constituait la preuve de l'utilité de la caravane. En effet, plusieurs équipes de soldats vadrouillaient en ville, mais seule celle d'Annunzio avait une mission déterminée. Ainsi, Bolan pouvait s'occuper exclusivement de celle-là, laissant courir les autres.

Ainsi, grâce aux détecteurs d'émission, la caravane pouvait vérifier les activités de la police, que Bolan appelait « les activités officielles ».

Bolan connaissait bien le passé et le présent de Jules-la-Vinasse-Pattriccia, ainsi que sa villa sur les quais, près de Merchants Bridge,

mais il ne se souvenait pas d'Annunzio avec beaucoup de précision.

— Quelles sont les données sur leader convoyeur ? demanda-t-il à Schwarz. Vérifie Dossier Trois.

— Entendu. Ne quitte pas.

Bolan vira sur Broadway, continua son chemin à une allure plus tranquille, tandis que Schwarz recherchait la documentation requise.

Il lui fallut une dizaine de secondes.

— Vingt-huit ans. Enfant d'un cadre de la Première Famille, retenu puis relâché six fois dans la Grande Ville jusqu'en octobre dernier. Entré dans la profession via Mike-le-Ferronnier. C'est un tigre domestique.

Ces obscurs renseignements furent amplement suffisants pour Bolan. En clair ils signifiaient que Annunzio était l'enfant d'un membre important de la Famille d'Augie Marinello, de Manhattan, qu'il avait été arrêté six fois mais pas inculpé jusqu'en octobre dernier, qu'avant de travailler pour Jerry Ciglia, il avait fait partie de l'équipe de tueurs sous les ordres de Mike Talifero qui travaillait directement pour la *Commissione,* qu'il avait reçu une bonne éducation mais qu'il était aussi dangereux qu'un fauve.

Maintenant Bolan se souvenait de lui.

— Faites attention, dit-il à ses amis. Malin et dangereux.

— Entendu, répondit Schwarz.

— Je vous file. Repérez-moi, faites rapport.

— Repéré, répondit immédiatement Schwarz. Je te vois à Delta Neuf sur bonne voie. Distance mille.

Bolan se trouvait derrière eux maintenant et les suivait à un kilomètre pour voir s'il n'y avait pas une voiture ennemie qui suivait en cas de S.O.S.

— Je vérifie les arrières, dit-il en sortant la diapo du Secteur C. Il en remit une autre puis ajouta :

— Je vous rejoindrai à Bravo Delta Deux. Remontez sur la cible, tenez-moi au courant d'une déviation. Code Zébra.

— Entendu, fit Schwarz.

« Zébra » était un code dont Bolan s'était servi dans les jungles du Viêt-Nam, qui signifiait qu'il allait attaquer. En effet, Schwarz ne pouvait pas se méprendre en entendant cet ordre.

Annunzio était effectivement malin et dangereux.

Bolan n'avait pas l'intention de prendre des risques avec ce genre de personnage.

*

* *

L'interphone sonna dans le bureau du lieutenant Tom Postum.

— Il y a des communications bizarres que vous devriez entendre, lieutenant, annonça la voix déformée du technicien. J'en ai entendu des codes mystérieux au cours de ma carrière, mais jamais un seul qui ressemble à celui-ci.

Postum leva les yeux, fixa l'interphone.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je ne sais pas qu'en penser, c'est pour ça que je vous appelle. On dirait des militaires, mais l'armée ne se sert pas de cette onde. Je me suis dit que ça pouvait être deux bateaux sur la rivière, mais ils se déplacent trop vite. Je les ai bien situés maintenant, et je sais qu'ils se déplacent en ville. Ils ne vont pas assez vite pour des hélicos, et puis on reconnaît tout de suite une émission depuis un hélicoptère.

Le lieutenant se leva.

— J'arrive, dit-il.

Il arriva dans le centre de communications juste à temps pour entendre :

— *North Star, il y a un bandit sur nos arrières. A cent de moi. Repérez et vérifiez.*

Postum sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Il connaissait cette voix-là…

— Vous voyez, lieutenant, fit le technicien. On dirait une sorte de jargon d'aviateur, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas ça, j'ai vérifié. Ce n'est pas non plus un exercice de la *National Guard*.

— *Entendu, Zébra. Vérification affirmative. A cent de toi.*

Le technicien fronça les sourcils.

— C'est un mélange du jargon des camionneurs et d'un autre code. Mais je…

— Ce ne sont pas des camionneurs, déclara amèrement Postum.

— *Distance de séparation ?* demanda le premier des émetteurs.

— *Deux zéro zéro, Zébra.*

— *J'initie mon passage.*

— *Taïaut, Zébra.*

— *C'est parti. Terminé, North Star.*

Le technicien sourit.

— On dirait qu'ils vont torpiller le *Graf Spee* [i], hein ?

— Allumez la carte A.D.F., dit Postum.

Tout un mur s'illumina de petits points lumineux qui représentaient la cité.

— Au nord sur River Route, fit le technicien.

— Affirmatif, gronda Postum. OK, envoyez une copie de ces émissions au labo, je veux qu'on compare cette voix avec celle du type qui m'a téléphoné. Je veux connaître les résultats tout de suite !

Le technicien s'affaira sur la console.

— Ils ne sont pas bêtes, ces types. Drôle de discipline. J'ai eu un mal de chien à les aligner sur la carte ADF. Ils ne transmettaient jamais plus de trois secondes. Et je ne comprends rien à leur jargon. Et vous ?

— Suffisamment, grogna Postum.

Il fixa la carte.

— Prévenez le chef, dit-il. Dites-lui que je recommande une alerte tactique dans le Secteur Quatre. Dites-lui aussi que je lui apporte des renseignements pour évaluation.

Le lieutenant quitta rapidement la salle du centre de communications.

Il n'en revenait pas de sa propre réaction; il aurait dû être enchanté, satisfait, au moins. Mais ce n'était pas le cas.

Le lieutenant Tom Postum ne trouvait plus aucun prétexte pour sourire.

Hélas !

CHAPITRE VII

Leur métier n'était pas de sourire, et personne du groupe qui se trouvait dans la grande limousine noire ne souriait.

George « Hooker » Napoli se vautrait en travers de la banquette avant qu'il occupait seul avec « Spider » Fischetti, le conducteur. Les cinq autres membres de l'équipe se trouvaient à l'arrière; Rossi et Monaco, qui utilisaient des fusils au canon scié – des *lupos* –, se tenaient sur les deux strapontins, l'arme entre les cuisses, tandis que les trois spécialistes du pistolet, Verducco, Avante et DiCavalla partageaient la banquette arrière où ils s'étaient tassés comme les proverbiales sardines.

Ces hommes n'étaient pas des mafiosi comme les autres. Ils étaient des torpilles, des tueurs professionnels. Leur raison d'être était la mort violente d'autrui, leur seul utilité à l'Organisation était leur habileté à manier une arme.

— Il serait temps qu'on se mette à se servir d'un break, bougonna un des hommes qui se trouvaient derrière.

Il poussa un soupir las pour souligner son inconfort.

Le conducteur leva les yeux, fixa le râleur dans le rétroviseur.

— Si on s'y met, je rends mon tablier, dit-il avec calme.

— On ne fait pas de break chez Cadillac, ajouta un autre type à l'arrière. Spider ne daignerait pas poser son cul sur autre chose qu'une banquette de Cadillac. Rien d'autre n'a suffisamment de classe.

— Mais non, protesta Spider Fischetti d'une voix amicale. Ce n'est pas le fait de monter dans une Cadillac qui te donne de la classe. Ou tu en as, ou tu n'en as pas. Tu vois…

— C'est facile d'avoir de la classe quand on est tout seul sur la banquette avant, fit le premier râleur. J'aimerais bien savoir ce que tu dirais si tu avais les genoux sous le menton et deux mecs qui t'écrabouillent les coudes chaque fois qu'ils respirent.

— Vos gueules, gronda doucement Napoli.

— Désolé, Hooker, fit Spider Fischetti.

— Vos bavardages me rendent nerveux, dit Napoli, le chef d'équipe. Si vous avez quelque chose à dire, dites-le si ça concerne le boulot, mais arrêtez de m'emmerder avec vos gémissements.

— D'accord, Hooker.

Monaco, qui était un bleu, se pencha en avant et dit :

— Moi aussi je suis nerveux, Hooker. Ça me tracasse drôlement de rouler en ville comme ça en plein jour, armé jusqu'aux dents. Si jamais on brûle un feu rouge, on sera dans un pétrin épouvantable.

Napoli inclina la tête puis répondit :

— OK, voilà un souci valable. Ça a rapport avec le boulot. Tu veux en parler ?

— Je viens d'en parler. C'est tout ce que j'avais à en dire.

Le chef d'équipe grogna indistinctement, se racla la gorge.

— C'est ton premier job, c'est pour ça que tu ne sais pas. Dis-lui, Spider. Qu'est-ce qu'on fait dans un cas pareil ?

— On accepte pas qu'on nous file une contrave.

— Pourquoi crois-tu qu'on soit armés jusqu'aux dents ? gronda Napoli.

— Un poulet de la circulation canné ne dresse pas une contrave, lança d'une voix méprisante un des hommes à l'arrière.

Monaco se détendit, s'adossa contre son strapontin, caressa la crosse de son *lupo,* dit :

— Bon, maintenant je sais.

— Si jamais la situation se présente, dit Napoli avec un clin d'œil à Monaco, cet honneur te reviendrait. Un bon coup avec vos « raccourcis », tiens. *Ba-boom !* Plus de problème.

Le jeune Monaco sourit étrangement, jeta un coup d'œil sur l'homme assis à ses côtés.

— Ça te plairait, non ? demanda Napoli, enfreignant sa propre règle sur les bavardages inutiles.

— Quoi ? De buter un flic ? demanda Monaco en haussant les épaules. Non, une cible est une cible.

Napoli sourit largement, fièrement.

— Vous entendez, vous autres ? Je savais bien que je m'étais dégoté un bon petit gars. Une cible est une cible ! Ce gamin vient de trouver son surnom. Dorénavant vous l'appellerez « Cible ».

— Comme ça on saura qui viser, ricana Spider Fischetti.

— Tu veux essayer, Spider ? marmonna le nouveau.

— Mais pas du tout, je plaisantais. Excuse-moi.

C'était mal vu dans le Milieu de faire des astuces vaseuses à propos d'un surnom. Vexé, Spider Fischetti se préoccupa de la route pour se donner une contenance, puis jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Il y a une vieille caisse qui semble nous suivre, Hooker, dit-il. A une cinquantaine de mètres derrière nous. Tu la vois ? Ça fait un bout de temps qu'elle est là. Tu ne l'avais pas remarquée ?

— On l'a doublée tout à l'heure, fit Napoli en se retournant brièvement.

— Mais elle nous colle au train maintenant.

Un des hommes à l'arrière dit :

— Moi je l'observe depuis un moment. Elle remonte puis se laisse distancer puis remonte. Un conducteur nerveux, quoi. Beaucoup de mecs sont comme ça. Tout le monde ne peut pas conduire en douceur comme Spider.

Fischetti s'esclaffa puis demanda à Napoli :

— Tu veux qu'on voit ce qu'il va faire, Hooker ?

— Laisse tomber. On est pas paranos quand même ! On va pas s'inquiéter de toutes les vieilles caisses qui roulent sur la même route que nous. Et puis on n'a pas à s'occuper de qui nous file le train à nous.

— Oui, j'aimerais bien savoir pourquoi on traîne si loin derrière tout le monde, bougonna Monaco.

— Il n'en peut plus, ton petit gars, Hooker, dit Fischetti.

— Nous roulons en renforcement, Cible. Avec un mec comme Bolan dans le coin, on ne prend jamais assez de précautions. Ne t'inquiète pas, Del sait ce qu'il fait.

— Tu crois vraiment que Bolan pourrait interrompre la partie ? demanda Fischetti d'une voix incrédule.

— Je ne vois pas pourquoi, dit Napoli. Mais si Del nous dit de rouler en formation « sandwich », c'est ce qu'on fera.

— Ce mec me fout les foies, observa l'un des spécialistes du pistolet à l'arrière… Bolan, pas Del. Tu crois qu'il est venu foutre la merde, Hooker ?

— Qui sait ? observa Napoli en haussant les épaules. Une chose à la fois, hein. D'abord on s'occupe de Jules-la-Vinasse, ensuite on s'occupera de Bolan.

L'allusion à Bolan provoqua un silence dans la limousine, tandis que chacun réfléchissait à ce que ce nom impliquait comme terreur et comme danger.

Finalement quelqu'un à l'arrière déclara :

— Enfin, c'est qu'un mec comme les autres après tout ! Les réputations ne veulent rien dire, elles sont toujours exagérées. C'est comme dit Cible, « une cible est une cible »…

— Pas celle-là, commenta sérieusement Fischetti. Celle-là vaut un million de dollars.

— Ça ne me déplairait pas de les empocher, gronda Monaco.

Napoli et Fischetti échangèrent un coup d'œil complice.

— Oui, observa Napoli. Je me suis dégoté un bon petit gars.

*

* *

Bolan suivait la voiture de « renforcement » depuis un certain temps. Il attendait une ligne droite dégagée de tout véhicule pour être sûr de ne blesser aucun innocent.

Il vit la ligne droite juste avant Merchants Bridge. La route traversait une zone industrielle qui, au petit matin, était encore déserte.

Auparavant il s'était assuré, grâce à la radio de la caravane, que le convoi était suffisamment éloigné pour que la fusillade éventuelle ne soit pas entendue.

Toutes les conditions étaient satisfaisantes, il était fin prêt. Il appuya sur l'accélérateur de la vieille caisse, activa le micro de l'émetteur, dit à ses alliés :

— C'est parti. Terminé, North Star.

La voiture cible roulait lentement, à la vitesse légale. Bolan la rattrapa sans mal, commença à la doubler avant que le groupe à l'intérieur de la voiture n'ait eu le temps de réagir.

Le conducteur le vit le premier, ayant sans doute remarqué du nouveau dans son rétroviseur. Bolan le vit sursauter, pousser un cri d'alarme.

Il freina légèrement lorsqu'il arriva à leur hauteur, puis continua de rouler à côté d'eux. Il n'y avait pas d'autre véhicule en vue. Les deux côtés de la route étaient dégagés, il n'y avait aucun bâtiment.

Le conducteur de la limousine lui jeta plusieurs coups d'œil inquiets et furieux, et les types à l'arrière semblaient s'agiter.

Bolan vit apparaître une mitraillette à l'avant, du côté passager. Il vit également la vitre arrière descendre, le double canon d'un fusil à canon scié qui suivait le mouvement de la vitre.

C'était précisément ce qu'il avait espéré.

Il expédia à travers l'ouverture une grenade puis écrasa les freins de sa voiture dont le nez piqua sur le macadam tandis que les pneus crissaient sur le goudron. Il n'eut que le temps d'apercevoir une seconde de folie dans la voiture cible. Les types coincés à l'arrière semblèrent tous bondir en même temps, et le fusil à canon court tonna, arrachant quelques centimètres carrés de macadam là où Bolan aurait dû se trouver s'il n'avait pas freiné si brutalement.

La grenade avait une mèche de cinq secondes. Bolan se battait encore avec le volant pour contrôler son véhicule lorsque l'explosion eut lieu.

Contenue et intensifiée par les parois de la voiture cible, l'explosion déforma le toit, fit sauter les portières de leurs gonds et expulsa plusieurs formes humaines. Enfin, la voiture quitta la route en glissade, se retourna et commença à flamber.

Il ne pouvait pas y avoir beaucoup de survivants, mais Bolan arrêta la vieille caisse à une bonne distance, prit un PM et revint pour un dernier nettoyage. Ce n'était pas l'envie de tuer qui le poussait à agir de la sorte, mais le refus de laisser souffrir inutilement des hommes quels qu'ils soient. Une mort subite était une chose, une mort lente et horrible en était une autre.

Il vida un chargeur entier sur la carcasse enflammée, jeta une médaille de tireur d'élite par terre à côté des tôles froissées et noircies, revint le long de la route jusqu'aux hommes qui avaient été éjectés de la voiture.

Le premier qu'il atteignit était mort, le visage arraché, les vêtements en feu.

Le second s'était enroulé autour d'un *lupo*. C'était un grand type au visage dur, mais il était très jeune.

Il était encore vivant. Bolan s'en étonna. Il lui manquait la moitié de la poitrine. La cavité pulmonaire était mise à nue, noyée de sang. On voyait battre le cœur. Il n'ouvrait qu'un œil pour fixer Bolan.

— Désolé, Petit, dit Bolan en dirigeant le PM vers la tête du jeune mourant.

— Une cible… n'est pas… forcément… une cible… Donnez-moi… une chance…

— C'est trop tard, Petit.

Il envoya une brève rafale dans la tête du blessé pour accélérer l'inévitable.

Il laissa tomber une médaille de tireur d'élite sur le cadavre, murmura :

— C'est un monde pourri, Petit. Je te souhaite meilleure chance la prochaine fois.

Il retourna à la vieille caisse, rangea le PM, saisit le micro.

— Ici Zébra, annonça-t-il d'une voix lasse. J'arrive.

— Fais vite, lui répondit-on tout de suite. Ça va commencer.

CHAPITRE VIII

Le lieutenant Postum jeta un coup d'œil sur les policiers qui se trouvaient dans la salle du centre de communications.

Le capitaine n'avait que trente ans, et l'âge moyen du groupe était vingt-sept ou vingt-huit ans – ce qui faisait que Postum représentait exactement la moyenne.

Minces, durs, athlétiques, ces hommes étaient davantage soldats que flics. Il n'y en avait pas un seul qui fût gros, mou, ventripotent. Pas un seul qui passât son temps à avaler du whisky en mâchonnant un résidu de cigare. Il n'y avait que des types impressionnants !

Cette transformation s'était faite en moins d'une génération, grâce aux ennuis des grandes villes. Le simple poulet armé d'un bâton et d'un revolver dont il ne se servait pour ainsi dire jamais, s'était transformé en une sorte de guérillero qui se servait de toutes les armes modernes et de tous les avantages électroniques que la science avait inventés.

Pourtant ça ne suffisait pas. Il se passait quelque chose, et ces combattants ne pouvaient faire quoi que ce soit. Il fallait attendre qu'un coup de feu ait été tiré.

Postum quitta son tabouret, s'approcha de la fenêtre. Le capitaine l'observa un moment puis dit :

— Bon travail que vous avez fait là, Tom…

— Merci, répondit Postum en souriant sans conviction. Mais pas assez bon. N'est-ce pas ?

Un autre chef d'équipe lança :

— Qu'est-ce que vous voulez, Postum ? Le contrôle absolu et immédiat ?

— Oui, c'est exactement ce que je veux !

— Ils feront une erreur tôt ou tard, observa le capitaine. Ensuite nous pourrons agir. Action, réaction. Voilà. Une espèce de contrôle immédiat.

Le lieutenant revint vers le groupe.

— Ce qui me gêne, dit-il, c'est…

— Dites toujours, soupira le capitaine.

— C'est qu'il y a un type qui se balade en ville avec un équipement super moderne. Il sait ce *qu'ils* font, il sait où *ils* vont. Il sait qui *ils* sont et où *ils* se trouvent.

— Et alors ?

— Pourquoi est-ce que nous n'en savons pas autant que lui ? Qu'est-ce qui fait qu'un homme comme Bolan soit…

— Omniscient ? demanda le capitaine. Il n'est pas omniscient. Et ce n'est pas lui le problème. Il en fait partie, bien sûr, mais le problème existait déjà, bien avant son arrivée sur place. C'est un agent catalyseur. En fait, ça m'arrange plutôt.

— Qu'est-ce que vous allez faire de lui ? demanda Postum.

— Le tirer à vue, comme j'en ai reçu l'ordre.

— Le tirer à vue ?

— Tout juste.

Le lieutenant baissa les yeux, se détourna. Il avait furieusement envie de répondre, d'expédier des mots d'amertume à la tête de son chef, mais avant qu'il n'en ait eu le temps, un signal d'alarme sonna et le haut-parleur annonça :

— *Explosions et coups de feu dans le Secteur Quatre. On a reçu une plainte. Des voitures de patrouille se rendent sur place.*

Postum resta près du bureau pour assister le capitaine. La salle se vida rapidement.

— Et voilà, marmonna-t-il à la carte murale scintillante. Action, réaction.

*

* *

Un vieux panneau indiquait qu'il y avait une « casse » au bord du fleuve, mais il était complètement délavé et presque illisible. Une clôture en bois pourri entourait le cimetière des vieilles voitures, épargnant au public la vue des tôles rouillées. Lorsque Bolan arriva sur place il entendit des coups de feu éclater à l'intérieur de l'enceinte. La caravane était garée sur une hauteur voisine à quelques centaines de mètres de la route principale, et se trouvait en face d'un coin de la clôture. Il sauta de sa vieille caisse, grimpa dans la caravane.

Schwarz était assis derrière la console.

— La police s'active sur les ondes. On dirait que ça bouge. Des équipes sont déjà en route. J'écoute leurs signaux.

— Ils ont probablement repéré mon appel après la destruction de la voiture cible. Je m'y attendais. Mais ils vont nous repérer ici aussi. Où est le Politicien ?

— Il s'est équipé et il est entré là-dedans il y a quelques minutes.

— Il nous reçoit ?

— Oui.

Bolan déclencha un minuteur électronique sur la console.

— Donne-moi deux minutes exactement puis fais-moi sauter l'angle de cette clôture. Préviens le Politicien. Nous ne pouvons pas perdre plus de temps. Dès que tu auras fait sauter la clôture, descends et prends-nous au passage.

Il sauta de la caravane avant que Schwarz ait pu répondre, fixa un sac d'explosifs sur le capot de la vieille caisse puis s'installa derrière le volant, effectua un demi-tour sur les chapeaux de roues, fonça le long du chemin qui menait à l'entrée de la casse.

Le portail était grand ouvert. Un seul garde se tenait là, muni d'un fusil.

Le garde se préoccupait uniquement de ce qui se passait à l'intérieur de l'enceinte, et il ne put rien faire lorsqu'il vit foncer sur lui la vieille caisse. Il essaya vainement de lever son arme et d'esquiver en même temps.

Il reçut l'aile avant gauche en plein dans l'estomac et fut expédié avec un cri déchirant à trois mètres du sol. Il retomba à l'intérieur de la casse, parmi les voitures abandonnées, ayant tiré les deux coups du fusil en l'air, uniquement par réflexe.

Sur sa lancée, la vieille caisse remonta le chemin en courbe, filant entre des tas de ferraille rouillée. Ce ne fut qu'à la sortie du dernier virage que Bolan aperçut son ultime destination : un vieux hangar en bois qui se dressait au milieu des voitures disloquées. Trois grosses limousines étaient garées en face du bâtiment vétuste et formaient une sorte de croissant derrière lequel des hommes s'activaient, tandis qu'un autre groupe répandait de l'essence au pied du hangar et y mettait le feu. De-ci de-là des flammes s'élevaient déjà et, vu l'état de la structure, l'ensemble serait réduit en un amas de cendres en quelques secondes, ainsi que ceux qui l'occupaient.

Bolan enregistra tout cela en quelques millièmes de seconde tandis que sa bombe mobile se précipitait sur les trois limousines assemblées. Il mit la voiture au point mort puis la pointa vers la limousine du centre et sauta de son siège à moins de cent mètres du point d'impact.

Il y eut une réaction immédiate dans la zone visée, des types se retournèrent, poussèrent des cris, tirèrent inutilement sur la voiture sans conducteur.

La vieille caisse continua de rouler vers la grosse limousine, vint s'écraser contre elle. L'explosion fit trembler tout aux alentours, un nuage de flammes enveloppa les voitures voisines et les hommes affolés qui essayaient de se dissimuler derrière elles. Une intense chaleur se dégagea.

Des hommes hurlaient, d'autres se traînaient par terre, les membres brûlés, tandis que les munitions dans la vieille caisse commençaient à sauter.

Bolan ne bougea pas de l'endroit où il s'était laissé tomber, regarda les quatre voitures devenir une masse incandescente. Puis les réservoirs éclatèrent presque ensemble, et une pluie enflammée s'abattit sur la zone sinistrée.

Lorsque ça se calma un peu, Bolan se leva, s'approcha prudemment, l'Auto-Mag au poing. Une vague silhouette se dressa sur le toit du bâtiment en feu et commença à tirer sur les survivants avec un PM. Bolan reconnut tout de suite le Politicien.

Une autre explosion fit trembler le sol. Gadgets Schwarz avait obéi aux ordres. Bolan fit un signe à son allié sur le toit et reçut un signe en retour.

Des hommes sortaient du hangar enflammé, les mains en l'air – le regard vide, hébété – toussant, éternuant, à bout de souffle.

— Politicien ! hurla Bolan. Couvre-moi.

— Entendu, cria l'autre.

Bolan saisit un homme d'une cinquantaine d'années, le secoua rudement, demanda :

— Où est Jules ?

L'homme avait un regard vitreux et il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Bolan le relâcha, saisit un deuxième personnage. A cet

instant, Jules-la-Vinasse en personne sortit du hangar en titubant, et s'écroula aux pieds de Bolan.

Il ne restait qu'une douzaine de survivants, tous des hommes appartenant à Pattriccia. Un jeune type s'était laissé tomber à genoux juste à côté des flammes, il se débattait pour respirer tout en examinant Bolan d'un regard plein de curiosité.

Bolan le saisit par le bras, l'attira plus loin.

— Il n'y a plus personne là-dedans ? demanda-t-il au type.

Le jeune homme secoua la tête, répondit d'une voix rauque et essoufflée :

— Grâce à vous nous en sommes sortis. Je m'appelle Tony Dalton. Je vous suis drôlement reconnaissant.

— Tu ne me dois rien, gronda Bolan. Emmène ces gens loin d'ici.

— C'est Gianni qui vous a envoyé ?

— C'est pas le moment de causer, cracha Bolan. Les flics arrivent à bride abattue. J'emmène Jules. Toi et tes copains, perdez-vous dans la nature. Tirez-vous au sud, et ne revenez pas !

— C'est compris. Et encore merci.

— On y va, Politicien ! hurla Bolan.

Il hissa le vieil homme sur son épaule, commença à courir vers la clôture défoncée.

Il n'avait pas fait plus de quinze mètres lorsque la voix de Tony Dalton le fit arrêter brusquement.

— *Bolan !*

Il fit demi-tour comme un éclair, l'Auto-Mag à bout de bras.

L'autre se tenait devant lui sans bouger.

— C'est *vous* Bolan !

— Oui, c'est moi.

— Je ne comprends pas.

— Ne perds pas de temps à te triturer l'esprit. Cours !

— Ne faites pas de mal au vieux, d'accord ? Il n'en a plus pour longtemps de toute façon.

Bolan se détourna sans ajouter un mot, se remit à courir vers la clôture défoncée. Ce n'était pas son style de tuer des vieillards sans défense.

Ce n'était pas ce qu'il était venu faire à St. Louis.

Il était venu pour sauver la ville d'un horrible destin, mais il n'était absolument pas sûr de réussir son entreprise.

Les flics étaient trop habiles.

CHAPITRE IX

— Tac 1, ici Tac 2. Vous entendez ça ?

— L'entendre c'est rien, je le *vois*.

— Tac 1, ici Contrôle. Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous sommes à Quatre Boston Sept, Contrôle. Nous avons trouvé une voiture démolie et sept morts. Nous ne savons absolument pas ce qui se passe à quelques kilomètres de nous. Entendez-vous les explosions grâce à mon micro ?

— Affirmatif, Tac 1. On dirait le Débarquement. Où est-ce que ça se passe exactement ?

— On ne sait pas. Probablement dans les environs du vieux chantier pour péniches. Il y a une colonne de fumée d'à peu près trente-cinq mètres de haut, et les explosions continuent. Nous allons nous rendre sur place en compagnie de Tac 2.

— Contrôle appelle toutes unités. Rendez-vous à Boston Trois. Je répète : Boston Trois. Soyez très prudents, c'est un Contact Maximum ! Ne répondez pas. Tac 1, Réaction Extrême ! Tac 2, Soutien Maximum ! Toutes les autres unités dans le Secteur Quatre, Encerclez et Soutenez ! Tac 1 et Tac 2, répondez.

— Tac 1 entendu.

— Tac 2 entendu.

Le chef du Secteur se détourna de la console, regarda le capitaine, en se massant la nuque.

— Exactement ce que Postum a dit, observa-t-il. Le « bandit » était un véhicule de renforcement. Notre homme s'est laissé dépasser et a dit « Code Zébra », ce qui doit signifier une espèce de dégagement de toute opposition. Maintenant il a rejoint les autres près du chantier des péniches. Mais je ne comprends rien à « vignoble ». Et vous ?

Le capitaine secoua la tête, fixa Postum.

— Tom ?

— J'ai posé la question à l'ordinateur. Il n'y a rien du tout. Je suppose…

— Contrôle, ici Tac 1. Nous voyons une épaisse fumée. Elle ne semble pas provenir de la zone des explosions.

Le contrôleur revint près de la console.

— Soyez plus précis, Tac 1.

— Je crois qu'il s'agit d'un écran de fumée, d'un camouflage. La visibilité est nulle.

Le capitaine poussa un juron. Postum prit une chaise, l'enfourcha.

— Que faites-vous, Tac 1 ?

— Nous avançons à vitesse maximum étant donné les circonstances, c'est-à-dire dix kilomètres à l'heure, mais il va bientôt falloir ralentir.

— Tac 4, Tac 4, ici Contrôle !

— Ici Tac 4, entendu.

— Situation ?

— Nous arrivons à Alpha Trois.

— Vous avez la permission pour Réaction Extrême ! Tac 5 vous soutiendra. Répondez !

— Tac 4 entendu.

— Tac 5 entendu.

Le chef du Secteur fixa le capitaine.

— Ah les salauds ! gronda-t-il.

— Soyons logiques, raisonna le capitaine. Si nos hommes ne voient rien, les autres ne voient rien non plus.

— Pas sûr, fit Postum.

— Comment ça, pas sûr ?

— Je veux dire que…

— Contrôle, ici Tac 4. Nous sommes arrivés dedans aussi. On ne voit pas à trois mètres.

Le contrôleur se mit à jurer à son tour. Il donna un coup de pied dans la console, s'écria :

— Tac 3, situation !

— Ici Tac 3. Nous gagnons la zone indiquée, et nous sommes à mi-chemin entre Alpha et Boston. Contrôle, je suis également dans la fumée.

— Nom de dieu de merde ! s'écria le chef de Secteur.

— Fermez la zone ! lança le capitaine. Que toutes les autres unités convergent !

— Ici Contrôle du Secteur Quatre ! Toutes unités, Réaction Extrême ! C'est un Contact Maximum, je répète, un Contact Maximum, et…

— Larry, vous ne passez pas ! s'écria Postum en bondissant subitement de sa chaise.

— Quoi ?

— Regardez les modulateurs, bon sang !

Le contrôleur relâcha le moniteur d'émission, passant automatiquement à l'écoute. La salle s'emplit de sons aigus et stridents.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? hurla le contrôleur.

— On nous brouille !

— On me *quoi ?*

— Quelqu'un se sert d'un émetteur plus puissant et nous brouille sur notre onde d'émission !

Le capitaine examina un autre secteur.

— C'est la même chose ici !

— Branchez-vous sur la deuxième onde ! suggéra Postum.

— Rien à faire, annonça Secteur Quatre d'une voix défaite. Comment peuvent-ils nous faire ça ? Comment peuvent-ils brouiller toutes les fréquences en même temps ?

— Ce n'est pas facile, reconnut Postum.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont comme appareils, ces enfoirés ? s'écria le capitaine.

Le lieutenant Postum se remit à sourire comme un imbécile et il répondit au capitaine :

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Et, honnêtement, il n'en avait rien à foutre.

*

* *

La caravane naviguait grâce à un système optique qui se servait d'un infrarouge à laser. Blancanales n'y comprenait rien. Il se trouvait à côté de Bolan et fixait avec incrédulité le petit écran au milieu de la console de contrôle.

Schwarz se trouvait à l'arrière et s'occupait des appareils de brouillage électronique, bien que Bolan aurait pu lui aussi s'acquitter de cette tâche depuis son pupitre de contrôle.

— J'en ai le vertige, annonça Blancanales. On dirait un de ces jeux électroniques. Tu sais, ceux où on doit conduire un bolide sur une route qui n'arrête pas de serpenter. On roule à combien ?

— A quarante-cinq, grogna Bolan.

— Incroyable !

— L'essentiel est de se maintenir au centre de l'écran et d'avoir le pied à un millimètre du frein. On va bientôt en sortir.

— Cette fumée est insensée. Comment ça s'appelle ?

— Gaz lourd, lâcha Bolan, laconique, préoccupé par la conduite du véhicule. Ça se disperse très vite puis ça s'immobilise et ne bouge plus d'un poil. C'est moins efficace s'il y a du vent, daigna-t-il tout de même préciser.

— C'est très impressionnant.

— Comment se porte Jules ?

— Il respire de l'oxygène pur et il jure comme un charretier. Jusqu'à présent il a pendu Ciglia par le menton à un crochet de boucher, il l'a vidé, émasculé, rôti et offert à la *Commissione* sur un plateau. Lorsque je suis remonté ici, il commençait à penser au sort qu'il réservait à Augie Marinello.

— Quelle santé ! Dire qu'il a soixante-quinze ans ! s'esclaffa Bolan.

— Oui, eh bien, je… Dis c'est pas dégagé, devant ?

— Si, un peu d'air frais ne nous fera pas de mal. Plus de fumée. Il faudra nous débrouiller seuls à présent.

— Eh oui ! C'est la route d'État ! Laquelle ? La I-70 ?

— Espérons-le, fit Bolan en accélérant pour monter sur la rampe d'accès qui longeait la route principale.

Il héla Gadgets à l'arrière :

— Situation, Gadgets ?

— Rien en vue.

— OK, on est libres, annonça Bolan.

Il s'engagea sur la route principale, vira vers le sud.

— Tu peux débrancher, Gadgets, lança-t-il.

Blancanales alluma deux cigarettes, en tendit une à Bolan. Celui-ci l'accepta avec un sourire las puis avoua :

— J'ai bien cru qu'on s'était fait avoir.

— On s'en est bien tirés, fit Schwarz en revenant dans le poste de pilotage. Où as-tu déniché des appareils comme ça ? Je n'ai jamais vu des trucs pareils… Il a un mixer FM à saturation d'impulsions poussé par un démodulateur à bandes larges. Tu le savais, toi ? fit-il se retournant vers Blancanales.

Bolan souriait, modeste.

— C'est donc ça ?

— Oui, je crois, fit Schwarz. Mais il faudrait que je regarde de plus près pour en être sûr. Tu as un tuner à spectrum, redoublé et accouplé à… Pourquoi tu rigoles, Politicien ?

— Parce que j'essaye de comparer ça à quelque chose que je connais, rétorqua Blancanales en faisant un clin d'œil à Bolan. C'est un peu comme quand on fait l'amour. Hein ?

— Je ne vois pas en quoi… commença Schwarz.

— Mais si. Des impulsions d'accouplement, un orgasme via le spectrum et tu débandes après les secousses dans tes transistors.

— J'ai l'impression que tu te fous de ma gueule, dit Schwarz qui arborait une expression à mi-chemin entre le sourire et la pâle gueule. Mais tu vois, quand tu veux brouiller une bande passante…

— La ferme ! grinça Blancanales.

— Tu n'as pas le sens de l'harmonie, Politicien, fit Schwarz d'un air sérieux.

— C'est pas vrai ! C'est un robot, ce mec ! Un véritable ordinateur. Une espèce d'amalgame de fils, de circuits, de transistors, de tubes ! C'est un monstre ! Lui et ses contacts !

Schwarz souriait d'un air angélique.

— Mais tu n'apprécies pas l'unité harmonieuse de la nature électronique. Moi je comprends tout ça. Tu ne t'y connais pas, Politicien, et tu as peur d'apprendre. Tu as peur de la nature.

— Ça a quel rapport avec l'amour ? demanda Blancanales.

— Mais aucun. C'est justement ce que je voulais te dire et…

— Doux Jésus, il l'avoue enfin !

— Avoué quoi ? Mais je te parle de…

Bolan souriait en écoutant les facéties de ses amis. Mais sa détente ne dura guère.

Il passa devant l'immense Gateway Arch à l'entrée de la ville et se dirigeait vers la I-44 pour aller directement à *Stonehenge* lorsque le téléphone mobile se mit à sonner.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Blancanales.

— Le téléphone, dit Bolan.

— Mais qui nous appellerait maintenant ?

— J'aimerais mieux ne pas le savoir, dit Bolan en souriant.

Mais l'appareil continua à sonner.

— C'est peut-être Toni, suggéra Blancanales. Est-ce qu'elle connaît le numéro ?

Bolan poussa un soupir.

— Oui, elle le connaît. Réponds-y. Mais fais attention.

Blancanales prit l'appareil, annonça le numéro de l'appareil, fronça les sourcils.

— Une minute, fit-il.

Il regarda Bolan et haussa les épaules comme pour s'excuser.

— Longue distance. Un type qui demande un certain La Mancha.

Bolan monta sur la I-44, prit l'appareil. Il déguisa sa voix et dit :

— La Mancha à l'appareil.

La voix de Léo Turrin – un autre ami sûr – lui dit :

— Je n'avais pas envie de te passer ce coup de fil, sergent.

— Alors pourquoi l'as-tu fait ?

— Parce qu'il y a un mec qui s'appelle Bolan à côté de moi, et il me braque.

— Hein ?

— Tu as parfaitement entendu et compris ce que je viens de dire. Il s'appelle Bolan et il veut absolument te voir.

Pour une fois Mack Bolan ne sut pas comment répondre.

CHAPITRE X

— Il s'agit de ton petit frère, expliqua Turrin en poussant un soupir. Je crois qu'il en a pris un sur le crâne. Il a un joli Colt .45 tout neuf à la main, et il me jure qu'il est chargé. Franchement, Sergent, il me fout la trouille, ça doit être héréditaire. Je me suis dit qu'il valait mieux passer le coup de fil comme il me le demandait.

— Je suis désolé, Léo, passe-le moi, dit Bolan.

— Non, il n'y tient pas. Je crois qu'il a peur que tu l'en dissuades.

— Que je le dissuade de quoi faire ?

— De te rencontrer. Il exige une rencontre immédiate.

— Mais, Léo, je ne peux pas en ce moment. Je suis en plein sur un…

— Bien sûr, on le sait, tout le monde le sait. Il y tient quand même. Franchement, je crois qu'il vaudrait mieux essayer de s'arranger.

Bolan poussa un soupir désespéré.

— C'est pas de Johnny de faire ça, Léo. Il doit avoir de gros ennuis.

— Eh bien, à vrai dire il s'est passé plusieurs choses ici. Il m'a dit qu'il me ferait sauter le caisson si jamais je t'en parlais. Il veut tout te raconter lui-même, entre quatre-z-yeux.

Bolan sentit ses tripes tressaillir.

— Il est arrivé quelque chose à Val ?

— Mais non ! Mais non, pas dans ce sens. Écoute, on peut prendre un avion d'ici une heure. Laisse-le venir avec moi. Oublions l'histoire du flingue, il a vraiment besoin de te parler. On s'en sortira toujours, va.

Bolan prit immédiatement sa décision, ce qui était typique chez lui.

— OK, mais fais bien attention. Mets-lui une paire de lunettes noires et ne le laisse pas les enlever. Johnny connaît les règles du jeu, mais rappelle-les lui. Il y a un motel à l'aéroport, tu y descendras sous ton vrai nom. Monte dans ta chambre et attends-moi. A quelle heure penses-tu arriver ?

— Au cours de l'après-midi.

— Bien. Je serai là dès que possible. Dis de ma part à Johnny de te remettre tout de suite son arme.

— Oui, d'accord… Ça y est, je l'ai. Merde… c'est un pistolet à air comprimé ! Ça ressemblait vraiment à un .45, Sergent.

Bolan ne put s'empêcher de sourire.

— Dis-lui de patienter encore quelques heures. Je lui fais confiance et je le comprends. Je vous verrai dès que je pourrai me libérer. Et… heu… Merci, Léo.

— Déconne pas. Salut.

— A tout à l'heure.

Bolan tendit l'appareil à Blancanales, lui dit :

— Un petit problème personnel. Il va falloir que je le résolve.

— Le petit frère ?

— Oui.

Schwarz s'était assis par terre entre ses deux amis, il se tenait adossé à la console.

— Il m'a écrit une lettre quand on était au Viêt-Nam. Ta sœur Cindy aussi. Je regrette de n'y avoir jamais répondu, mais je suis pas très fort dans ce domaine. Il a quel âge maintenant, seize ans ?

— Il a la mentalité d'un vieillard, dit doucement Bolan.

— Ça a été moche, dit Blancanales en faisant allusion au destin tragique de la famille Bolan.

— Et je n'ai rien fait pour arranger les choses, observa amèrement Bolan.

— Le petit comprend, fit Blancanales d'une voix qui se voulait rassurante.

— Bien sûr, il comprend, dit Bolan. Mais ce n'est pas pour autant qu'il a la vie facile. On en a parlé avant que je n'aie déclaré la guerre. C'est un petit gars très courageux. Il a très bien compris ce qui allait se passer, mais il m'a quand même encouragé. Il continue à m'encourager. Mais sa vie doit être un enfer.

— Mes parents sont morts pendant que j'étais au Viêt-Nam, fit Schwarz d'une voix tranquille. Ils étaient vieux, mais souvent je pense à eux et ça me fait mal.

Blancanales fixa son vieil ami et associé d'un regard scrutateur.

— Tu ne m'en as jamais parlé, Gadgets.

Schwarz haussa les épaules.

— Ils m'ont eu sur le tard. Enfant unique. Mon père était fier comme Artaban d'avoir eu un garçon et ma mère m'a consacré les années qui lui restaient. Puis la guerre est arrivée, j'ai été appelé. Ma mère voulait que je déserte, que je foute le camp au Canada, mais mon père était un ancien combattant, un vrai patriote. Il en serait mort de honte. Alors je suis parti au Viêt-Nam et j'ai rempilé après mon premier tour de service. Je n'ai même pas pu rentrer pour leur enterrement. Ils étaient morts depuis deux semaines lorsque je l'ai su.

Il sourit timidement puis reprit d'une voix égale et neutre :

— A ce moment-là je cavalais comme un fou sur la Piste Hô Chi Minh.

— Ils sont morts ensemble ? demanda Bolan.

— A un jour d'intervalle. Ma mère est morte la première, dans son lit, endormie. J'imagine que mon père n'a pas supporté le choc. Il avait le cœur fragile. Et il avait toujours dit qu'il ne vivrait pas assez longtemps pour les voir mettre ma mère en terre. Il avait raison.

Blancanales poussa un soupir.

— Quand je pense aux heures qu'on a passé à déconner, à parler de tout et de rien… Je ne savais pas que tu avais de la peine, Gadgets.

— C'est un cycle de plus dans la vie, fit gaiement Schwarz avec un grand sourire. Il y a un immense amplificateur quelque part, une source initiale de puissance. Nous sommes tous des modulateurs de fréquence, nos circuits sont…

— Arrête, dit doucement Blancanales. Parfois ça fait du bien de ne pas cacher ce qu'on ressent. Oublie donc un peu tes foutus circuits.

Schwarz sourit à son ami d'un air gêné puis descendit vers la cuisine de la caravane.

— En voilà un qui est secret, dit Blancanales à Bolan.

— Oui.

Ces quelques instants de sérieux avaient tendu l'atmosphère. Blancanales se mordilla nerveusement un ongle puis annonça :

— Je m'inquiète vachement au sujet de Toni.

Bolan poussa un soupir.

— Je n'aurais jamais dû la laisser se joindre à nous, fit Blancanales. Elle est trop jeune. Ce n'est pas une vie pour une jeune

femme, hein ?

— Elle m'a tout raconté à la Nouvelle-Orléans, je crois qu'elle sait ce qu'elle fait, où elle met les pieds. Les femmes aussi ont besoin de faire quelque chose, Politicien. Les unes se marient et font des enfants, les autres cherchent à vivre la même expérience que nous. Toni est plutôt comme nous, tandis que Val…

— Tu as dit son nom en parlant au téléphone. Ça ne me regarde peut-être pas, mais que se passe-t-il ?

Bolan secoua la tête.

— Je ne le saurai pas avant d'avoir vu Johnny. On m'a affirmé le contraire mais je suis sûr que la crise actuelle concerne Val. C'est comme si elle était la grande sœur de Johnny depuis… J'aime mieux ne pas trop y penser. Ça ne me plaisait pas de les réunir. Johnny risque gros, d'accord, mais on n'y peut rien parce que c'est mon frère. Val prend les mêmes risques par son propre choix. Je lui ai souvent demandé de partir, mais elle ne veut pas en entendre parler. Pourtant c'est le genre de fille qui doit avoir une vie familiale, qui doit se marier, élever des enfants. Moi je ne pourrai jamais l'épouser, je ne pourrai jamais lui donner une vie stable et valable.

Blancanales poussa un soupir.

— C'est sans doute Gadgets qui a raison. Il vaut mieux ne pas trop y penser. Des types comme nous n'ont pas le droit de… Tu as raison aussi, il faut vivre seul, ne compter que sur soi. Sinon c'est trop compliqué. La preuve c'est que je meurs d'inquiétude au sujet de Toni.

Bolan jeta un coup d'œil sur le téléphone.

— Appelle-la. Laisse sonner deux fois puis raccroche. Rappelle tout de suite en refaisant le même coup. La troisième fois elle répondra.

Blancanales sourit comme pour s'excuser, commença à composer le numéro.

Bolan fixa obstinément la route devant lui, cherchant une sortie de la route principale. Involontairement il repensait continuellement à Val et à Johnny.

La forteresse de Del Annunzio dans Webster Groves n'était plus très loin. Annunzio lui-même avait dirigé l'attaque sur Jules Pattriccia. Mais la forteresse subsistait et il fallait la neutraliser avant

que les occupants n'aient eu le temps de se ressaisir après le désastre au Vignoble. Rien ne comptait plus tant que cet objectif ne serait pas atteint.

Pourtant, au fin fond de son esprit, Bolan ne pouvait s'empêcher de penser à Johnny et à Val qui s'étaient complètement éclipsés depuis la bataille de Pittsfield parce que la Mafia les aurait tués par représailles. Une fois ils avaient été enlevés pour attirer Bolan dans une embuscade qui s'était terminée par la bataille de Boston.

Léo Turrin s'était avéré le meilleur ami du monde des deux êtres aimés, leur ange gardien. Comme *sotto-capo* de Pittsfield, il savait tout ce qui se préparait dans les environs, et comme agent du F.B.I. il disposait d'un système de sécurité virtuellement infaillible.

Bolan avait décidé que la meilleure des choses qu'il avait à faire était de ne pas s'approcher d'eux, mais c'était parfois difficile.

Johnny n'aurait jamais dû braquer Léo, même avec un pistolet à eau. C'était immoral – Johnny devait bien s'en rendre compte.

Ainsi quelque chose se passait à Pittsfield, mais quoi… ?

— Ça ne marche pas, dit enfin Blancanales. J'ai fait exactement ce que tu m'as dit, et elle ne répond pas. Elle ne répond pas, Sergent.

Un nerf tressaillit dans la joue de Bolan.

— Elle tiendra le coup, Politicien.

— Hein ?

— Tandis que nous abattrons *Stonehenge,* elle tiendra le coup. On s'occupera d'elle tout de suite après…

— Oui, murmura Blancanales. Tout de suite après…

Hélas, il n'y avait pas d'autre moyen.

CHAPITRE XI

Stonehenge se trouvait à l'est d'une communauté banlieusarde de St. Louis. Jadis cette propriété avait été une grande ferme, mais petit à petit, les propriétaires avaient vendu des parcelles de terrain à des habitants de St. Louis qui ne supportaient plus de respirer l'air vicié de la ville.

Stonehenge n'était qu'un nom de code, trouvé par Gadgets Schwarz, pour désigner une vieille ferme entourée d'un grand mur en pierre, bâtie par des émigrants tout frais émoulus d'Europe. La maison était immense, impressionnante, indiscutablement bâtie par quelqu'un qui avait vu et admiré les gentilhommières du Vieux Continent. Construite en pierre et en poutres, elle se composait d'un rez-de-chaussée, de deux étages et d'une grande terrasse sur le toit.

Il y avait aussi des dépendances qui dataient de la même époque, et une écurie et un enclos modernes pour quelques chevaux de selle. Les champs aux alentours étaient, pour la plupart, assez plats, et quelques vallons surmontés de chênes et de peupliers, s'élevaient de-ci de-là.

Les terrains cédés se trouvaient à l'ouest et au sud de la propriété, et une rangée d'arbres les délimitait.

La propriété avait été acquise par la *Mid-Missouri Mortgage Holding Company* qui faisait partie du *Midwest Mortgage Banking Group* qui appartenait à la *American Associates Holding Corporation* dont les fonds garnissaient divers comptes numérotés en Suisse et qui était gérée par quelques vieillards new-yorkais qui composaient ce que tous les agents du F.B.I. appelaient la *Commissione*.

Stonehenge était une forteresse.

Son ultime destin était de devenir la capitale administrative du nouvel empire que projetaient de conquérir les vieillards dont les territoires s'étendaient en damier de l'Atlantique au Pacifique.

Mack Bolan n'avait pas l'intention de les laisser faire.

Le moment était venu de détruire *Stonehenge*. Gadgets Schwarz allait servir de base de renforcement, et Bolan lui donna avant la

bataille les dernières instructions :

— Dès que tu nous auras déposés, monte sur les hauteurs, branche les appareils de surveillance optique et auditive. Le Politicien et moi serons équipés d'émetteurs mais je veux qu'on garde le silence à moins d'une urgence. Si jamais tu sens venir les flics, préviens-nous et sois prêt à fuir. Si tu vois arriver quelqu'un d'autre, planque-toi. Le Politicien et moi nous en chargerons.

Schwarz acquiesça.

— OK. Et si je dois faire feu ?

— Si nous en avons besoin, on te le fera savoir. Il faut imaginer une grille devant la maison. Le centre sera Feu Un. Les carrés à gauche du centre seront désignés par un nombre pair croissant. Feu Deux, Feu Quatre, etc. A droite du centre les numéros sont impairs progressant de la même façon.

— Entendu.

— Pour les élévations un nombre impair pour au-dessus du centre, un nombre pair pour en dessous.

— Compris. Si j'entends Feu Quatre Quatre, ça veut dire deux carrés à gauche et deux en dessous.

— Exact. Tu as aussi le droit de faire feu à ta guise, Gadgets, à toi d'en décider, mais fais attention sur qui tu tires. Les fusées sont assez grosses alors il n'y en a que quatre, sers-t'en avec parcimonie.

— Oui, ça va sans dire. Hé, les gars, soyez prudents, hein !

Blancanales leva les yeux au ciel.

Bolan sourit, puis suggéra :

— Allons voir ce qu'ils ont dans le ventre.

CHAPITRE XII

Le capitaine s'était précipité à l'héliport pour gagner au plus vite la scène du drame, et il avait demandé à Postum de le suivre, mais celui-ci avait préféré y aller d'un pas plus lent mais plus sûr à bord de sa caravane spéciale qui était équipée de tout un assortiment d'appareils électroniques de renseignement.

L'écran de fumée s'était dissipé lorsqu'il arriva sur les lieux qui ressemblaient à la prise de Berlin après l'arrivée des Russes. De jeunes policiers paramilitaires, armés jusqu'aux dents, le visage menaçant, étaient déployés en une longue ligne impénétrable qui interdisait à tous l'accès de la zone où avait eu lieu la bataille. Un QG mobile était garé sur les hauteurs en face de la casse et l'antenne parabolique tournait lentement comme un gyrophare. Des équipes d'éclaireurs longeaient la clôture des deux côtés, et il régnait partout une ambiance de sombre détermination.

Mais Tom Postum savait qu'il était déjà trop tard pour retrouver une quelconque trace de l'Exécuteur. Il arrêta sa mini-caravane près d'un véhicule de patrouille, attira l'attention du chef de cette unité qui se tenait près de la voiture, la mine déconfite. Il le reconnut, c'était le chef de Quatre Unité Une.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Postum.

Le jeune sergent secoua la tête, fit une petite grimace.

— Il s'est échappé, dit-il. Le capitaine est à l'intérieur, mais ne vous en approchez pas, il n'est pas à prendre avec des pincettes.

Postum lui fit un clin d'œil qui ne manquait pas d'humour, redémarra, passa près de deux autres véhicules de patrouille qui s'étaient arrêtés sur la petite route d'accès. En approchant du portail il vit une forme sinistre cachée sous un drap blanc.

— En voilà un, marmonna-t-il entre ses dents.

Il s'apprêtait à compter *deux, trois* puis *quatre,* mais lorsqu'il franchit le portail en bois il aperçut des dizaines de cadavres étendus à travers la casse, et en eut le souffle coupé.

— Merde, chuchota-t-il en voyant la foule de morts.

Il posa doucement le pied sur le frein, resta un long moment assis derrière le volant de la mini-caravane pour contempler l'hécatombe et la cohue : les flics, les morts, les techniciens du labo, les carcasses des voitures épaves, les débris du hangar calciné et les brancardiers qui maniaient, avec une sorte d'horreur trop visible, les sacs en plastique qui contenaient les mafiosi démembrés et intransportables sur une civière.

Un chef de voiture de patrouille vint s'immobiliser près de la fenêtre ouverte de la mini-caravane.

— Vous avez déjà vu une chose pareille, Lieutenant ? demanda le jeune homme.

— Pas depuis My Lai, non, répondit lentement le spécialiste du renseignement.

— Ah. Vous y étiez ?

— Comme aujourd'hui, gronda Postum à voix basse… Après les événements.

— Regardez ces voitures, dit le jeune policier. Il en aura fallu pour les mettre dans cet état. Elles sont encore plus abîmées que les épaves de la casse. J'ai entendu le capitaine dire que l'une d'elles avait servi de bombe mobile. Comment peut-il le savoir en regardant ce merdier ?

— Demandez-le lui, répondit Postum d'un air absent.

— Pas question, rétorqua le jeune policier en s'éloignant.

Des infirmiers s'agitaient en groupe et partaient en courant. Sans doute avait-on découvert un survivant.

Postum n'avait aucune envie de voir ce qu'on sortirait de sous les tôles froissées. Il recula sa mini-caravane, fit demi-tour, regagna la route puis longea la clôture. Lorsqu'il trouva le trou béant à l'angle nord-ouest, il descendit de son véhicule pour regarder de plus près.

Les dégâts étaient tout frais, cela se voyait à l'œil nu. Une petite charge d'explosifs les avaient provoqués.

Un jeune policier de la brigade paramilitaire se tenait près du trou, et lui dit d'une voix désolée :

— Monsieur, cette zone est interdite en attendant son examen par les techniciens du laboratoire.

Postum acquiesça, s'éloigna sans protester, traversa la route, grimpa au sommet d'une petite colline qui se trouvait juste en face. Il

découvrit d'intéressantes traces de pneus dans le sol humide, poussa un grognement satisfait, se redressa, les mains sur les hanches, et fixa la zone d'attaque de cette position surélevée.

Le spécialiste du renseignement grogna une seconde fois, remonta dans son véhicule. S'installant à l'arrière, il établit la position du dernier appel radio qu'il avait entendu, puis il dessina un quadrillage de la zone enfumée et nota d'autres positions d'appel.

Ensuite il reprit le volant, démarra, fit demi-tour et commença à chercher une petite piste qui devait filer à travers champs.

Il découvrit un petit sentier en terre battue à moins de cinq cents mètres de la casse, qui partait des plaines pour gagner les hauteurs à l'ouest.

Il emprunta cette voie et vit devant lui quelques minutes plus tard une rampe d'accès qui montait sur la Interstate 70. De nouveau il consulta son plan, fit une grimace.

Il appela son bureau à la radio, dit à l'officier de service :

— Willis, en toute priorité obtenez la permission d'accéder par l'ordinateur à une banque de données historiques. Dites aux techniciens ce que nous recherchons puis laissez-les se débrouiller. Faites d'abord appel à Washington University. S'ils ne trouvent pas la réponse, ils sauront sur qui il faut nous diriger.

— Bien, lieutenant. Quelle est la question ?

— *Stonehenge,* dit Postum.

Il épela le mot.

— Ce sont des ruines en Angleterre, qui ont appartenu aux Druides. Voilà ce que je veux savoir : qu'est-ce qui peut avoir un rapport avec *Stonehenge* ici, dans la région de St. Louis. Un rapport historique ou une ressemblance physique.

— Entendu. Vous restez à bord de votre véhicule, lieutenant ?

— Oui. Je suis sur la I-70 à environ quatre kilomètres au nord du Jefferson Memorial, je roule vers le sud. Je crois avoir découvert une piste. Dépêchez-vous de me trouver ce renseignement.

— Entendu.

Postum remit le micro sur son crochet, brancha ses radars. Il savait qu'il avait découvert davantage qu'une piste, il avait découvert la clef d'un esprit militaire extrêmement dangereux et efficace.

La cruelle vision de la casse lui avait ouvert les yeux sur une certaine réalité : une force militaire menait une bataille dans la région comme on en avait pas vue depuis la Guerre de Sécession.

Postum frissonna en pensant aux conséquences.

CHAPITRE XIII

D'un pas nonchalant Blancanales franchit le grand portail de la propriété et commença à remonter l'allée sinueuse vers la maison.

Il portait un treillis de combat et des bandoulières se croisaient sur son torse et lui ceignaient la taille. Un PM pendait de son cou et il avait un M-16 sur l'épaule droite.

Il avait fait une cinquantaine de mètres lorsqu'il s'entendit interpeller par une voix inquiète :

— Hé, toi !

Un petit bonhomme maigrelet tiré par un chien-loup, arrivait vers lui. Il était vêtu d'un jean et d'une chemise à carreaux, et portait un pistolet dans un holster sur la hanche.

Derrière lui, Blancanales vit une forme noire se glisser par-dessus le mur nord, tomber silencieusement à l'intérieur de l'enceinte.

Blancanales sourit, s'approcha d'un petit peuplier, ouvrit sa braguette, tourna le dos et commença à uriner sur le tronc de l'arbre.

L'homme au chien s'approcha vivement.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? cracha-t-il tandis que son chien en profitait pour renifler les pieds de Blancanales puis les gouttes qui coulaient sur l'écorce.

— Je pisse, précisa aimablement Blancanales.

— J'avais compris, fit le garde en regardant les armes inquiétantes que portait Blancanales. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu fous ici ?

Blancanales sourit de nouveau d'un air très gentil, répondit :

— Je ne comprends pas que tu restes là à bavasser alors qu'il y a un mec mort près de l'entrée.

Le garde devint blême, terrorisé.

— Ringo ? Ringo est mort ?

— Ben, oui, fit Blancanales en souriant de plus en plus gentiment. C'est normal, non ? Je viens de le tuer.

Un nerf fit tressaillir la joue du garde, ses yeux s'arrondirent puis il voulut saisir son pistolet.

Blancanales tendit le poing avec la vitesse d'un serpent qui attaque, brandissant à peine quatre centimètres d'acier qui tranchèrent d'abord les tendons du poignet du garde puis lui ouvrirent ensuite la gorge d'une oreille à l'autre.

Le chien s'esquiva rapidement en entendant le gargouillis funeste de son maître, puis s'accroupit, montra les crocs, s'apprêta à bondir.

La longue lame d'un couteau de chasse apparut dans la poigne de Blancanales. Il la brandit devant la gueule menaçante et lança d'une voix autoritaire :

— Couché, couché ! Sinon je t'étripe !

Il se passa environ dix secondes tendues puis la bête rentra la queue entre les jambes, se tapit par terre, fit un son à mi-chemin entre un gémissement et un grognement.

Blancanales tendit lentement et prudemment la main, gratta les oreilles du chien-loup puis saisit la courte laisse et obligea l'animal à se lever.

— Allons-y, toutou, fit-il en repartant en direction de la maison.

Le chien le suivit sans se préoccuper une seconde de son maître mort.

A moins de trente mètres de la maison on l'interpella une seconde fois. Le deuxième garde se trouvait sous la véranda, où il était presque invisible. Il arborait une grosse carabine avec un télescope et tenait Blancanales en respect.

Celui-ci s'accroupit sur le gazon près du chien, fixa le type sur la terrasse, calcula l'angle du soleil, l'éventuel angle de tir, chercha un abri proche, n'en trouva aucun. Il était à découvert, à dix mètres de la première fougère derrière laquelle il aurait pu tenter de se dissimuler. Le soleil n'avait rien d'aveuglant et il n'y avait aucun angle mort pour empêcher le type à la carabine de le dégommer, lui, Rosario Blancanales, le Caméléon, le Politicien. De toute évidence il n'avait pas l'air d'un caméléon, il lui faudrait plutôt compter sur son astuce de politicard et espérer que son ami ne le laisserait pas choir.

— Je commence à en avoir plein le dos, lança-t-il d'une voix dégoûtée au type qui se tenait sur la terrasse. Personne n'est au courant de rien du tout dans cette baraque !

— Qui es-tu ?

— Qui je suis ? C'est un comble ! Où est le petit-déjeuner de mes hommes ? Ça fait deux heures qu'ils attendent pour bouffer !

— Quels hommes ? Tu t'es pas trompé de camp, dis ?

— Fais pas l'imbécile avec moi ! Et puis baisse-moi donc ce canon !

Le garde commença à croire aux dires de Blancanales.

— Où est Al ? demanda-t-il.

— Al qui ?

— Tu te balades avec son chien.

— Ah lui. Il est allé jusqu'au portail pour dire quelque chose à Ringo. Tu ne les vois pas de là-haut ?

— Non, j'ai des yeux comme tout le monde, pas des rayons X. Pourquoi t'as son klebs ?

— Parce qu'il a faim, comme moi et mes hommes. Écoute je ne vais pas passer ma vie à attendre ici comme un…

— Bouge pas !

Blancanales avait tout doucement commencé à s'approcher du porche. Il s'immobilisa et s'écria :

— Y en a marre ! Del a promis de nous envoyer à bouffer il y a deux heures !

Le garde leva la tête, décolla l'œil du télescope, mais n'en baissa pas pour autant son arme.

— Moi on ne m'a rien dit au sujet d'une bande de troufions à l'extérieur des murs.

— Tu m'as pourtant vu entrer, non ?

— Bien sûr.

— Eh bien, Ringo est au courant. Al est au courant. Je sais que les gars dans la maison sont au courant parce qu'ils doivent nous filer à bouffer. Alors, nom de dieu…

— Ne bouge pas de là, je vais téléphoner, dit le garde. Je vais demander à quelqu'un de sortir.

— Il serait temps !

— Arrête tes conneries, dit le garde en prenant le téléphone. Au fait, tu es déguisé pour Mardi gras ou quoi ?

— On est en pleine guerre, petite tête. Tu ne t'en étais pas aperçu ?

— C'est toi que je n'ai jamais aperçu.

— Écoute, passe ton coup de fil, c'est tout. Dis-leur que c'est pour le petit-déjeuner des grognards.

— Des quoi ?

— Des grognards, des grognards ! T'as pas d'éducation ou quoi ?

Le type se mit à rire.

— Une minute, fit-il.

Mais il ne lui restait pas une minute à vivre. Subitement ses jambes se raidirent, ses yeux parurent sauter des orbites. Même d'en bas Blancanales voyait nettement son agonie.

Puis le garde disparut, happé par l'obscurité de la véranda, derrière lui.

Un instant après une forme noire prit sa place, fit un petit signe de la main.

Blancanales reprit sa route vers le porche, le chien en laisse, et y arriva juste à temps pour voir s'ouvrir la porte de la maison.

Pistolet à la main, un grand type sortit sur le porche, fixa l'intrus d'un regard méchant.

— Qu'est-ce que c'est toutes ces gueulantes ? fit-il. Qui es-tu ?

— Écoute, je ne vais pas me répéter cent cinquante mille fois, annonça Blancanales.

Il enroula la poignée de la laisse autour de la balustrade en fer forgé puis tourna le dos au grand type pour se pencher au-dessus du chien et lui gratter les oreilles. Lorsqu'il se redressa et se retourna, il avait le PM en main et il tirait.

La rafale souleva le grand type, l'expédia de l'autre côté du balcon, duquel il tomba tête la première dans un parterre de fleurs qui bordait le gazon.

Une seconde rafale fit sauter les baies de chaque côté de la porte tandis que Blancanales franchissait les deux larges marches en ciment d'un seul bond puis fonçait à travers la porte au galop, en tirant sans discontinuer. Il tua deux types qui se trouvaient dans l'entrée, bouche bée, les envoya rouler comme des poupées de son dans un coin de la pièce.

La pièce voisine était une immense salle de bal aux plafonds voûtés et parsemés de tapisseries, au fond un grand escalier sculpté. A cet instant il n'y avait personne dans la grande salle, mais après celle-là il y avait une autre grande entrée avec des portes vitrées

coulissantes de chaque côté, et lorsque Blancanales y arriva, un type jaillit d'une des pièces mitoyennes.

Il tenait une mitraillette et ils échangèrent une brève rafale. Quelques grosses balles déchiquetèrent le parquet autour des pieds de Blancanales, mais il envoya aussitôt un essaim de balles dans la poitrine de son adversaire.

A cet instant l'Auto-Mag tonna à l'étage du dessus avec son éclat habituel, et un cadavre tomba du dernier étage au centre du hall. Le mort et son arme s'écrasèrent à moins d'un mètre des pieds de Blancanales.

— Fais attention où tu jettes tes ordures ! cria-t-il.

— Fais attention toi-même ! rétorqua Bolan d'une voix de glace. Il y en a plus d'un ici en haut ! Occupe-toi du premier, je me charge du second !

Deux revolvers se mirent à tonner tandis que Blancanales faisait le tour de l'escalier pour aller voir s'il n'y avait plus personne au rez-de-chaussée.

Il traversa toutes les pièces en écoutant le duel tonitruant qui se disputait au-dessus de sa tête, entra dans la cuisine et s'apprêtait à descendre dans la cave lorsque Bolan apparut près de la porte de la cuisine.

— Combien de types y a-t-il dehors, Politicien ? demanda-t-il sombrement.

— J'ai supprimé celui qui gardait le portail et celui qui patrouillait le mur nord, répondit Blancanales d'une voix égale.

— Ça fait le compte, je pense. Tous les autres sont sûrement dehors à me courir après. Ces types gardaient la maison.

— J'allais voir dans la cave.

— Laisse tomber, je m'en chargerai, fit Bolan. Cherchons les bijoux de famille.

Blancanales sourit.

— Il faut traverser la salle de bal puis descendre un couloir jusqu'à une porte coulissante. Suis-moi.

Auparavant la grande pièce avait servi d'étude et de bibliothèque, mais elle avait été redécorée comme un bureau ultra-moderne à la *Playboy*. Des posters de filles nues ornaient les murs en boiseries et une grande table de conférence en forme de T jouxtait un

gigantesque bureau. Des cendriers pleins traînaient partout. Il régnait dans la salle une odeur d'alcool, mais le bar était discrètement dissimulé.

Là où jadis s'étaient trouvées les rangées de livres, il y avait une surface d'acier, lisse et luisante. C'était la façade du coffre-fort.

— Banco, annonça doucement Bolan.

Il s'approcha immédiatement du mur, décrocha un sac qu'il avait suspendu à son épaule. Il posa le sac par terre à ses pieds puis commença à enfoncer des longueurs d'une matière molle dans les jointures des portes.

Cette opération effrayait toujours Blancanales.

— Je vais aller monter la garde, dit-il d'une voix peu assurée.

Il quitta la salle du coffre pour retourner dans la salle de bal.

L'homme qui était tombé du dernier étage gisait tristement sur le parquet, les yeux grands ouverts, le regard terne et vide, les membres à l'abandon mais selon un angle étrange, un trou de la taille d'un poing derrière l'oreille. Triste cadavre en vérité, mais plus rassurant que le grand homme aux yeux de glace qui maniait le plastic avec un calme arctique.

Blancanales fit lentement le tour de la grande salle puis du rez-de-chaussée en sifflotant doucement tandis qu'il jetait de temps en temps un coup d'œil par une baie vitrée. Finalement le grand homme sortit de la salle du coffre, un sombre sourire aux lèvres, une main posée sur un petit boîtier noir suspendu à sa ceinture.

— Abrite-toi, fit Bolan. Je veux faire sauter le coffre du premier coup. J'en ai peut-être trop mis. Toute la pièce risque de s'effondrer.

Ils se cachèrent derrière l'escalier et Bolan appuya sur un bouton placé au milieu du boîtier. Ce fut une bonne explosion, et la pièce tout entière ne s'effondra pas.

Mais la porte du coffre s'était un peu entrouverte, et les liasses à l'intérieur eurent vite fait de calmer les nerfs de Blancanales. Bolan examina les traces de l'explosion sur l'acier de la porte.

— Il était vieux, celui-là, dit-il en parlant du coffre. C'est pas comme les boîtes en carton qu'on fabrique aujourd'hui.

Blancanales poussa un grognement dédaigneux, s'approcha de l'ouverture et vit qu'une longue étagère était entièrement couverte de

gros billets, des vingt, des cinquante, des cent. Il poussa un petit sifflement, émerveillé.

— Eh bien, regarde-moi ça. Il y doit bien y avoir deux cent mille dollars là-dedans.

Bolan jetant un coup d'œil sur les billets verts, dit :

— Prends-les, ça nous paiera des munitions. Eux n'en auront plus besoin.

Blancanales s'esclaffa, prit une valise sur une autre étagère.

Bolan examina des monceaux de papiers, ouvrit des boîtes de fer. Blancanales remplit sa valise de liasses, la lança au centre de la pièce.

— Tu n'as pas trouvé de film ? demanda-t-il.

— Si, il y a plusieurs bobines de pellicule dans la boîte près de la porte. La plus grosse.

Bolan trouva de toute évidence ce qu'il cherchait. Il se redressa en souriant, plusieurs livres de comptes reliés entre les mains.

Blancanales s'affaira avec la boîte en métal puis s'écria :

— Je crois que tu as raison, c'est le gros lot ! Oui !

— Prends une longueur de chaque bobine, suggéra Bolan. Ça devrait satisfaire ton client. Mets ce qui reste par terre, on va tout brûler.

— Bonne idée, répondit Blancanales en saisissant son couteau. Je vais essayer de décoller les étiquettes aussi.

Quelques instants plus tard ils sortirent de la salle du coffre avec leur butin. Bolan tendit une bombe incendiaire à son copain, lui dit :

— Tu as pris de gros risques, à toi l'honneur.

Blancanales sourit, prit la bombe, l'amorça, la lança dans la salle du coffre puis fit claquer la porte.

— Foutons le camp, dit-il aussitôt, cet endroit me donne les foies.

— Attends-moi dehors, lui dit Bolan en arrivant dans la salle de bal. Je descends à la cave pour une minute ou deux.

— Mais pour quoi faire ?

— J'ai apporté assez de plastic pour faire sauter toute la baraque, mais je dois le disposer aux endroits stratégiques. Ça me prendra environ cinq minutes. D'accord ?

Blancanales jeta un coup d'œil sur son chronographe.

— On a déjà perdu trop de temps, mais faisons-le quand même. Je vais monter la garde sur le perron, si tu entends des coups de feu,

arrive au galop.

Bolan sourit, partit vers l'escalier qui menait à la cave, muni du sac qui contenait ses explosifs.

Blancanales sortit, alluma une cigarette. Le chien le regarda, poussa un petit gémissement. Il s'approcha de la bête, défit la laisse, dit :

— Fiche le camp, vieux.

Le chien le contempla d'un air indécis, voulut agiter la queue.

— Fiche le camp ! cria Blancanales. Vas-y, cours !

Le chien s'éloigna à pas lents, l'échine courbée, puis disparut entre les arbres. Blancanales le regarda partir puis revint sur la terrasse.

Il venait à peine de terminer la cigarette lorsqu'il entendit un bip provenant de la radio qu'il avait accrochée à sa ceinture.

— Et voilà, soupira-t-il tout bas en branchant la radio. Oui ?

— Un convoi arrive de l'est, annonça Schwarz. Quatre bandits. Une minute.

— Reste à l'écoute.

Il entra rapidement dans la maison, courut jusqu'à l'escalier de la cave.

— Sergent ! s'écria-t-il. Les troupes reviennent à la base ! Gadgets dit qu'il y a quatre voitures qui vont arriver d'ici une minute !

— Il me faut encore quelques minutes, et je crois que ça vaut le coup ! Tu veux ?

— D'accord !

— Préviens Gadgets qu'il va avoir l'occasion de faire feu.

— OK, mais ne lambine pas !

Il ressortit et communiqua la décision à Gadgets Schwarz, mit un chargeur neuf dans le PM puis descendit sur la pelouse pour récupérer le M-16.

— C'est comme au bon vieux temps, murmura-t-il tout doucement.

Il sourit avec amertume, se dirigea vers les arbres pour trouver le meilleur angle de tir.

CHAPITRE XIV

Charlie Alimonte était de fort méchante humeur.

Il avait parcouru la ville de long en large, et il n'avait rien vu qui vaille le dérangement,

Ensuite il y avait eu une fameuse engueulade avec ce con de Jerry Ciglia. C'était un fou, un dément, un type qui ne pouvait pas admettre la vérité lorsque celle-ci lui déplaisait.

— Je te jure qu'ils se sont planqués ! avait dit Alimonte à son chef. Tu m'as donné un sale boulot, Jerry. Tu as donné la seule mission faisable à Del et tu m'as envoyé tourner en rond. Ils sont terrés, Jerry. Du coup Del est un héros et moi un connard, hein ?

— Mais nous savions où ils étaient *hier !*

— Hier c'est hier, nous sommes aujourd'hui. Mack Bolan n'était pas à St. Louis hier. Il y est aujourd'hui et je te jure qu'on ne trouve plus personne.

Puis cet enfoiré avait téléphoné à New York, devant Charlie, pour dire aux vieux que leurs équipes de tueurs ne valaient pas un clou. Il avait déblatéré pendant dix minutes d'affilée, devant Charlie et – pis encore – devant des hommes de Charlie !

Comment tenir une équipe après de pareilles insultes ?

Finalement d'autres équipes avaient été recrutées. Des torpilles venaient de Chicago, de Dallas, de Phoenix, de Denver, de Cincinnati, de Cleveland, etc. C'était humiliant.

Alimonte grinça des dents en y repensant. Son conducteur, Spencer « Indy » Parelli, lui jeta un coup d'œil inquiet.

— Ça va, Chef ?

— Non, ça ne va pas ! grogna Alimonte.

— Tu pensais à…

— Évidemment. J'aimerais l'étriper, ce con. Je ferais durer le plaisir.

— Je comprends, Chef, rétorqua le conducteur compatissant.

Ils roulaient derrière les deux voitures de pointe. Une troisième était à l'arrière. La première voiture signalait son intention de tourner et les autres ralentissaient. D'habitude cette manœuvre se

faisait le plus rapidement possible, car si quelqu'un avait l'intention d'attaquer le convoi, ce serait à ce moment, alors que deux voitures se trouvaient à l'intérieur du portail tandis que les deux autres restaient encore à découvert.

Mais la voiture de tête s'arrêta net, des hommes en sautèrent lestement, l'un d'eux courut vers les véhicules qui suivaient, une main en l'air pour leur faire signe d'arrêter, les autres foncèrent jusqu'au portail.

— Qu'est-ce que c'est ? gronda Alimonte.

Parelli avait freiné à mort, et enclenché la marche arrière au cas où…

— C'est du mauvais en tout cas, dit-il inutilement.

— Jim ! Tinker ! Allez voir !

Les portières arrière s'ouvrirent avec un parfait ensemble, les deux hommes qui occupaient les strapontins bondirent de la voiture immobile. L'homme qui avait accouru depuis le véhicule de tête, arriva au galop, se pencha près de la fenêtre de Parelli.

— Le portail était grand ouvert et il n'y avait pas de garde ! Wiggy s'est dit…

— Wiggy a bien fait, annonça Alimonte. Allez vérifier !

— C'est ce qu'on fait.

Quelqu'un courut au milieu de la route, cria une phrase inaudible dans la voiture.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? grogna Alimonte.

— Ils ont trouvé Ringo, la gorge tranchée.

— A l'intérieur ! glapit Alimonte. Vite !

Le type acquiesça, remonta vers la voiture de tête en criant pendant qu'il courait.

Un instant plus tard le convoi s'ébranla puis roula à une allure contrôlée. Chaque voiture amorça tranquillement le virage et accéléra dans la montée qui menait à la maison.

Lorsque sa voiture franchit le portail, Alimonte était blême d'excitation.

— Bolan, marmonna-t-il. Ça ne peut être que lui. Mais comment diable a-t-il réussi à trouver cet endroit ?

— Tu crois qu'il est encore là ? demanda Parelli d'une voix si tendue qu'elle en devenait tout aiguë.

La journée s'était si mal passée qu'il fallait remonter le moral des troupes.

— Je l'espère bien, grinça Alimonte. Bon Dieu, je l'espère bien !

Son vœu allait être exaucé bien au-delà de tous ses espoirs.

*

* *

— Ça va prendre du temps, lieutenant, annonça Willis à la radio. Il y a plusieurs banques qu'il faut interroger, et personne ne sait vraiment comment poser la question à l'ordinateur. Le type de l'université a envoyé un telex à Washington, et il espère obtenir une réponse d'ici une heure. En attendant il y a une piste : le Club Historique de St. Louis. L'ordinateur a déniché les vieilles fermes McNamara au fond de leurs archives. Les fermes se trouvent près de Webster Groves. Certains lotissements ont été vendu il y a quelques années, mais les vieux bâtiments sont toujours là, dans un enclos de trois hectares. Le Club Historique a voulu acheter cette propriété il y a quelques années, l'affaire ne s'est pas faite pour des raisons assez obscures, et la ferme intéresse toujours le Club. Je ne comprends pas pourquoi, mais l'ordinateur a établi un rapport possible avec *Stonehenge*. Lieutenant ? Vous êtes toujours là ?

— Oui, Willis. A qui appartient cette propriété à présent ?

— Nous cherchons le nom du propriétaire. Navré, mais je ne peux pas vous en dire davantage en ce moment.

— Je suis sur la Route 100 près de Rock Hill, soupira Postum. Où se trouve cette ferme ?

— Dites donc, vous êtes juste à côté ! La ferme McNamara est le prolongement naturel de Grove Country Estates. Vous devriez pouvoir les trouver sur la carte. C'est…

— J'ai trouvé. Bon travail, Willis. Je vire au sud. Tenez-moi au courant s'il y a du nouveau.

— Entendu.

Ainsi l'ordinateur lui proposait une vieille ferme. Pourquoi ? Hélas on ne pouvait pas demander « pourquoi ? » à un ordinateur, car il faudrait un code, la clé du programme, d'autres codes et ainsi de suite jusqu'à l'infini.

Mais pourquoi les fermes McNamara ? Quel rapport existait-il entre ces vieilles fermes et un champ bourré de vieilles pierres en

Angleterre ?

Qu'était *Stonehenge ?*

Un anachronisme ? Une chose périmée qui existe en-dehors de son temps ?

Oui !

Postum frissonna d'anticipation et, comme pour lui donner raison, le sonar découvrit une émission sur une fréquence inhabituelle et le haut-parleur se mit à crépiter. Il freina et vint s'immobiliser au sommet d'une colline qui dominait les plaines au sud et à l'est. Il entendit un message très bref :

— *Oui ?*

— *Un convoi arrive de l'est. Quatre bandits. Une minute.*

— *Reste à l'écoute.*

Ce n'étaient pas les mêmes voix, mais le code était le même !

Postum posa rageusement le doigt sur la carte, établit sa position par rapport à une tache brune qui représentait Grove Country Estates.

Quelle chance ! D'où il se trouvait, il pouvait le voir presqu'à l'œil nu.

Il saisit les jumelles, chercha un moment, s'arrêta pile, fit le point. Un anachronisme ? Oui, certainement. Au cœur d'une dense et verte végétation il vit un toit à l'ancienne qui se dressait fièrement et qui contrastait nettement avec les toits des villas avoisinantes. Il y avait même une coupole et une grande terrasse sur laquelle la femme de McNamara avait dû se promener pour tromper son ennui et pour voir dans quel champ labourait son époux. Une demeure hors de son temps, certainement. L'enceinte en pierre et…

Postum enclencha vivement la première, roula sur une centaine de mètres au bord du sommet de la colline pour trouver une meilleure perspective. La trouvant, il s'arrêta aussitôt. Il vit la majeure partie de la propriété, et même la route qui la bordait à l'est, et… Oui, *quatre limousines noires* qui roulaient vers la ferme.

Stonehenge était décodé !

Postum saisit le micro, allait faire son rapport lorsque le haut-parleur crépita de nouveau :

— *On s'entranche. Feu à volonté, mais pas au centre.*

— *Entendu. N'approchez pas des carrés inférieurs.*

Fasciné, Postum remit le micro sur le tableau de bord, descendit de la camionnette, s'immobilisa à côté de la portière pour entendre les messages suivants, et colla les jumelles à ses yeux.

Les quatre voitures s'étaient arrêtées devant le portail, plusieurs hommes s'affairaient et couraient de-ci de-là, visiblement inquiets et nerveux, presque paniqués.

Dans la camionnette, le haut-parleur crépita :

— *Ils regardent.*

— *Ils ont trouvé le cadeau que tu leur as laissé.*

— *Ils repartent. Le premier est entré… le deuxième, le troisième, ça y est ! Ils sont rentrés tous les quatre. Attention. Attention. Feu !*

Postum n'en croyait pas ses yeux.

Une espèce de traînée blanche traversa le champ focal de ses jumelles, disparut derrière les arbres qui bordaient le parc de la vieille ferme puis subitement une flamme gigantesque s'éleva comme un immonde champignon vénéneux.

Il se passa plusieurs secondes puis il entendit l'effroyable détonation qui confirmait ce qu'il avait cru voir, puis une seconde tramée blanche fonça à travers les arbres et un second champignon apparut dans le ciel.

Puis vint le bouquet final.

Une espèce de nuage poussiéreux s'éleva au-dessus du toit, de la coupole et de la terrasse puis tout s'effondra, disparut derrière l'écran du feuillage des arbres.

Postum lâcha ses jumelles, grimpa hâtivement derrière le volant de la camionnette.

Stonehenge était décodé et… détruit.

CHAPITRE XV

Bolan rejoignit Blancanales à la lisière des arbres, lui prit la M-16. Ils déposèrent le butin qu'ils avaient arraché au coffre-fort.

— J'ai dit à Gadgets de faire feu quand il voudrait, dit Blancanales. Il attend le meilleur moment. D'où il se trouve le meilleur angle consiste à viser l'endroit où l'allée s'éloigne des arbres. Les voitures seraient alors en face de lui avec la maison en contrefond.

Bolan acquiesça.

— Mais ça ne nous facilite pas le travail. Il faudra rester chacun de ce côté-ci avec Gadgets, on ne peut pas créer un tir croisé. Je m'occupe de la tête du convoi, arrange-toi pour dégommer l'arrière. As-tu encore quelques chargeurs pour la M-16 ?

Blancanales lui tendit plusieurs chargeurs, dit :

— Sergent, je suis content d'être de retour.

Bolan leva les yeux.

— Je suis content que tu le sois, Politicien.

— Je voulais juste te dire que… c'est de mon propre gré, tu sais ce que je veux dire.

Bolan savait très bien. Ils échangèrent un regard chaleureux, mais n'eurent guère le temps pour davantage, car le bruit de quatre moteurs en pleine accélération attira leur attention et ils virent quatre carrosseries noires qui brillaient alternativement entre l'écran des arbres.

Il pouvait y avoir entre vingt-cinq et trente hommes à bord de quatre limousines.

Bolan posa une main protectrice sur le boîtier noir accroché à sa ceinture, courut prendre sa place pour attaquer l'avant du convoi, tandis que Blancanales filait dans l'autre sens.

Il allait attendre le moment favorable pour faire sauter la maison. L'explosion serait monstrueuse et très démoralisante pour l'ennemi, ce qui était très bien car il lui fallait un maximum d'atouts dans son jeu : quelques fusées et quelques rafales ne suffiraient sûrement pas à lui faire gagner la bataille.

*
* *

— Baissez les vitres ! lança Alimonte. Ouvrez les yeux et ne vous tirez pas les uns sur les autres ! Indy, freine à mort dès qu'on sera arrivé à la limite des arbres ! Jim et Tinker, vous sauterez à cet instant-là pour garder nos arrières ! Les autres descendront lorsqu'on arrivera dans le parking ovale et ne restez pas collés tous ensemble ! Indy, tu resteras au volant et ne laisse personne s'approcher de toi !

Le conducteur se demandait ce que ferait les deux équipes de devant.

— Oui, chef. Est-ce que Ed et Wiggy…

— Ils feront comme d'habitude ! grinça Alimonte. Ils couvriront nos flancs. Bobby quittera le parking ovale pour garder les arrières.

Parelli tapota le frein du pied, ralentissant pour son approche. C'était un vrai professionnel qui avait la fierté de son métier. Un bon conducteur valait parfois davantage qu'une dizaine de tireurs. Il évaluait la conduite des deux conducteurs devant d'un œil critique, jugeant de leurs aptitudes lors d'une crise. Il leur accordait des bons points ou des zéros suivant le contrôle qu'ils exerçaient sur leur véhicule, la manière dont ils viraient puis accéléraient…

— Bien, bien, marmonna-t-il doucement.

— Qu'est-ce qui est bien ? gronda Alimonte.

Il tendit la tête pour mieux voir ce que Parelli observait.

— La manière dont il a négocié le virage, chef. Marty a…

— Ta gueule ! Occupe-toi du volant !

Parelli se mordit la langue, freina davantage, s'apprêtant à négocier à son tour le virage à angle droit.

Il n'avait pas apprécié les mots déplaisants que Alimonte lui avait crachés à la figure. Après tout, c'était lui le chef conducteur, et il devait regarder les autres pour s'assurer qu'ils ne commettaient pas d'erreurs, qu'ils utilisaient toujours leur voiture avec un maximum d'économie et d'efficacité…

A cet instant, interrompant ses pensées et sa concentration, une chose brillante et insaisissable fila à travers l'air à quelques mètres de son véhicule à une vitesse infiniment supérieure à celle d'une voiture de course, et Parelli en connaissait un bout là-dessus. Il avait

l'impression qu'on l'avait passé à trois cents à l'heure et qu'il était stationné au bord de la route. La chose fonçait directement sur les deux voitures qui roulaient perpendiculairement à la sienne.

— Qu'est-ce que c'est ? hurla Alimonte.

C'est du moins ce que Parelli crut entendre, mais il n'en était pas sûr parce que le cri du chef fut noyé par une explosion comme il n'en avait jamais entendue, et la voiture de Wiggy disparut dans une boule de feu.

Parelli loupa son virage.

C'était la chose la plus vexante qui lui soit jamais arrivée. La voiture du professionnel quitta l'allée, fonça en droite ligne sur les troncs d'arbres. Il dut se concentrer sur son volant pour éviter la dégradation ultime, et il ne vit rien du véhicule de son ami Ed qui se désintégra comme la première voiture, entourée d'une gerbe enflammée.

— Espèce d'imbécile ! hurla Alimonte. Arrête-moi cette voiture !

Il accrocha un arbre avec sa portière, rebondit à travers une haie de buissons, fit le tour d'un saule pleureur en dérapage et pila subitement. Alimonte s'écrasa contre le pare-brise, rebondit en arrière, se mit à se frotter vigoureusement le front en jurant comme un charretier.

Les portières arrières s'ouvrirent, les hommes sautèrent de la voiture.

Personne ne disait un mot.

Parelli remit le moteur en marché, le fit tourner au ralenti et chercha à comprendre ce qui s'était passé.

Les deux voitures de tête brûlaient joyeusement au bord de l'allée, sur la pelouse où elles avaient été projetées. Visiblement il n'y avait aucun survivant.

La quatrième voiture s'était arrêtée en effectuant un tête à queue, et se tenait prête à foncer vers le portail à toute vitesse. Jack Malloy s'en était très bien tiré, un bon point, tiens…

Alimonte continua à se frotter la tête en jurant.

Subitement un PM commença à aboyer et un essaim de balles s'abattit contre les roues et les pneus de la voiture de Jack Malloy. Les hommes qu'il avait transportés sautèrent de la limousine et commencèrent à rendre le feu du PM qui se trouvait Dieu sait où, car

Parelli ne voyait pas le moindre ennemi, mais ils avaient l'air de savoir ce qu'ils faisaient, du moins Parelli l'espérait.

Le pire c'était que personne ne disait rien. Il y avait des coups de feu, les types sautaient d'un arbre à l'autre, certains tombaient en pissant le sang, mais personne ne disait rien.

Le chef ne bougeait pas sauf pour se frotter le front en bougonnant.

— Chef, il faudrait..., hurla Parelli.

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase, resta bouche bée. Alimonte leva la tête, les yeux ronds. Un immense roulement de tonnerre suivit d'un éclat fracassant fit trembler le sol et frémir la voiture, puis un nuage de poussière jaillit simultanément par toutes les issues de la grande maison. Finalement, comme au ralenti, l'édifice commença à crouler, étage par étage.

Alimonte poussa un gémissement.

— Il a fait sauter le palais !

— Putain, oui ! murmura Parelli.

Puis un grand type entièrement en noir arriva en courant à travers les arbres, le torse bardé de toutes sortes de munitions. Il tenait une arme militaire automatique et il arrosait tout l'entourage d'un jet de balles continu. Il commençait à tourner en direction de la voiture de Parelli lorsqu'un des hommes de la voiture de Malloy quitta son couvert, ouvrit le feu avec les deux canons d'un fusil. Le grand type s'écarta d'un bond de félin, passa derrière un tronc d'arbre, lâcha aussitôt une rafale sur le pauvre imbécile désarmé.

Parelli eut alors une réaction viscérale. Son chef ne disait mot et se tenait la tête entre les mains, les copains détalaient à travers bois en se faisant tirer comme des lapins, et Parelli était exposé comme un épouvantail au milieu d'un champ.

Il enclencha la vitesse, accéléra à fond, vira à travers les arbres à fond de ballon, écorcha certains d'entre eux, fila au large pour s'éloigner du mieux qu'il pouvait d'une mort certaine. Il parvint à remonter sur l'allée macadamisée à mi-chemin du portail, les pneus crissèrent en glissant sur la chaussée puis la voiture bondit sous l'impulsion de son pied qui enfonçait l'accélérateur.

Il franchit le portail à près de cent à l'heure, braqua le volant de toutes ses forces en écrasant du pied le frein. Il crut bien pendant un

instant avoir réussi son échappée mais tout à coup il aperçut une camionnette qui arrivait sur lui à une vitesse tout à fait immorale pour une camionnette de livraison. Il n'y avait aucun moyen de l'éviter.

Il braqua de nouveau le volant, écrasa l'accélérateur en espérant un miracle.

Les deux véhicules s'encastrèrent l'un dans l'autre avec un épouvantable bruit de tôles froissées, de métal déchiré, de pneus éclatés.

Le noir enveloppa Parelli qui venait de courir pour la dernière fois.

CHAPITRE XVI

Tom Postum avait l'impression de s'être dédoublé. Le premier de ses êtres était calme, tranquille et indifférent à l'événement; le second était affolé, inquiet et contemplait une mort très proche.

L'autre voiture avait pris feu, il en avait conscience. Il pouvait entendre crépiter les flammes et il les voyait même par moments. Il savait qu'il y avait de bonnes chances pour que la camionnette s'enflammât à son tour, auquel cas Tom Postum, qui était coincé entre les tôles tordues de la dite camionnette, périrait comme une crevette frite.

La camionnette était retournée sur le flanc, l'avant défoncé s'était enroulé autour des jambes du policier. Il savait qu'il les avait encore, ses jambes, parce qu'elles lui faisait un peu mal et parce qu'il sentait couler son sang.

C'était plus inconfortable que douloureux. Qu'est-ce que cela impliquait ? Était-ce vrai ce qu'on racontait, que les grandes blessures ne faisaient jamais vraiment mal ? Allait-il mourir d'une hémorragie ? Ou serait-il la proie des flammes ? Quelle était la mort la plus facile ?

Ridicules ces questions; il n'avait aucune envie de mourir.

Il pensa à sa femme, Janice, et à ses enfants, se demanda comment ils recevraient la nouvelle. Drôle qu'il n'y ait jamais songé auparavant. Mais on ne pense jamais à ce genre de choses. Il imagina sa femme en train de dire aux petits :

— Vous voyez, mes chéris, Papa était un pauvre imbécile de flic qui devait rester dans son bureau, mais qui est sorti dans la rue pour faire le zouave parce que ça l'amusait. Mais voilà, il a un peu trop fait l'idiot en jouant un jeu qui s'appelle *Stonehenge*. C'est pour ça qu'on va mettre Papa dans un trou au cimetière. Soyez gentils, allez faire vos devoirs avant de partir pour l'enterrement.

Janice était une fille formidable. Calme, toujours réfléchie et intelligente. Très calme – sauf au lit. Le prochain type comprendrait-il les besoins physiques de Janice ? L'aimerait-il comme Postum l'aimait ? S'occuperait-il des gosses comme…

Arrête !

Quelqu'un passerait d'une minute à l'autre. Toutes ces explosions, tous ces coups de feu attireraient l'attention et quelqu'un téléphonerait à la police.

Quelqu'un.

Oui, il y avait quelqu'un. Des mains s'emparèrent de la portière froissée au-dessus de lui. Postum voulut parler, s'exprimer, donner des indications sur son emplacement.

— Je suis là, croassa-t-il.

Le son de sa voix, fluette et faiblarde, le surprit.

Une tête apparut au-dessus de lui. Les traits étaient assez beaux malgré une couche de crasse noire et une expression de grande fatigue. Des yeux d'un bleu glacial le contemplèrent puis étudièrent la situation. Une voix froide mais familière, annonça :

— Ne bougez pas, on va vous sortir de là.

La tête du type disparut mais Postum l'entendit donner des ordres à l'extérieur à un troisième personnage.

— Les outils sont derrière. Prends le pied-de-biche et la lampe à souder. Il est coincé par les tôles.

Mack Bolan.

Une autre voix s'éleva à l'extérieur. Une voix drôle mais inquiète pour le moment.

— Faudra faire vite !

— Prends l'extincteur, Gadgets. Arrose le sol tout autour et essaye d'en entourer le réservoir.

Puis le grand type revint sur la camionnette, se tint en équilibre sur le rebord de la fenêtre puis descendit à l'intérieur. Il regarda Postum dans les yeux, posa un pouce sur une paupière qu'il releva.

— Vous avez très mal ? demanda-t-il d'une voix toujours aussi froide.

Il y avait malgré tout des accents de compassion.

— Pas très, chuchota Postum. J'ai toujours deux jambes ?

— Il me semble, oui.

Le grand type le tâtait partout, touchait des zones intimes.

— Donnez-moi la main.

Postum obéit sans réfléchir ni poser de question. Bolan lui plaça la main sur le pubis, l'obligea à appuyer avec quelque force.

— Maintenez la pression. Plus fort. Vous perdez du sang, et ça pourrait empirer si je commence à remuer les tôles. Ne bougez pas les doigts !

Le policier jura au hors-la-loi qu'il n'en ferait rien.

Un pied-de-biche apparut, suivi par une tête de Mexicain ou de Porto-Ricain.

— Vaut mieux ne pas utiliser la lampe, Sergent. Sauf en dernier recours. Les vapeurs sont incroyablement fortes.

Postum se surprit à élever la voix :

— Laissez le pied-de-biche et foutez le camp. Il me reste sûrement plus de temps qu'à vous.

Le grand type ignora la pique, mit le pied-de-biche en place au-dessus des cuisses de Postum. Les muscles de ses épaules commencèrent à se gonfler par l'effort qu'il fournissait.

— Ça risque de faire un peu mal, chuchota-t-il d'une voix essoufflée. Maintenez la pression.

— Je vous ai dit de foutre le camp. Je suis un flic.

— Sans blague, fit le grand type en hissant de toutes ses forces.

— Je suis Tom Postum.

Les veines de son cou se gonflaient, les muscles roulaient.

— Oui, je sais.

Omniscient ?

Le métal commença à crisser, à céder. Subitement une chaleur inattendue lui envahit les jambes.

— Maintenez la pression !

Postum comprit ce qu'il voulait dire. Il vit jaillir son propre sang. Le grand type lui saisit la main, la remit en place de force.

— Là !

— Je dois manquer de forces.

— Politicien ! Il me faut un garrot !

Une longueur de plastique transparent tomba aussitôt dans la camionnette. Bolan s'en saisit, l'enroula autour de la jambe droite, juste au-dessus du genou. Puis les mains puissantes du grand type exploraient ses cuisses en tâtant, en pinçant. Il tourna enfin le visage vers le flic, sourit à moitié.

— Je ne vous ai pas entendu pousser de hurlement, alors vous n'avez rien de cassé.

Le Mexicain revint à la fenêtre.

— T'as pas besoin de moi là-dedans ?

— Il n'y a pas assez de place, Politicien. Il faut que je le sorte d'ici. Dis à Gadgets de s'approcher.

Il parut au policier qu'on le soulevait presque aussitôt, qu'on le tirait de la carcasse de la camionnette. Quelqu'un lui banda les yeux avec une sorte de cagoule. Il voulut protester, dire qu'il n'avait pas été blessé aux yeux, mais il se rendit subitement compte que ses bienfaiteurs lui bandaient les yeux pour leur propre sauvegarde.

Une voix qu'il avait souvent entendue dans la radio, confirma ses soupçons !

— On vous enlèvera ça dès que vous serez à l'intérieur.

Une autre voix, celle qui était froide et dure, lança :

— Dépêchez-vous ! On est en retard !

Postum se sentit rapidement transporté et eut l'impression que le véhicule dans lequel on l'avait hissé, avait démarré aussi sec. On le déposa en douceur sur une espèce de lit de camp, et il entendit la voix froide – à présent assez éloignée – demander :

— Situation, Gadgets ?

Quelqu'un s'était agenouillé près de lui. Le Mexicain sans doute. Il s'affairait avec le garrot, appliquait des compresses.

— Nous sommes sur le territoire du comté, fit la voix douce de Gadgets. Il n'y a aucun contact via les sonars.

Postum n'avait plus juridiction en dehors des limites de la ville. Il n'était plus compétent.

Incroyable.

Personne n'avait alerté la police, malgré tous les coups de feu, toutes les explosions ?

Le Mexicain lui retira la cagoule.

Il était allongé sur une couchette, à l'intérieur d'une caravane munie d'une radio. Il y avait une seconde couchette sur laquelle gisait un vieillard, les yeux bandés, les mains immobilisées avec de la bande adhésive. Qui est-ce que cela pouvait bien être ?

Le Mexicain avait l'air épuisé. Il portait un treillis de combat déchiré, dégoûtant, taché de boue et de sang. Il avait une plaie rouge en travers du front, à deux centimètres des yeux, qui ressemblait étonnamment à une éraflure de balle.

Pourtant ce personnage lui sourit et dit :

— Vous l'avez échappé belle.

— C'est sûr, répondit doucement Postum.

La voix qui venait de l'avant, appela :

— Tu veux bien venir prendre le volant, Gadgets ?

C'est alors que Postum aperçut celui qu'on appelait Gadgets, un jeune homme au visage rond arborant un sourire qui semblait perpétuel. Il jeta un coup d'œil sur le policier, lui fit un clin d'œil amical, monta à l'avant.

Un instant plus tard le grand type vint à l'arrière. Il avait l'air fatigué aussi, mais encore plus que le Mexicain. Son visage était noir de poudre, son regard était incandescent. Postum avait déjà vu des hommes dans cet état sur un champ de bataille. La main gauche du grand type suintait le sang à cause d'une estafilade similaire à celle qui barrait le front du Mexicain, et il manquait trente centimètres carrés de la combinaison de combat noire sous le bras droit. La peau était arrachée, la chair suintait le sang.

Postum n'avait jamais vu un homme qui parût si las.

Il eut une réaction viscérale et fut surpris de s'entendre dire :

— Vous avez besoin de sommeil.

Le grand type lui sourit, se laissa tomber dans un fauteuil.

Postum connaissait le combat. Il savait ce qu'un combat avait d'épuisant, comment un combat vidait un homme de toutes ses ressources. D'après ce qu'il avait entendu dire, l'homme qui se trouvait devant lui, aurait dû s'écrouler depuis longtemps.

Mais un instinct pervers de flic lui fit dire :

— Je viens de voir votre petit My Lai.

— Mon quoi ?

— J'ai vu ceux que vous avez massacrés près de River Road.

— Ça vous ennuie, hein ?

— Oui, plutôt.

Le grand type alluma une cigarette, souffla doucement la fumée.

— Moi aussi. Si vous faisiez un peu mieux votre boulot, Postum, on ne serait obligés ni l'un ni l'autre de contempler de telles horreurs. Vous et les milliers d'autres flics qui n'en font pas assez. Pourquoi ?

— Vous avez raison, fit Postum. Ce n'est pas juste. D'autant plus que vous avez pris le temps de me sauver la vie. Je retire tout ce que

je viens de dire.

Le Mexicain s'occupait de sa jambe. Il sursauta lorsqu'il sentit un liquide brûlant lui couler sur la cuisse.

Le grand type fixait sa cigarette.

— Vous voulez une cigarette, Postum ?

— Merci, non. En fait, vous avez raison. Si les flics faisaient mieux leur devoir…

Le grand type pouvait à peine rester assis dans le fauteuil. Postum se demanda depuis combien de temps il n'avait pas dormi. Comment dormir, d'ailleurs, quand on est poursuivi par tout le monde, tiré à vue par le moindre shérif du plus petit village ?

— Je suis un peu fatigué, Postum, c'est tout. Ne faites pas attention à ce que je dis. Nous sommes tous du même côté. Ce n'est ni vous ni moi qui faisons les lois.

Sa voix devenait faible, il n'en pouvait plus.

— Les flics ne perdent pas dans la rue, ils perdent dans les cours, dans les mairies, dans les hôtels de ville, dans les Sénats et au Congrès. Vous perdez au bénéfice des avocats.

— Vous devriez faire grève, suggéra le Mexicain d'une voix amusée. Retournez la situation. Plus d'arrestations, plus d'inculpations. Ça les rendrait fous, parce que sans inculpations il n'y aurait plus d'honoraires d'avocat. Plus de pots-de-vin aux politicards marrons. Plus de juges qu'on peut influencer. Ce serait l'idéal, non ?

— Oui, fit Postum. C'est vrai que ça les rendrait fous. Mais hélas, ça n'arrivera jamais.

— Mais bien sûr que non, répondit le Mexicain.

Il prit la cigarette des doigts de Bolan, l'éteignit dans un cendrier.

Le grand type s'était endormi, assis dans son fauteuil. Postum en eut presque envie de pleurer.

— Je n'en reviens pas de ce type, dit-il doucement.

— Comme tout le monde, dit le Mexicain. Ça fait des années que je le connais, il m'épate toujours. Vous serez vraiment un dégueulasse, Postum, si jamais vous lui faites le moindre tort.

— Mais je suis un flic, je…

— Et alors ? C'est sacré d'être flic ? Ouvrez donc un peu les yeux, mon pote. Le sergent a dit de vous déposer devant un hôpital et de

vous remettre certains dossiers qu'on a retiré de cette vieille baraque pourrie qu'on a fait sauter. Si ça ne vous suffit pas, moi j'abandonne.

Subitement Postum comprit l'ensemble des choses, et ses deux personnalités purent se rejoindre, se compléter.

— Ce n'est pas la peine, Politicien, dit-il d'une voix faible. Pas à cause de moi.

Stonehenge lui avait ouvert les yeux.

CHAPITRE XVII

Lorsque Bolan se réveilla il sentit l'odeur du bacon qui grésillait dans la cuisine, et celui du café qui chauffait dans la cafetière électrique. Il se trouvait sur sa couchette, en slip. On lui avait posé une compresse sur la poitrine où une balle l'avait éraflé.

Blancanales se penchait au-dessus de lui, essuyait son visage avec une éponge.

— Comment je vais ? grinça lentement Bolan.

— Quelques brûlures ici et là, Sergent, dit Blancanales. Ça fait combien de temps que tu n'as pas eu un rappel anti-tétanique ?

— Un bout de temps.

— C'est ce que je me disais. Bien.

Blancanales avait passé un bon moment avec les infirmiers au Viêt-Nam, et il avait servi d'infirmier durant les missions d'Able Team.

— Donne-moi le bras.

Bolan poussa un grognement lorsque l'aiguille lui perça le biceps.

— Quelle heure est-il ?

Blancanales posa la seringue sur un morceau de gaze.

— Presque midi.

— Quoi ! Vous n'auriez pas dû me laisser…

Bolan voulut se lever aussitôt mais retomba sur la couchette parce que Blancanales s'appuya de toutes ses forces sur ses épaules.

— Ne bouge pas de là, fit Blancanales. Profites-en encore un peu. Écoute, Sergent, il faut que tu commences à prendre soin de toi. Tu ne manges pas, tu ne dors pas… Comment crois-tu que tu vas tenir le coup ?

Bolan sourit, se laissa retomber.

— C'est Gadgets qui fait la cuisine ? Ça sent bon.

— Je pense que tu survivras à cette épreuve. Même Gadgets aurait du mal à rater des œufs brouillés au bacon.

— Médisances ! lança Gadgets depuis la cuisine. De plus, je te ferai remarquer que mes œufs ne sont pas brouillés, mais battus en

omelette. Et j'y ai ajouté du fromage râpé et des petits morceaux de piments rouges qui…

— Je me suis trompé, soupira Blancanales. Il parviendra à rater des œufs au bacon.

— Tu n'as pas besoin d'en prendre, rétorqua Gadgets d'une voix peu amène.

Bolan jeta un coup d'œil autour de lui.

— J'ai l'impression que vous avez tout fait pour me laisser dormir, observa-t-il.

— Oui, il valait mieux. On a déposé le poulet devant l'hôpital et on lui a remis les dossiers. Puis on a planqué Jules et après on est allé voir Toni.

— Et alors ?

Le visage de Blancanales ne trahit aucune émotion. Il tendit un morceau de papier froissé à Bolan. Le message était composé par une main enfantine en caractères d'imprimerie, mais le contenu n'avait rien d'enfantin.

« La petite va bien pour l'instant. Continue comme ça et tu n'as pas à t'inquiéter pour elle. Je te remercie pour ce que tu as fait pour moi, mais la gratitude a des limites. On fait la trêve ? Quitte St. Louis, je me charge du reste. Je relâche la petite dès que je saurai que tu es parti.

— Nom de dieu, dit doucement Bolan.

— Ça pourrait être pire, dit Blancanales d'une voix plutôt optimiste. Pour le moment ça va.

— Pourvu que ça dure.

— Je ne sais pas pourquoi, mais je ne m'en fais pas vraiment. Elle apprivoiserait un cobra. Si les choses ne se compliquent pas…

Bolan fit une grimace.

— Comme tu dis, Politicien, comme tu dis. C'est pourtant ce qui risque d'arriver.

— Sergent, tu vas bientôt nous dire ce qui se passe dans ta tête ? C'est quoi, ton secret ?

— Au sujet des vieux ?

— Oui.

Bolan poussa un soupir, se leva de la couchette. Blancanales lui tendit une chemise et un pantalon et s'écarta pour le laisser passer.

Schwarz annonça depuis la cuisine :

— C'est servi !

Bolan entra dans la salle d'eau d'un pas hésitant, se passa un peu d'eau sur le visage, s'habilla. Lorsqu'il ressortit ses deux amis étaient assis à table; Blancanales fixait son café d'un regard morne, Schwarz commençait à découper une grande omelette.

Bolan se joignit à eux, prit l'assiette que lui tendait Schwarz, lui sourit fraternellement, puis commença à expliquer son plan.

— Je ne vous ai pas révélé mon secret parce qu'il n'y en avait pas. Il n'y avait pas de plan précis, j'agissais selon les circonstances qui se présentaient. J'espérais que tout marcherait bien, et je crois que les choses vont commencer à aller. Mais je n'avais pas du tout prévu ce qui est arrivé à Toni, Politicien.

Blancanales leva la main pour l'empêcher de s'excuser.

— Revoyons la situation, poursuivit Bolan, je sais que vous en savez aussi long que moi, mais revoyons-la tout de même. Voici une ville dans laquelle il ne s'est jamais rien passé. Tout va bien, c'est le grand calme. Il n'y a pas de gangsters connus, le Congrès ne mène pas d'enquête, il n'y a aucune brigade spéciale du F.B.I., rien. La ville dort.

Blancanales acquiesça et Schwarz ajouta :

— L'administration dort, mais il se passe plein de trucs dans la rue.

— Très juste, dit Bolan en regardant Schwarz. Mais que se passe-t-il actuellement ? Il y a des flics qui descendent sur tout le monde. Des brigades anti-crime apparaissent comme par enchantement, le Congrès commence à gronder et les politiciens du Missouri prévoient des réformes draconiennes.

— Évidemment, fit Blancanales. Quelqu'un manipule tout le monde.

— Jerry Ciglia. Il a reçu la permission de la *Commissione* à New York. La ville de St. Louis ne pourra plus jamais dormir comme avant. C'est fini pour toujours.

— Hélas ! fit Schwarz.

— Ces œufs sont drôlement bons, Gadgets.

Schwarz jeta un coup d'œil triomphant à Blancanales.

— Merci. C’est le fromage râpé et les petits piments rouges hachés, dit-il.

— Oui, le fromage râpé et les petits piments rouges hachés font une grande différence, avoua Blancanales. Du moment que tu n’essayes pas de me faire avaler des transistors et du fil à souder, je ne me plaindrai pas.

Bolan ricana puis reprit :

— J’ai voulu mener une guerre d’attrition comme au Viêt-Nam. Là-bas, nous nous efforcions de broyer l’adversaire, ça n’a pas réussi et il n’y a pas de raison que ça marche ici non plus. Dès qu’on en tue un, un autre prend sa place. Ça marche à l’infini. C’est toujours moi qui perds du terrain. Je me disais que j’allais essayer quelque chose de nouveau, eh bien, ça n’ira peut-être pas mieux.

Ses amis échangèrent un regard.

— Nous nous posions des questions à propos de Gianni puis à propos de Jules-la-Vinasse. Mais on ne comprend toujours pas.

— Je ne peux pas les tuer tous, dit Bolan. Mais je peux décider de qui je veux laisser tranquille.

Schwarz commença à sourire.

— Tu préfères donc le vieux Gianni et Jules-la-Vinasse à Jerry Ciglia et Del Annunzio ?

— Exactement, précisa Bolan. Ce sont des vieillards qui sont à moitié à la retraite, qui ont monté deux ou trois affaires qui ne font pas grand-mal à qui que ce soit. Ce sont plutôt des puces qui piquent l’agneau – pas des loups comme les deux autres qui voudraient avaler l’animal tout entier.

— C’est un petit jeu qui est dangereux, observa Blancanales. Tu ne pourrais pas y jouer n’importe où.

— C’est exact. Il se peut que je ne puisse pas y jouer ici non plus, mais je crois que ça vaut le coup d’essayer. Écoutez, le territoire existera toujours, quoi qu’on fasse. Je pourrais revenir tous les mois, exécuter tous les mafiosi que je trouve, j’en retrouverais tout autant le mois d’après. Imaginons que je supprime Gianni, Jules et tout leur entourage. Ensuite je m’attaquerais à Ciglia et à Annunzio et à leur entourage puis je disparaîtrais. Il y aurait un vide à combler à St. Louis, et les remplaçants arriveraient bille en tête. Il y aurait un autre Ciglia puis un autre et un autre…

— C’est lassant, dit Schwarz.

— Pire que ça, fit Bolan. Ce sont les jeunes loups qui m’inquiètent. Ils ont les dents longues, ils veulent avaler un territoire tout cru.

— Mais est-ce que New York n’enverra pas tout simplement quelqu’un pour remplacer Ciglia si tu le supprimes et que tu laisses Gianni ? demanda Schwarz. Quelle est la différence ?

— Ça dépend comment je m’y prendrai, annonça Bolan. C’est délicat, mais je vais essayer. Lorsque je quitterai cette ville, je vais laisser Gianni en position forte. Je voudrais que le vieux *Lupo* brandisse son poing aux autres vieillards et qu’il leur fasse un bras d’honneur éclatant. Je voudrais qu’il les défie de lui envoyer un second Jerry Ciglia.

— Je vois, fit Blancanales d’une voix sombre.

— Tu voudrais que le *Lupo* soit pris pour celui qui a abattu Ciglia, dit Schwarz.

— C’est à peu près ça. Maintenant, mes amis, comment y parvenir ?

— Il faut tricher, dit tranquillement Blancanales.

— Il faut également penser à Toni, observa Bolan.

Un silence s’empara des trois amis. Finalement Blancanales poussa un soupir.

— On va la tirer du pétrin avant de commencer, c’est tout.

— Mais comment ? demanda Bolan.

— On va se renseigner, dit Blancanales. On est équipés pour, non ?

— D’accord, acquiesça Bolan. Faites ce qu’il faut, mais retrouvez-la. Vous connaissez mieux la ville que moi, alors à vous de jouer. Gadgets, j’ai besoin d’une voiture.

— Elle est garée devant, répondit Schwarz en souriant. Achetée avec les fonds prélevés dans les coffres de la Banque Mafia. Je l’ai déjà équipée d’un émetteur.

— OK, j’ai rendez-vous à l’aéroport, mais je vous appellerai dans deux heures.

Il boucla le holster du Beretta et Schwarz lui tendit un veston.

— On va d’abord prélever tous les enregistrements. On découvrira peut-être quelque chose d’intéressant.

Bolan acquiesça puis regarda Blancanales de plus près.

— Comment va ton crâne ?

Blancanales remonta la mèche de cheveux qui lui cachait le front, exposa la plaie à peine coagulée.

— Nul n'est éternel, fit Blancanales en souriant avec cynisme. Ça ajoutera à mon charme latin.

Bolan lui sourit, quitta la caravane en se demandant comment finirait la bataille de St. Louis. Il fallait bien trouver une solution.

Mais pour l'instant Bolan avait un problème personnel à régler. Il démarra et prit la direction de l'aéroport.

— Johnny, Johnny, murmura-t-il. Si seulement je pouvais te faire comprendre comme c'est bon de vivre…

CHAPITRE XVIII

Le portier alla jusqu'à l'arrêt du minibus qui desservait le motel de l'aéroport, posa au sol les deux grosses valises, prit le pourboire que lui tendit Léo Turrin et s'éloigna d'un pas vif pour trouver un nouveau client. Johnny Bolan le regarda partir et haussa les épaules. A cet instant une longue voiture bleue ralentit près d'eux, s'immobilisa. Un grand type en costume léger en descendit, ôta ses lunettes noires puis lança :

— Léo, ta voiture est avancée !

Turrin ne l'avait pas immédiatement reconnu, mais il ne pouvait se tromper en entendant la voix de Bolan.

Johnny faisait une tête étrange, comme s'il allait s'évanouir.

Le grand type lui sourit puis monta à l'arrière de la voiture. Turrin hissa les valises sur la banquette avant, fit le tour de la voiture, prit le volant.

— Allons-y, allons-y ! fit-il au jeune garçon qui se tenait au bord du trottoir, hébété.

Johnny se glissa timidement sur la banquette arrière, près du grand type et lui tendit la main.

Bolan retira les lunettes que portait le gosse et le prit dans ses bras, le serra fort contre lui.

Turrin les regarda dans le rétroviseur et ses yeux s'embuèrent. Des retrouvailles comme celles-là ne se voyaient pas tous les jours, et seraient sans doute les dernières pour les deux frères assis à l'arrière de la voiture.

*

* *

Bolan s'approcha de la fenêtre, alluma une cigarette, fixa la piscine au centre du patio, et dit :

— Répète-moi ça, John.

— Je t'ai dit que je suis assez âgé pour… pour rester auprès de toi.

— Tout le temps, tu veux dire ?

— Oui. Nous sommes maintenant les derniers Bolan. On doit rester ensemble.

— On en a déjà parlé, il me semble, observa Bolan.

— Oui, mais j'ai grandi depuis. J'ai beaucoup réfléchi. C'est pas bien qu'on soit séparés tout le temps. Pourquoi ne pourrions-nous pas rester ensemble ?

— John, ce serait merveilleux, et il n'y a rien qui me ferait davantage plaisir… mais c'est impossible. Tu le sais très bien. Je croyais qu'en grandissant tu comprendrais de mieux en mieux.

Le jeune homme baissa les yeux. Il luttait en vain et paraissait s'en rendre compte.

— Léo m'a parlé de ta caravane. Ça me plaît vraiment. Je pensais que nous pourrions… y vivre, quoi. Je pourrais conduire pour toi, Mack, je conduis bien, tu sais. En une heure ou deux tu pourrais me montrer comment ça marche. Je pourrais aussi te faire la cuisine. Léo m'a toujours dit que tu ne mangeais pas comme il faut. Je me suis acheté un livre de cuisine, je pourrais te faire toutes sortes de repas nourrissants.

Bolan était très ému. Il tourna le dos à la fenêtre, dit à son frère cadet :

— Tu es prêt à devenir une femme de ménage si je comprends bien. Mais, John, as-tu seulement une idée de ce qu'il te faudrait abandonner pour y arriver ? Tu ne pourrais plus aller en classe, tu ne verrais plus tes amis, tu n'irais plus jamais danser, tu ne pourrais plus voir des jeunes filles.

Il lança un coup d'œil sur son frère.

— As-tu une petite amie ?

Le jeune homme acquiesça.

— Vous êtes très liés ?

— Heu, oui, assez.

— Il faudrait lui dire adieu.

— C'est déjà fait.

Turrin alluma nerveusement un cigare. Il avait hâte que Johnny en arrive à l'essentiel.

Bolan continua à parler.

— Je vis une sorte d'enfer, John. Tu ne peux pas savoir ce que c'est à moins de l'avoir vécu toi-même, ça n'a rien à voir avec l'âge. Ce n'est pas une vie. C'est une espèce de mort, John. Tu ne peux pas faire confiance à âme qui vive, il faut contempler le monde entier –

hommes, femmes, enfants – comme l'ennemi probable. Il faut vivre avec la pensée qu'ils sont des milliers à vouloir ta mort pour quelques dollars. Il n'y a pas d'amis, il n'y a pas de contacts ni de communion avec les gens qui vivent une vie normale. Tu veux vivre comme ça ?

— Tu vis bien comme ça, toi, dit le jeune homme.

— Mais qu'est-ce que je suis devenu, John ? cracha Bolan. Regarde-moi bien. Tu crois que c'est bien d'être comme moi ?

— Je te suivrais jusqu'aux portes de l'enfer ! lança le jeune homme, salement emphatique.

— Tu l'as déjà fait, rétorqua Bolan. Je t'avais pourtant dit de ne jamais faire un truc comme aujourd'hui. Je croyais t'avoir fait comprendre !

Turrin n'en pouvait plus.

— Mack, je n'avais pas le choix. Il a fallu venir.

Voilà, se dit Turrin. Voilà l'essentiel qui arrive.

— On a toujours un choix quand il faut décider entre le ciel et l'enfer, John.

Bolan avait les yeux humides, mais il s'efforçait de contrôler ses émotions.

— Moi j'ai fait un choix lorsque je me trouvais dans le cimetière de St. Agnes. Tu m'as aidé à le faire. J'ai tenu parole, fais-en autant.

— D'accord, Mack, mais je t'ai dit que je n'avais pas le choix. Val va… heu…

— Eh bien, quoi ?

— Elle va se marier, Mack !

Le grand type resta un moment immobile devant la fenêtre, les rayons de soleil jouant sur ses cheveux. Puis il dit d'une voix contrôlée :

— Eh bien, il serait temps, non ? C'est exactement ce que je voulais pour elle. Dis, John, elle ne nous doit rien, Val. Elle le mérite bien.

— Mais je n'ai pas dit le contraire.

— Qui est l'heureux candidat ?

— Un agent du F.B.I., fit Johnny en jetant un coup d'œil sur Turrin. Un de ses gars.

— Il te plaît ?

— C’est un type bien. C’est ce que pense Val, et elle a raison la plupart du temps, tu ne penses pas ?

— Si, Val a toujours eu bon jugement.

Il se retourna vers la fenêtre, contempla de nouveau la piscine.

— Évidemment, reprit-il tout doucement, ça ne sera pas facile pour toi au début. Elle va terriblement te manquer, mais il faut te rendre compte que Val est une femme qui a besoin de donner, de se donner entièrement à quelqu’un. Elle a des envies comme tout le monde, et elle ne peut pas passer le restant de ses jours à…

— Mack ! Écoute-moi ! hurla le gosse.

— Ce n’est pas tout ? demanda Bolan d’une voix incrédule.

— Il y a une condition.

— Laquelle ?

— Elle refuse de me quitter.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Elle a posé une condition. Ou bien je vais avec elle, ou alors elle ne se mariera pas.

— Explique-toi, John.

— Eh bien, Jack… le type en question, Jack Gray, a dit que c’était comme s’il nous épousait tous les deux. Ils veulent m’adopter, Mack, et ils veulent quitter Pittsfield et tout, et me faire changer de nom.

— Quel mal y a-t-il à ça ? Tu portes déjà un nom d’emprunt. Moi j’ai cinquante noms différents.

— Mack, dit le gosse d’une voix désespérée, je ne te laisserai pas tomber, je veux t’aider, je pourrais te seconder, je sais tirer et…

Le jeune homme se tut de lui-même en voyant se dessiner sur le visage de Bolan l’horreur que lui inspirait sa suggestion. C’était fini. Il se mit à pleurer doucement, versant les larmes d’une amère défaite. Turrin partit se laver les mains. Lorsqu’il revint, c’était pour entendre Bolan dire :

— John, je dois vivre ma vie, Val doit vivre la sienne, et toi tu dois vivre la tienne. Tu souhaiteras bonne chance à Val de ma part.

— Je ne veux pas te laisser tomber…

— Je sais, mais il le faudra, c’est tout. Écoute, j’ai une proposition à te faire. Je dois terminer ce que j’ai commencé ici, et il me faut encore une journée. Si je ne suis pas revenu d’ici demain soir, c’est que je ne pourrai pas revenir, et tu rentreras avec Léo. Mais si je

reviens, nous retournerons ensemble à Pittsfield dans la caravane et tu feras la cuisine tant que tu voudras. On prendra une semaine ou huit jours, huit jours dont on se souviendra toujours. Ensuite tu iras de ton côté tandis que j'irai du mien, sans larmes, sans drames, sans récriminations. D'accord ?

— D'accord, fit le gosse en souriant malgré ses joues baignées de larmes.

— Maintenant je dois parler à Léo.

Bolan s'approcha du jeune homme, le serra contre lui, jeta un coup d'œil angoissé sur Turrin et quitta la chambre d'hôtel.

— A tout de suite, Petit, dit Turrin à Johnny Bolan.

Puis il sortit de la chambre lui aussi.

CHAPITRE XIX

Ils se tenaient dans le couloir de l'hôtel, côte à côte, et parlaient sans vraiment se regarder en face.

— J'essaye de manier les pions, Léo, mais je ne trouve pas de prise.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Je veux solidifier la position de Gianni Scali.

— *Il Lupo ?* Je le croyais mort.

— Quand as-tu entendu ça ?

— Ce matin à l'aéroport La Guardia où j'ai fait escale. J'ai passé mon temps à donner des coups de fil. J'ai appris qu'on expédiait une douzaine d'équipes à St. Louis.

— Tu ne m'apprends rien.

— Attends un peu… Ce n'est pas pour toi qu'ils sont venus, mais pour faire place nette dans les rangs.

— C'est typique de la *Cosa Nostra,* Léo. Les liens du sang, la fraternité et tout…

— Il faut te résigner, c'est pas à toi qu'ils en ont.

— Gianni n'est pas mort. Il est vivant et de très mauvaise humeur.

— C'est vrai ?

— Oui.

— Tant mieux pour lui. Un bon petit vieux, un être courageux et loyal, un vrai *Don,* le Parrain idéal.

— Foutaises !

Turrin se mit à ricaner.

— Crois-tu ?

— Où est-ce que je peux le trouver ?

— C'est Ciglia que tu devrais chercher, c'est lui le plus dangereux.

— Ça ne change rien que Gianni soit encore vivant ?

— Non, les vieux veulent faire place nette.

— Et si Gianni les en empêchait ? Si il leur crachait à la gueule ?

— Il faudrait que les vieux réfléchissent de nouveau.

— Voilà ce que je veux, Léo.

— Tu veux rétablir un certain équilibre. D'accord, c'est possible, mais il va falloir faire attention.

— Donne-moi une piste, Léo.

— Ils disent à New York que tu as tué Gianni.

— Non, je l'ai délivré. Ciglia l'avait séquestré. Je l'ai gardé un moment, mais il s'est échappé. Il est en liberté et il y a des dizaines de tueurs qui le recherchent, il a aussi emmené une personne qui m'est très chère. Où est-ce que je devrais chercher ?

— Hmmm…

— Léo ?

— Attends, je réfléchis… Est-ce que le vieux Pattriccia est encore en vie ?

— Il y a quelques heures il l'était.

— C'est un homme qui a passé sa vie sur le fleuve, tu sais. Il a vendu de l'alcool à l'époque de la Prohibition tout le long du Mississippi. Il y a quelques années il a… Non, il y a trop longtemps.

— Mais quoi ? dis toujours, Léo.

— Si Gianni a des ennuis, il se planquerait à coup sûr chez Jules-la-Vinasse. Ils sont très proches.

— Cette piste ?

— Un bateau. Un vieux bateau à roues. Jules l'a acheté il y a quelques années, il voulait le retaper et vivre dessus. Il me semble que ça s'appelait le *Jubilee,* le *SS Jubilee*.

— Je vois, fit Bolan. Il y en a plusieurs amarrés aux quais en pleine ville.

— D'accord, mais ceux-là sont beaux, le *Jubilee* est une vraie horreur. Tout le monde se foutait de la gueule de Jules parce qu'il voulait le retaper. Ça lui aurait coûté la peau des fesses. Il a dû laisser tomber.

— A ton avis il ne l'a pas restauré ?

— Je n'en sais rien, Sergent. C'était juste une idée.

— Tu n'as rien d'autre à me suggérer, Léo ?

— Non. Tu sais, St. Louis, c'est le bout du monde pour le Milieu. Il ne s'y passe jamais rien.

— Bon, et ce Jack Gray. Il est vraiment bien ?

— Un type de tout premier ordre. Il quitte le F.B.I. et va s'établir comme avocat dans le Wyoming. Val et Johnny seront en de bonnes

mains. Jack prendra soin d'eux.

— Tu le connais personnellement ?

— Tu parles, c'est moi qui l'ai choisi pour garder Val et Johnny. Je te passerai son dossier personnel d'ici quelques jours. Lis-le, tu me donneras ton avis ensuite. Je m'occuperai du reste.

— Léo, je ne sais pas comment te dire…

— Alors ne dis rien. Fous-moi le camp, j'ai un gosse sur les bras en ce moment, et il est en passe de devenir un homme. Néanmoins il vaut mieux ne pas le laisser seul trop longtemps.

*

* *

Schwarz répondit à la première sonnerie. Bolan avait composé le numéro de la caravane depuis une cabine téléphonique.

— Situation ? demanda-t-il.

— Pas bonne. Il ne se passe rien, Sergent. Ça me fait l'impression du calme qui précède la tempête.

— Et Toni ?

— Pas un mot.

— On m'a donné un tuyau, Gadgets, ça vaut le coup de vérifier. Jules est toujours chez lui ?

— Oui. Je l'entends jurer chaque fois que je branche mon micro.

— Il faut lui parler. Allez-y tous les deux, expliquez-lui la situation. Il faut qu'il vous croie. Si nous ne parvenons pas à retrouver Gianni et ses hommes, il n'y aura plus de Famille Scali d'ici demain. Il faut qu'il le comprenne. Et pose-lui une ou deux questions au sujet du *SS Jubilee*.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un vieux bateau qu'il s'est offert il y a quelques années et qu'il devait retaper. Il paraît qu'il comptait s'en servir pour se retirer des affaires. Si jamais ce bateau se trouve dans les environs, Gadgets, ce serait une planque formidable. Surtout en ce moment.

— Oui, c'est pas bête du tout.

— Fais-lui un petit numéro. Laisse-le croire que tu as entendu parler du bateau par un des hommes de Ciglia. Il faut lui faire peur, l'effrayer. Si jamais tu arrives à retrouver le bateau, Gadgets… J'hésite à te dire la suite…

— Vas-y tout de même. Je te vois venir gros comme une maison. On y va et on récupère Toni ?

Bolan poussa un soupir.

— Il vaudrait mieux agir en douceur, et je crois que c'est possible parce qu'on ne nous en veut pas dans le camp Scali en ce moment. Si c'était moi, j'irais leur faire la proposition tout de go, franchement. C'est une question de vie ou de mort pour eux, Gadgets. Il y a des centaines de types qui veulent les descendre. Soyons logiques. Si nous sommes capables de trouver *Il Lupo,* les hommes de Ciglia le sont aussi. Si tu arrives à faire écouter le vieux, je crois que mon plan lui plaira.

— Quel plan, Sergent ?

— Je vais remettre en pratique un des pièges de Able Team. Cong High.

— Intéressant. Comment vas-tu t'y prendre ?

— Je n'en sais encore rien, mais je trouverai. En attendant, persuade le vieux de coopérer.

CHAPITRE XX

Ciglia se trouvait en compagnie de plusieurs chefs d'équipe qui venaient d'arriver, lorsque Tony Bird, le chef des gardes, lui apporta une carte de visite au nom de Billy Kingdom, surmonté de l'effrayant As de Pique.

La carte fit son effet, un silence de mort tomba sur l'assemblée.

— Qui est-ce ? demanda Ciglia en fronçant les sourcils.

— Je l'ai fait patienter au portail, chef. Il m'a dit de me dépêcher, qu'il n'avait pas l'intention de passer la journée à attendre.

— Vous autres, vous n'avez jamais entendu parler de Billy Kingdom ? demanda Ciglia.

— Ces types changent de nom comme de chemise, gronda l'un des types.

— Ils ont mille visages, dit un autre.

— J'en connais un autre qui a mille noms et mille visages, dit Ciglia d'une voix inquiète.

Un type qui était arrivé de Cincinnati ricana.

— Tu ne penses tout de même pas qu'il s'amuserait à venir ici, Jerry ? Si ?

Ciglia mordilla sa lèvre inférieure.

— On ne sait jamais.

Les hommes échangèrent des regards de connivence. Ciglia avait peur, c'était trop évident. C'était compréhensible d'ailleurs, vu tout ce qui s'était passé à St. Louis depuis quelques heures.

Le chef des gardes s'impatienta.

— Qu'est-ce que je lui dis, chef. Je ne peux pas le faire poireauter toute la journée.

— A quoi il ressemble ?

— Je ne sais pas, chef. Ils se ressemblent tous, ces types.

— Ce n'est pas une réponse !

— C'est la seule que je puisse faire ! Il ressemble à tous les autres gars de son espèce.

— Mais qu'est-ce qu'il veut ?

— Il m'a seulement dit de présenter sa carte.

Ciglia regarda ses gardes du corps. Jake Rio et Nate Palmieri se levèrent d'un bond pour l'assister. Rio lui tendit une canne, et Ciglia boita jusqu'à la porte puis dit à ses invités :

— Je ne serai pas long. Je veux le voir de mes propres yeux, cet As de Pique.

*

* *

Un petit cigare aux lèvres, des lunettes noires à monture en or, un foulard rouge autour du cou, l'As de Pique était assis au volant d'une Corvette rouge qu'il avait arrêtée à la hauteur du portail, et régalait les deux gardes chargés de la sûreté du portail d'une anecdote amusante. Les deux types le contemplaient comme s'il était Dieu le Père, et s'esclaffaient bruyamment.

Ciglia fulmina intérieurement, incapable de supporter qu'un autre que lui soit populaire. Il franchit le portail, fit mine d'examiner la carte de visite que lui avait remise Tony Bird.

Palmieri et Rio s'arrêtèrent près de la grille du portail. Bird suivit son chef pas à pas, essaya d'attirer l'attention de ses hommes qui rigolaient stupidement.

— ... ils m'ont suivi depuis St. Clair, poursuivait le type, dans la Corvette. Finalement je me suis arrêté dans un petit café au bord de la route et ils m'ont rattrapé. Je me retourne, cigare au bec, et je lui ai dit : « Bonjour, monsieur l'agent. Belle journée pour une petite course en rase campagne, non ? »

Les deux gardes s'esclaffèrent de plus belle.

— Alors le flic m'a répondu : « Vous vous promeniez en rase campagne à deux cent vingt à l'heure, monsieur. Vous ne pensez pas que vous alliez trop vite ? » Je lui ai refait le coup du cigare méprisant puis je lui ai dit : « Mais pas du tout, monsieur l'agent. La petite bête monte jusqu'à trois cents... »

Le type dans la Corvette venait d'apercevoir Ciglia. Il se tut brusquement, leva la main, fit signe d'approcher.

Ciglia ne pouvait pas voir les yeux du type, mais il les sentait peser sur lui.

— Qui est-ce ? demanda l'As de Pique aux deux gardes.

Ciglia s'approcha, lui montra la carte.

— Tu m'as fait envoyer ça, dit-il froidement. La canne c'est parce que je me suis fait mal ce matin. C'est pourquoi j'ai pris si longtemps pour descendre.

— Je t'en fais cadeau, lança le type dans la Corvette en lui rendant la carte de visite. Tu pourras la coller dans ton album de souvenirs.

Ciglia se pencha en avant pour rétorquer comme il convenait à l'insupportable fat, mais il n'eut guère le temps de prononcer une parole.

Les autres hommes restèrent bouche bée devant la rapidité de geste du type dans la Corvette. Celui qui s'était montré si régulier, si sympa, saisit subitement Jerry Ciglia par les cheveux, l'attira en travers du volant, lui coinça le canon d'un vilain pistolet noir entre les dents. D'une voix tout autre, froide comme la mort, il dit :

— Doucement, les gars. Il ne faut pas plus de quelques grammes de pression sur la détente. Si j'éternue, si je tousse, si on me bouscule, Jerry perdra la tête. Je suis venu lui parler, c'est tout. Alors retournez à l'intérieur. Jake, tu fermeras le portail à clef dès que vous serez tous derrière la grille. Ensuite disparaissez un moment pendant que je parle à Jerry. Dès que j'aurai fini, je m'en irai. C'est aussi simple. Mais si vous n'êtes pas d'accord, ça se passera autrement. Ça dépend de vous.

Cette froide déclaration provoqua un long silence. Enfin Palmieri prit la responsabilité d'accepter. Les mains écartées, il se plaça au centre de la grille et dit :

— Faites ce que dit le monsieur, les gars, tenez-vous à carreau. Qui êtes-vous vraiment ?

— Bolan.

Jake Rio se permit alors de préciser :

— Il ne ment pas, Nate. S'il dit qu'il veut parler à Jerry, c'est tout ce qu'il fera.

Palmieri avait du mal à se tenir tranquille en regardant l'expression torturée de son chef.

— OK, dit-il enfin. Disparaissez, vous autres. Faites comme il dit. Jerry, il n'y a pas d'autre moyen. Nous faisons la seule chose qui soit possible.

Les hommes s'éloignèrent. Jake Rio ferma le portail à clef. Tous disparurent.

Ciglia saignait légèrement des lèvres. Bolan lui retira le canon de la bouche, le posa sur son menton, appliqua moins de pression sur son torse pour le laisser respirer plus aisément.

— Apparemment il n'y a plus que nous deux, Jerry, annonça l'Exécuteur.

— Qu'est-ce que tu veux ? grinça Ciglia dont les yeux arboraient une expression de terreur glacée.

— Un nom, c'est tout.

— Lequel.

— Le nom d'un bateau.

— Hein ? Quel bateau ?

— Je cherche Toni, dit Bolan.

— Ah ? Je ne savais pas que tu la connaissais. Enfin, je savais qu'elle était partie avec toi ce matin, mais j'ignorais dans quelles circonstances.

— C'est un détective privé.

— Toni ?

— Oui. Maintenant dis-moi le nom du bateau de Pattriccia.

Ciglia était sûrement un homme très dur, mais il était mauvais comédien. L'intérêt qu'il porta à la question de Bolan, se lisait dans son regard comme dans un livre.

— Heu, lequel ?

— Le vieux bateau à roues dont tout le monde se moquait.

— Ah, le *Mississippi Queen*.

— Tu en es sûr ?

— Le vieux bateau à roues, oui, c'est le *Mississippi Queen*.

— Où est-il ?

— Amarré quelque part sur la rivière.

— Je me doutais bien qu'il n'était pas amarré en plein désert, connard.

— Je ne sais pas où !

— Tu ne l'as jamais vu ?

— Non !

— Le *Mississippi Queen,* alors ?

— Oui, j'en suis sûr.

— Si jamais tu m'as menti, je reviendrai régler ton compte, dit Bolan de sa voix la plus menaçante.

Il désarma Ciglia, le repoussa loin de sa voiture, fit une marche arrière puis s'éloigna à toute vitesse. Aucun coup de feu ne retentit dans son dos.

Bolan sourit subitement. Le *Mississippi Queen,* quelle rigolade !

Apparemment Ciglia n'avait jamais entendu parler de la marotte de Jules-la-Vinasse. En tout cas il avait saisi l'appât comme une truite affamée.

CHAPITRE XXI

Massif, baroque, immobile, le vieux bateau flottait doucement sur l'eau du fleuve, vieillard impotent qui avait survécu à son époque et à ses amours, qui n'avait plus aucune raison d'être. Les rires qu'il avait provoqués étaient justifiés, le *Jubilee* était au-delà du rafistolage. Ses bois étaient gondolés et pourris, atteints par l'âge, irrécupérables. Le *Jubilee* n'attendait plus que la mort.

Toni en descendit la première. Elle se précipita sur Bolan en poussant un cri de joie, en riant à gorge déployée. Il la prit dans ses bras, la fit tourner autour de lui, fou de bonheur de l'avoir retrouvée saine et sauve. Elle n'avait pas l'air de quelqu'un qui avait souffert de sa captivité.

— C'est bien ton genre, dit Bolan, de t'esquiver alors qu'on avait plein de travail à faire. A quoi t'es-tu amusée ?

— A faire une croisière, mon cher, rétorqua Toni sur le même ton blagueur. J'ai vu les meilleures casses, les plus beaux chantiers.

Blancanales arriva tout de suite derrière elle, heureux comme un pape, un large sourire aux lèvres.

— Une idée de génie, Sergent. Les hommes de Scali l'avaient tout de suite amenée ici. Attends de voir l'intérieur, tu nous as dit que c'était une vieille ruine, c'est pire que ça. Trois termites moribonds pourraient achever le *Jubilee*.

Toni dit alors avec le plus grand sérieux :

— Mr Scali a été très correct. Il m'a donné le droit d'aller où je voulais sur le bateau, pourvu que je n'essaye pas de m'enfuir.

— Tu es là, dit Bolan. C'est tout ce qui compte.

— Je suis désolée d'avoir causé des ennuis, Mack. Ce vieux farceur a fait semblant d'être KO. J'ai pris un bain, un tout petit bain à toute vitesse. Mais il a eu le temps de téléphoner à ses hommes et de leur donner l'adresse du motel.

— Ça n'a aucune importance, dit Bolan. Tout s'est très bien terminé.

— J'ai eu plein de temps pour réfléchir. J'ai beaucoup pensé à ce que nous nous sommes dit ce matin. Au début j'étais attachée, pieds

et poings liés. J'avais très peur. Il y avait des rats partout. Malgré tout ça, Mack, je me suis rendue compte que j'avais pris la bonne décision. Je suis là où je veux être.

— Alors tu as de la chance, dit-il.

— Mais de quoi parlez-vous ? demanda Blancanales qui n'avait entendu que les derniers mots.

— Du ciel et de l'enfer.

Le grand frère contempla Toni puis baissa les yeux en marmonnant :

— La vie de tous les jours pour Able Team.

Les autres commençaient à quitter la vieille épave, descendaient la planche d'embarquement. Ils formaient un groupe bigarré, risible face aux hommes qu'allait envoyer Jerry Ciglia. Une vingtaine d'hommes, des hommes d'affaires, pas des tueurs. Toutefois, des hommes dangereux, car ils avaient survécu à bien des violences au cours de leur existence.

Gianni et Jules débarquèrent en même temps. Le vieux *Don* ne paraissait pas si faible, habillé. Il marchait néanmoins avec beaucoup de prudence.

Les deux vieillards passèrent à côté de Bolan sur le quai et ralentirent pour le fixer. Gianni Scali lui dit :

— Je ne sais pas pourquoi tu fais ça, mais je m'en fous. Je te remercie, même si tes motifs ne coïncident pas avec les miens. Je te revaudrai ça, je n'oublie jamais mes dettes.

— Ne me remercie pas, *Lupo*. Il se pourrait que je revienne un jour pour te liquider.

Le vieillard se mit à glousser. La cicatrice qui lui barrait le front – souvenir d'un mécontent qui s'était emparé d'une hache lorsqu'il s'était aperçu que Gianni allait l'occire – devint toute rouge et congestionnée. D'une voix essoufflée, Gianni se gaussa :

— Faudra te dépêcher, Petit. Le ciel ne souffre pas qu'on le fasse attendre.

— Je ne m'attaque jamais au ciel, Gianni.

— Je sais, je sais. Ton domaine c'est l'enfer.

— C'est ça.

Le vieillard le fixa longuement puis reprit son chemin d'un pas lent mais sûr. Jules-la-Vinasse inclina la tête et passa en silence.

Tony Dalton les suivait de près.

— Tu n'es pas allé bien loin, observa Bolan.

— Vous ne réussirez pas, dit Dalton dont l'expression exprimait l'inquiétude. Il y aura un nouveau Ciglia la semaine prochaine.

Dalton était jeune, mais ce n'était pas un loup affamé. Bolan lui dit :

— Il faudra me donner un coup de main.

— Moi ?

— Eux ne pourront pas s'en sortir tout seuls, dit Bolan en désignant de la tête les deux vieillards. Rebiffe-toi.

Dalton le contempla un moment puis gronda :

— Peut-être. Peut-être bien.

Puis il s'éloigna.

Bolan les regarda tous partir avant de s'adresser à Blancanales :

— Il n'y a plus beaucoup de temps. Je pense que Ciglia viendra à la nuit tombée. J'ai besoin de toi ici, mais il faut que je t'envoie à l'avant en éclaireur.

— Ça ira, dit Blancanales, faussement optimiste.

Il jeta un coup d'œil critique autour de lui.

— J'aimerais bien larguer les amarres, dit Bolan. Obliger les hommes de Ciglia à se donner un peu de mal pour monter à bord. Mais on ne pourra jamais gagner le centre du fleuve, et il est impossible de contrôler un rafiot pareil.

Blancanales secoua la tête.

— Il pourrait sombrer au moindre choc. Il y a bien deux ancres, mais les chaînes sont pourries. Je ne m'y risquerais pas à ta place.

Bolan poussa un soupir.

— Non, tu as raison. Ciglia est un type organisé. Il arrivera par terre et par mer en même temps. Du moins, je l'espère. Nous allons y contribuer pour en être plus sûrs. Cong High ne marchera que dans ces conditions.

— C'est quoi, Cong High ? demanda Toni, innocente.

— C'est un type d'embuscade qu'on a appris à tendre dans la jungle, répondit son frère d'un air absent.

— C'est un piège, Toni, expliqua Bolan. Tout se passe au centre, les flancs sont rabattus.

— Comme un pêcheur qui ramène son filet, dit Blancanales.

Toni fit la grimace.

— Je ne serai pas très utile ici. Je vais vous servir d'éclaireur.

Bolan regarda la jeune femme puis jeta un coup d'œil sur Blancanales.

— OK, fit-il. Prends la Chevrolet bleue, les clefs sont dessus, la radio est branchée. Il y a des armes dans le coffre, mais tu ferais mieux de les laisser tranquilles. Suis-les de loin et éloigne-toi dès qu'on aura établi leur direction. Garde le contact radio, mais parle le moins possible. Tu seras Blue Star, nous North Star. Compris ?

— Je connais ce petit jeu.

Elle les embrassa tous les deux, partit en direction de la voiture bleue.

— Drôle de petite bonne femme, murmura Blancanales.

— Et comment ! fit Bolan.

Il dut s'ébrouer mentalement pour reprendre le fil de ses pensées.

— Faut y aller. Est-ce que Gadgets a déposé ses petits trésors ?

— Oh oui ! Il faut bien avouer que Gadgets est un as quand il faut tendre une embuscade.

Bolan leva les yeux, contempla le ciel. Le bleu virait au gris, la pénombre commençait à tomber.

— Bientôt la nuit, Politicien, dit-il.

CHAPITRE XXII

Le capitaine regarda le spécialiste du renseignement et hurla :

— Qu'est-ce que vous foutez ici !

— Ils avaient besoin de mon lit d'hôpital, expliqua Postum avec un petit sourire. Il y a eu pas mal de blessés récemment. Vous n'aviez rien remarqué ?

— Vous avez une mine affreuse. Allez vous coucher.

— Je me suis juste arrêté pour prendre mes affaires, Capitaine. Au fait, ça vous ennuie si je prends mes vacances tout de suite après ma convalescence ? Ça fait trois ans que j'ai promis des vacances aux Caraïbes à Janice et aux enfants.

Le capitaine lui lança un regard incrédule. Postum n'avait jamais pris de vacances depuis qu'il était entré à la Préfecture.

— Je suis sérieux, Capitaine, insista Postum. Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi me regardez-vous comme ça ?

Le capitaine balaya l'air devant son visage comme pour se changer les idées.

— Oui, bon, d'accord. Maintenant rentrez chez vous et mettez-vous au lit.

C'était précisément ce que Postum avait l'intention de faire, mais à cet instant le haut-parleur grésilla et un technicien annonça :

— Appels codés, Capitaine. Le même groupe, augmenté d'une femme.

— Rapport A.D.F. ! grinça le capitaine.

— Négatif. Impossibles à repérer. Trop éloignés et les émissions sont trop courtes.

Le capitaine quitta la salle fou de rage. Postum sourit, puis le suivit sans hâte. Sa lenteur n'était pas seulement due au fait qu'il avait la jambe bandée…

Il entra dans la salle de communications à temps pour entendre crépiter une voix de femme :

— *Dix partis, dix qui roulent.*

— *Entendu. Attention aux déviations.*

Sur une autre longueur une voix douce demanda :

— *Position ?*
— *Cong Low,* dit le Mexicain.
— *Cong Low, direction est. Dix, bientôt plus.*
Puis, sur l'autre fréquence, la voix de la femme :
— *Déviation. Je répète : déviation.*
— *Combien ?*
— *Cinq est, dix nord. Total à additionner.*
— *Replie nord. File est.*
— Mais qu'est-ce qu'ils racontent ? fulmina le capitaine.
— Je n'en ai pas la moindre idée, mentit Postum d'une voix parfaitement innocente.
— Trouvez-moi le secteur ! hurla le capitaine au technicien de communications.
— Impossible. Les signaux sont diffus, éloignés.
Postum poussa un soupir, prit une chaise, s'assit dessus. Le capitaine se dirigea vers la fenêtre, contempla le ciel déjà obscur.
Le haut-parleur crépita avec la voix douce :
— *Position ?*
— *Cong Low,* annonça la voix tendue de Bolan.
— *Cong Low,* ajouta Blancanales.
Le capitaine donna un grand coup de pied rageur dans le mur. Postum eut un sourire discret, prit une cigarette, l'alluma puis se détendit. Il avait l'impression d'assister à un jeu de société, mais il savait bien que c'était une fausse impression.
Les secondes puis les minutes passèrent en silence. Le capitaine faisait inlassablement les cent pas, le technicien fixa obstinément ses instruments et Postum grilla tranquillement sa cigarette.
La voix de la femme se fit de nouveau entendre. Elle était plus près, son signal d'émission était plus clair.
— *Quais en vue. Approche générale.*
— *Très bien,* fit la voix de Bolan. *Replie. Rejoins North Star.*
Postum imagina le visage poupon de Gadgets, illuminé par les lueurs de la console, lorsqu'il entendit celui-ci lancer :
— *Cong High est. Acquis.*
— *Cong Low nord,* annonça Blancanales.
— *Les flancs,* fit Bolan. *Ramenez-les. Tous.*

— Je commence à les situer, annonça le technicien. Le Secteur Quatre d'après les premières indications.

— Encore ? demanda le capitaine d'une voix incrédule.

— J'en serai sûr dès la prochaine transmission.

— *Cong nord,* dit Blancanales.

— *Attentions aux déviations,* fit Bolan.

— *Déviation. Tous Congs Low nord, grattez.*

— *Réalignement, réalignement ! North Star est ! Ground Star sud ! Red Star ouest ! Rapports !*

— *Cong High est,* dit Gadgets depuis la caravane.

— *Cong Low sud qui roule,* annonça Blancanales.

— *Cong Low ouest qui monte,* fit Bolan. *Refermez ! Rabattez-les !*

Le capitaine fulminait de colère.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce code ? Cong High, Cong Low, vous y comprenez quelque chose, Tom ?

Postum secoua la tête. Il savait, bien entendu, que les origines remontaient à la guerre du Viêt-Nam, mais il n'en comprenait pas le mécanisme.

— Position ADF ! s'écria victorieusement le technicien de communications.

Le mur s'illumina, des policiers bondirent à travers la salle, des sonneries d'alerte se mirent à tinter.

Tom Postum se rendit dans son bureau, prit les affaires dont il ne voulait pas se séparer pendant ses vacances.

Il poussa un soupir.

Les flics seraient toujours impuissants face à des stratèges de la qualité de Bolan.

*

* *

Ils arrivaient rapidement et en force. C'était exactement ce que Bolan avait espéré. Il n'avait pas sous-estimé Jerry Ciglia. Il ne lui avait pas fallu faire plus que lâcher un mot indiscret pour que l'affaire soit conclue.

Ciglia venait couper des têtes.

Cinq équipes avaient embarqué dans deux vedettes et remontaient le fleuve pour interdire le passage à d'éventuels fuyards.

Cinq autres équipes arrivaient par la route du delta tandis que les cinq dernières équipes arrivaient par le nord.

C'était parfait pour l'embuscade prévue par Bolan.

Bolan avait parcouru toutes les petites routes secondaires au volant de la Corvette. Il avait aperçu les véhicules des hommes de Ciglia et les avait suivis jusqu'à la zone d'attaque. Ensuite il avait rangé la voiture et s'était approché à pied.

Blancanales se trouvait sur la jetée, à une centaine de mètres du vieux bateau.

Schwarz se trouvait à bord de la caravane. Il roulait dans les environs et confirmait les déplacements des grosses limousines noires.

Tout était prêt.

Le rafiot avait été maquillé pour la fête. Des lanternes ornaient les balustrades des trois niveaux, d'autres illuminaient des cabines sur les deux ponts principaux. La fenêtre du grand salon avait été tendue de noir, mais des lanternes luisaient à l'intérieur.

Schwarz avait tout fait pour réaliser une ambiance vraie et naturelle. Des enregistreurs de cassettes étaient dispersés à travers tout le bateau, et de vrais conversations de mafiosi pouvaient s'entendre dans les différentes cabines.

Un peu de musique et le doux brouhaha des conversations donnèrent au vieux bateau un aspect très vivant.

C'était idéal pour Cong High.

Les troupes ennemies s'approchaient de plus en plus. Les deux vedettes s'étaient immobilisées à quelque distance dans l'obscurité, les moteurs à peine audibles. Les voitures avaient été abandonnées sur les routes avoisinantes, les derniers mètres parcourus à pied.

De sa cachette Bolan aperçut trois hommes traverser la jetée dans l'ombre, au sud, puis trois autres au nord. Tous disparurent dans les ombres du *Jubilee,* réapparurent quelques secondes après, grimpant aux niveaux supérieurs.

Un bruit de moteur se fit entendre sur le fleuve.

Bolan posa le doigt sur le bouton de commande de sa boîte noire, attendant qu'ils soient tous à bord. Il y avait un élément d'incertitude dans cette attente : si les premiers arrivés découvraient les explosifs, ils donneraient l'alerte et les autres ne viendraient pas.

Pourtant les hommes de Ciglia continuaient à s'approcher, à monter sur le vieux bateau. C'était un mouvement sans fin.

Bolan aperçut tout à coup la silhouette d'un homme qui boitait sur le pont supérieur. L'homme longeait maladroitement le pont de commandement.

Ciglia.

Bolan savait qu'il serait dans les derniers à grimper sur le *Jubilee*. Le moment était donc venu d'agir, car ceux qui n'étaient pas à bord, avaient visiblement reçu l'ordre de rester en arrière. Il appuya sur le bouton avec regret, pas pour les acteurs sur la scène, mais pour la scène elle-même, pour le vieux bateau au passé romantique et qui allait sombrer avec panache.

Le *Jubilee* subit une série de dislocations. La première explosion eut lieu dans la cale, les suivantes sur les ponts supérieurs. Comme une onde de choc des flammes gigantesques et des boules de feu progressèrent, engloutissant l'ensemble du bâtiment.

Des hommes furent projetés sur la jetée, d'autres tombèrent dans les eaux boueuses du fleuve. Ils poussaient des cris d'horreur, des hurlements d'agonisants. Les gémissements se confondaient avec les explosions.

Le bateau sombra comme sans protestation. Les ponts se plièrent et s'écroulèrent, les planches en bois devinrent autant de poussière qui disparut dans le Mississippi, et les cabines brûlèrent sans crépiter.

Sur la jetée, le soldat qui avait conçu l'embuscade, dirigeait de-ci de-là un PM, décimait les survivants et supprimait les hommes qui n'étaient pas montés sur le *Jubilee*.

Une vedette prit feu tandis que l'autre fonça au nord. Mais un éclair blanc traversa la nuit et la seconde vedette se transforma en une écumoire incandescente.

Des hommes affolés traversaient, s'encourageant à grands cris à vider les lieux. Bolan les laissa partir. Il fallait bien quelqu'un pour raconter l'échec de Ciglia.

Le grand homme en noir se dirigea rapidement vers son compagnon, au bout de la jetée, prit le boîtier de commande dans sa ceinture, cracha dessus, l'envoya au milieu du fleuve où reposaient presque tous les hommes envoyés par la *Commissione*.

— Allez tous au diable, murmura Bolan d’une voix venimeuse. Bon débarras.

Épilogue

Able Team et Bolan se trouvaient à bord de la caravane, et quittaient la zone de combat avec suffisamment de rapidité pour en être loin lorsque la police arriverait sur les quais en folie.

— Rien à ajouter ? demanda Schwarz en contemplant ses amis.

— Moi non, dit Bolan.

Il s'était affalé dans un fauteuil et prenait des notes dans un petit carnet de cuir noir.

— Ah si, fit-il. N'oubliez pas de prendre votre part du butin qu'on a prélevé à *Stonehenge*. Laissez-m'en un quart pour les fonds de guerre, emmenez le reste.

— Mais c'est trop, protesta le Politicien. Et puis on a touché nos honoraires.

— On ne vous aura jamais assez donné pour ce que vous venez de faire, dit Bolan. Prenez cet argent. Il m'encombre.

Il fixa Blancanales d'un regard sérieux.

— Moi non plus je ne pourrais jamais vous payer assez pour ce que vous avez fait.

— Tu nous gênes, Sergent.

Bolan le contemplait toujours.

— As-tu parlé à ton client ?

— Oui, fit Blancanales en souriant aigrement. Il est enchanté. Et son épouse est encore plus enchantée que lui parce qu'elle l'a persuadé de quitter la politique.

— Logique féminine qui veut que tout soit toujours fait pour rien, ironisa Schwarz.

— Mais tu ne peux pas te taire pour une fois ? fit Blancanales.

— Où iras-tu maintenant, Mack ? demanda Toni.

— Chez moi, dit-il doucement.

— Ah. J'avais oublié que tu avais encore un foyer.

— Moi aussi. On m'a contraint de m'en souvenir. Toni… j'aurais voulu passer plus de temps avec toi. On se voit toujours entre deux coups de feu. Mais ne t'en fais pas, on se retrouvera. N'est-ce pas ?

— J'en ai bien l'impression, fit-elle en poussant un soupir.

Ils se quittèrent à Gateway Arch. Leurs adieux furent brefs, secs, presque brutaux. Bolan regarda un moment les feux arrière de la voiture qui emportait ses trois meilleurs amis.

Il roula jusqu'au motel de l'aéroport, rangea la caravane dans le parking, prit une douche et changea de vêtements puis se rendit dans le hall du motel.

Il tomba sur Léo Turrin qui mordillait nerveusement un gros cigare, tout en faisant les cent pas à une allure vertigineuse. Lorsqu'il aperçut Bolan, il se redressa, fit une grimace, s'approcha rapidement.

— Je pars sur l'avion de vingt et une heures, lâcha-t-il. Johnny est dans la chambre. Il regarde la télé. Je me demandais si tu allais revenir directement.

— « Au cas où je serais revenu », tu veux dire ?

— Peut-être. Je m'inquiétais un peu, avoua Turrin avec un sourire penaud.

— Mais pourquoi repars-tu si vite, Léo ? Je t'avais bien dit que je risquais d'en avoir pour une journée.

— J'ai appris que tu avais fait un peu plus vite. C'est pour ça que je dois filer. Mon patron m'a rappelé de toute urgence parce que la *Commissione* a convoqué tous les *capos*. Le mien veut que je sois là pendant son absence. Il a appris la mauvaise nouvelle il y a une demi-heure. Il paraît que Gianni Scali a supprimé Jerry Ciglia et tous ses hommes. C'est étonnant, non ?

Bolan le fixa sans rien dire.

— Alors ? insista Turrin.

— Alors, répondit tranquillement Bolan, tu ferais bien de te dépêcher sinon tu vas rater ton avion.

— Tu ne me raconteras rien, hein ? Tu vas me laisser mariner pendant tout le voyage.

— C'est vrai, Léo, dit Bolan. Ciglia a voulu prendre d'assaut un vieux bateau qui s'appelle le *Jubilee*. Tu n'as jamais entendu parler du *Jubilee,* toi, n'est-ce pas ? Moi non plus. Toujours est-il que c'est Ciglia qui s'est fait prendre.

— Et alors ?

— Tu apprendras la suite par les journaux, mon vieux. Moi je dois aller m'occuper d'un gosse qui doit devenir un homme.

Il fit un clin d'œil à son ami et partit d'un pas rapide vers la chambre de son frère.

Ce seraient les dernières retrouvailles.

---

[i] *Graf Spee,* cuirassé de poche allemand pourchassé par huit divisions navales de la flotte anglaise. Piégé dans la baie de Rio au début de la Deuxième Guerre mondiale, son commandant prend la décision de couler son navire. Le lendemain, il se donne la mort.